



**Dans l'épouvante**

*Éditions J'ai Lu*

H. H. EWERS ŒUVRES

DANS L'ÉPOUVANTE  
MANDRAGORE  
L'APPRENTI SORCIER

*En vente dans les meilleures librairies*



HANNS HEINZ EWERS

Dans l'épouvante

# **Histoires extraordinaires**

Traduit de l'allemand par  
Félix GAUTIER et Marc HENRY

*Cet ouvrage a paru sous le titre original :*

DAS GRAUEN

© Christian Bourgois éditeur, 1970

## LE PAYS DES FEES

Evangel. Matth., V, 8.

Le vapeur de la *Hamburg Amerika Lines* était à l'ancre devant Port-au-Prince, quand Petit-Ruban-Bleu se précipita dans la salle à manger, comme un ouragan :

— Maman n'est pas encore là !

Non, maman était encore dans sa cabine. Mais les officiers et les passagers se levèrent tous pour prendre Petit-Ruban-Bleu sur leurs genoux. Jamais aucune dame, à bord du *Président*, n'avait été fêtée comme cette petite fille aux six années souriantes ; celui dans la tasse de qui Petit-Ruban-Bleu avait pris le thé était heureux toute la journée. Elle portait toujours une petite robe de batiste blanche, et toujours un petit nœud bleu ornait ses

boucles blondes. On lui demandait cent fois par jour : « Pourquoi t'appelles-tu Petit-Ruban-Bleu ? » Alors, elle riait : « Pour qu'on me retrouve, si je me perds ! » Mais elle ne se perdait pas dans ses vagabondages solitaires à chaque escale ; c'était une enfant du Texas, rusée comme un petit chien.

Cette fois, aucun des convives ne put l'attraper. Elle courut au bout de la table et grimpa sur les genoux du capitaine. Le Frison géant eut un sourire ; il était le préféré de Petit-Ruban-Bleu ; c'était son seul orgueil.

— Trempette ! dit Petit-Ruban-Bleu, qui plongea sa biscotte dans la tasse de thé du capitaine.

— Où es-tu encore allée, ce matin ? demanda-t-il.

— Oh ! oh ! dit l'enfant, et ses yeux resplendissaient avec plus de clarté encore que le ruban de ses cheveux. Maman doit venir ! Vous devez tous venir ! *Nous sommes au pays des fées !*

— Haïti !... le pays des fées ? dit le capitaine, sceptique.

Petit-Ruban-Bleu se mit à rire :

— Je ne sais pas du tout comment s'appelle ce pays-ci, mais c'est le pays des fées ! Je les ai vus, de mes yeux vus, les merveilleux monstres, couchés les uns près des autres sur le pont de la place du marché. Il y en a un qui a des mains aussi grosses qu'une vache, et auprès de lui il y en a un autre qui a une tête grosse comme deux vaches ! Un autre a des écailles de crocodile. Ils sont encore plus beaux et plus admirables que dans mon livre de contes ! Veux-tu venir, capitaine ?

Elle se précipita alors vers la jolie femme qui venait d'entrer dans la salle.

— Vite, maman, bois ton thé ! Vite ! Vite ! Il faut que tu viennes, maman ! *Nous sommes au pays des fées !*

Et tous l'accompagnèrent, jusqu'au premier ingénieur mécanicien. Il n'avait pas de temps du tout, il n'était même pas venu déjeuner ; il y avait quelque chose de détraqué dans la machine, et il devait la réparer pendant qu'on était à l'ancre. Mais Petit-Ruban-Bleu l'aimait beaucoup, parce qu'il taillait si joliment l'écaille. Il fut donc forcé de l'accompagner. Petit-Ruban-Bleu commandait à bord.

— Je travaillerai la nuit, dit-il au capitaine.

Petit-Ruban-Bleu, d'un air sérieux, l'approuva

de la tête :

— Oui, tu peux travailler la nuit. Moi, je dors pendant ce temps-là.

Petit-Ruban-Bleu les guida par les ruelles sales du port. Partout les nègres allongeaient indiscrètement aux fenêtres et aux portes leurs masques grimaçants. Les compagnons de la petite fille enjambaient les larges ruisseaux, et Petit-Ruban-Bleu eut un rire de satisfaction quand le docteur fit un faux pas et que l'eau sale éclaboussa son costume blanc. Ils continuèrent leur route à travers les misérables baraques du marché, au milieu d'un indescriptible vacarme et des cris perçants des négresses.

— Regardez, regardez, les voilà ! O les jolis monstres !

Petit-Ruban-Bleu échappa à la main de sa mère et se précipita vers le petit pont de pierre jeté sur le ruisseau desséché.

— Venez tous, venez vite, regardez les étranges créatures, les merveilleux monstres !

Elle claquait les mains, et elle gambadait et courait dans la poussière brûlante.

Les mendiants gisaient là ; ils étalaient leurs horribles maladies. Les nègres passent sans y faire attention, mais pas un étranger ne les aperçoit sans mettre la main à la poche. Ils le savent bien. Et ils les jaugent : celui

qui recule devant l'affreux spectacle donnera 25 *cents*, mais la dame qui se trouve mal, au moins un dollar.

— O maman ! regarde donc celui-là avec ses écailles ! Est-il assez beau ?

Elle montrait un nègre dont un hideux ulcère avait rongé et déformé le corps entier. Il était verdâtre, et les croûtes durcies avaient formé sur sa peau de véritables écailles triangulaires.

— Et celui-là, capitaine, regardez donc, celui-là ! Qu'il est drôle à voir ! Il a une tête de buffle, et son bonnet à poils semble ne faire qu'un avec sa tête !

Petit-Ruban-Bleu frappa du bout de son ombrelle la tête d'un Noir géant. Il souffrait d'un horrible éléphantiasis ; sa tête était enflée comme un énorme potiron. Sa chevelure laineuse s'était feutrée et pendait en lambeaux de tous côtés.

Le capitaine cherchait à écarter la petite du nègre, mais déjà, tremblante de joie, elle le tirait vers un autre.

— O cher capitaine, as-tu jamais vu des mains pareilles ? Dis-moi, est-ce qu'elles ne sont pas prodigieuses, belles à ravir ?

Petit-Ruban-Bleu rayonnait d'enthousiasme. Elle se pencha sur le mendiant, dont l'éléphantiasis avait monstrueusement enflé les deux mains.

— Maman, maman, regarde ! Ses doigts sont beaucoup plus gros et beaucoup plus longs que mon bras tout entier ! Maman, si je pouvais avoir d'aussi belles mains !

Et elle mit sa petite main dans la main grande ouverte du nègre, telle une petite souris blanche qui glisserait sur l'énorme surface brune.

La jolie femme poussa un cri et perdit connaissance dans les bras de l'ingénieur. Tout le monde s'empressa autour d'elle ; le docteur imbiba son mouchoir d'eau de Cologne et lui frictionna le front. Mais Petit-Ruban-Bleu

fouilla dans la poche de sa mère, y prit le flacon de sels et le lui fit respirer. Elle était à genoux par terre, de grosses larmes coulaient de ses yeux bleus et mouillaient le visage de sa mère.

— Maman, chère et douce maman, réveille-toi, je t'en prie, ma petite maman ! Réveille-toi vite, je veux te montrer encore beaucoup de créatures merveilleuses ! *Non, ce n'est pas le moment de dormir, maman : nous sommes au pays des fées !*

*Port-au-Prince (Haïti), juin 1906.*

# LA SAUCE TOMATE

Celui qui s'en va au loin voit fréquemment des choses étrangères à tout ce qu'il pense d'habitude. S'il les raconte ensuite, personne ne le croit, et il voit qu'on se rit de lui comme d'un menteur ; car le peuple stupide ne veut bâtir que sur ce qu'il peut voir et toucher. Aussi, je le sais bien : les gens sans expérience ne donneront que peu de créance à mon chant Mais, peu ou beaucoup, je ne me soucie nullement des cris d'un peuple Ignorant et stupide.

Arioste, *Roland furieux*, ch. VII, stances 1 et 2.

La première fois, c'était il y a cinq semaines, à la corrida, quand le taureau noir de Miura transperça le bras du petit Qunito.

Et encore le dimanche suivant, et le suivant, à chaque course de taureaux, je le rencontrai. J'étais assis sur le devant, au premier rang en bas, pour prendre des photographies ; sa place d'abonnement était à côté de la mienne. Un petit homme, en petit chapeau rond, et en habit noir de prêtre anglican. Pâle, imberbe, des lunettes d'or sur le nez. Et quelque chose encore : il lui manquait les cils.

Immédiatement, il attira mon attention. Si le premier taureau encornait le cheval brun et que le long picador tombât lourdement, si la haridelle avait peine à bondir de terre, pour partir au trot, le ventre déchiré, et quelle mît le pied dans ses intestins, les jambes empêtrées dans ses propres entrailles sanglantes, pendant longuement et traînant sur le sable, j'entendais alors à côté de moi un léger soupir, oui, un soupir de satisfaction.

Nous étions assis l'après-midi l'un près de l'autre, mais nous ne disions pas un mot. Le joli jeu des banderillos l'intéressait peu. Mais, quand l'espada enfonçait son épée dans le cou du taureau, que la poignée s'élevait comme une croix au-dessus des puissantes cornes, alors, avec les mains, il se cramponnait à la rampe, se penchait loin pardessus. Et la garrocha, c'était l'important pour lui. Quand, en flots gros comme le bras, le sang jaillissait du cheval, ou quand un chulo donnait le coup de grâce à l'animal blessé mortellement, en lui enfonçant un court poignard dans la cervelle, quand, dans l'arène, le taureau furieux déchirait les cadavres des chevaux et fouillait leurs corps avec ses cornes, alors *cet homme doucement* se frottait les mains.

Une fois, je lui demandai :

— Vous êtes un chaud partisan des courses de taureaux, un aficionado ?

Il fit oui, mais ne dit pas un mot ; il ne voulait pas être dérangé dans sa contemplation.

Grenade n'est pas si grande, et j'appris bientôt son nom. C'était le pasteur de la petite colonie anglaise ; ses compatriotes l'appelaient toujours

le *Pope*. Evidemment, on ne le prenait pas au sérieux ; personne ne le fréquentait.



Un mercredi j'allai voir le combat de coqs.

Un petit amphithéâtre, rond comme un cercle, avec des bancs en gradins. Au milieu, l'arène, juste sous l'abat-jour. Une odeur de bas peuple, des criaileries et des crachats. Il faut du courage pour entrer là-dedans. On apporte deux coqs, des poules, dirait-on, car on leur a coupé la crête et les plumes de la queue. On les pèse, puis on les sort des cages. Aussitôt, ils fondent l'un sur l'autre, sans hésitation. Les plumes volent tout autour : sans cesse, les deux animaux revolent l'un sur l'autre, se déchirent à coups de bec et d'ergots sans le moindre bruit. Seules, les brutes humaines tout autour criaillent et crient, parient et font tapage. Ah ! le jaune a arraché un œil au blanc ; il le becquette par terre et le mange ! Les têtes et les cous des animaux, depuis longtemps écorchés, se balancent comme de rouges serpents sur les corps. Pas un instant, ils ne se lâchent ; leurs plumes se colorent de pourpre ; à peine reconnaît-on leurs formes ; on dirait deux masses saignantes, ces oiseaux qui se hachent. Le jaune a perdu les deux yeux ; il hache aveuglément dans l'air tout autour de lui, et à chaque seconde, le bec tranchant de l'autre s'élance sur sa tête. Enfin, il s'affaisse ; sans résistance, sans un cri de douleur, il laisse l'ennemi achever son œuvre.

Cela ne va pas si vite ; il faut encore cinq ou six minutes au blanc, lui-même mortellement affaibli par cent coups d'ergots et morsures.

Et ils sont assis autour, mes pareils, ils rient des impuissants coups de bec du vainqueur, l'excitent en criant et comptent chaque nouvelle morsure, à cause des paris.

Enfin ! Trente minutes, le temps prescrit, sont écoulées ; le combat est fini. Un gaillard se lève, le propriétaire du coq vainqueur ; en ricanant, il

frappe mortellement de son gourdin l'animal de l'adversaire : c'est son privilège. Puis, on prend les animaux, on les lave à la pompe et on compte les blessures pour les paris.

Une main se posa sur mon épaule.

— Comment allez-vous ? demanda le Pope.

Ses yeux d'eau et sans cils souriaient de contentement derrière les larges verres.

— N'est-ce pas ? cela vous plaît ? poursuivit-il. Je ne savais pas alors s'il parlait sérieusement.

Sa question me parut si démesurément injurieuse que je le regardai fixement, sans lui donner de réponse.

Mais il se méprit sur mon silence, le prit pour un assentiment ; il était si convaincu !

— Oui, dit-il tranquillement et très lentement, c'est une jouissance !

Nous fûmes poussés loin l'un de l'autre ; on apportait de nouveaux coqs dans l'arène.

‡

Le soir, j'étais invité à prendre le thé chez le consul d'Angleterre.

Exact, je fus le premier des invités. Je saluai le consul, ainsi que sa vieille mère. Il s'écria :

— Je suis content que vous soyez venu de si bonne heure. Je voudrais vous dire quelques mots.

— Je suis tout à votre disposition, fis-je en riant. Il m’approcha un rocking-chair, puis dit avec un sérieux extraordinaire :

— Je suis bien loin de vouloir guider votre conduite, cher monsieur. Mais, si vous aviez l’intention de rester ici plus longtemps et de fréquenter la société, et non seulement la colonie anglaise, je vous donnerais un conseil d’ami.

J’étais curieux de savoir où il voulait en venir.

— Ce serait ? demandai-je.

— Vous avez été vu plusieurs fois avec notre pasteur, poursuivit-il.

— Pardon ! interrompis-je. Je le connais très peu. Aujourd’hui après-midi, pour la première fois, il a échangé quelques mots avec moi.

— Tant mieux ! répliqua le consul. Je vous conseillerais d’éviter autant que possible cette relation, du moins en public.

— Je vous remercie, monsieur le consul, dis-je. Est-il indiscret de vous en demander les motifs ?

— Je vous dois, en effet, une explication, répondit-il, bien que j’ignore si elle vous satisfera. Le Pope... vous savez qu’on lui donne ce surnom ?

J’opinaï de la tête.

— Eh bien ! poursuivit-il, le Pope est à jamais mis au ban de la société. Il fréquente régulièrement les courses de taureaux (cela va encore) ne manque pas un seul combat de coqs, bref, a des passions qui le rendent réellement impossible parmi des Européens.

— Mais, monsieur le consul, m’écriai-je, si on le condamne tant pour cela, pourquoi alors le laisse-t-on dans sa charge, une charge de confiance pourtant ?

— Ça ne l’empêche pas d’être un révérend, dit la vieille dame.

— De plus, affirma le consul, depuis vingt ans qu'il est ici, il n'a jamais donné le moindre motif palpable de plainte. Enfin, la place de pasteur de notre toute petite paroisse est la plus mal payée de tout le continent ; nous ne trouverions pas si facilement un remplaçant.

— Alors, vous êtes donc contents de ses sermons ? dis-je en me tournant vers la mère du consul, et je me donnai la peine de réprimer le plus possible un sourire quelque peu malicieux.

La vieille dame se dressa dans son fauteuil :

— Je ne lui permettrai jamais de dire le moindre mot de son cru à l'église, dit-elle très résolument. Il lit de dimanche en dimanche un texte du *Recueil de Sermons* du Doyen Harley.

La réponse m'embarrassait un peu, je me tus.

— Du reste, reprit le consul, il serait injuste de ne pas mentionner aussi un bon côté du Pope. Il a une fortune assez considérable, et il en dépense les revenus exclusivement en œuvres de charité, tandis que lui-même, abstraction faite de ses malheureuses passions, vit avec une extrême modestie, et même pauvrement.

— Une jolie charité ! l'interrompit sa mère. Qui aide-t-il donc ? Des toréadors blessés et leurs familles, ou même les victimes d'une *salsa*.

— D'une quoi ? demandai-je.

— Ma mère parle d'une *salsa de tomates*, expliqua le consul.

— D'une... sauce aux tomates ? répétai-je. Le Pope aide... les victimes d'une sauce aux tomates ?

Le consul eut un rire bref. Puis il dit très sérieusement :

— Vous n'avez jamais entendu parler d'une *salsa* ?... Il s'agit d'une antique et redoutable coutume d'Andalousie, qui existe toujours, hélas ! malgré les foudres de l'Eglise et les châtiments de la justice. Depuis que je suis consul, il y a eu à Grenade deux salsas prouvées ; mais, même alors, on

n'en a appris aucun détail, car, malgré les exhortations frappantes en usage dans les cachots d'Espagne, les intéressés préfèrent se couper la langue avec les dents que d'en raconter le moindre mot. Je ne pourrais donc vous donner que des renseignements inexacts, peut-être faux ; à ce sujet, faites jaser le Pope, si cet horrible mystère vous intéresse. Car le Pope passe, sans qu'on puisse le certifier, pour un partisan de ces effroyables compagnons, et *c'est sur ce soupçon surtout qu'on l'évite !*

Quelques invités entraient ; notre conversation fut interrompue.



Le dimanche suivant, à la course de taureaux, j'apportai au Pope quelques photographies de la corrida particulièrement bien réussies. Je voulais lui en faire cadeau, mais il ne leur accorda pas même un regard.

— Excusez, dit-il, mais cela ne m'intéresse pas du tout.

Et, sur un geste déconcerté de ma part :

— Oh ! je ne voulais pas vous blesser ! reprit-il en se ravisant. Voyez-vous, ce n'est que la couleur rouge, la rouge couleur du sang, que j'aime.

Cela vibrait, presque poétique, dans la bouche de ce pâle ascète : *la rouge couleur du sang !*

Nous en vînmes à causer. Et, au milieu de la conversation, je lui demandai, sans transition :

— Je voudrais bien voir une *salsa*. Ne voulez-vous pas m'emmener une fois avec vous ?

Il se tut ; ses lèvres pâles et gercées tremblaient.

— Une *salsa* ? Savez-vous ce que c'est ? demanda-t-il enfin.

Je mentis :

— Naturellement !

Il me regarda fixement à nouveau, puis ses regards tombèrent sur les vieilles balafres de mes joues et de mon front. Et, comme si ces signes d'une puérile effusion de sang étaient un *passport secret*, il passa doucement et légèrement les mains dessus et dit avec solennité :

— Je vous emmènerai.

‡

Quelques semaines plus tard, on frappa un soir à ma porte, vers 9 heures. Avant que j'aie pu crier : « Entrez », le Pope paraissait.

— Je viens vous chercher, dit-il.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Vous savez bien, insista-t-il. Vous êtes prêt ?

Je me levai.

— Tout de suite ! m'écriai-je. Puis-je vous offrir un cigare ?

— Merci, je ne fume pas.

— Un verre de vin ?

— Merci, je ne bois pas davantage. De grâce, dépêchez-vous donc !

Je pris mon chapeau et je descendis les escaliers derrière lui, dans le clair de lune. Nous allions silencieusement par les rues, le long du Génil, sous les arbres de Pyrrhus aux fleurs rouges. Nous tournions à gauche, nous

montions le mont des Maures et nous traversions le champ des Martyrs. Devant nous, dans un chaud argent, brillaient les cimes neigeuses de la Sierra ; tout autour des collines, de légères lueurs de feu jaillissaient des cavernes qu'habitent les Tziganes et autres populations. Nous faisons le tour de la profonde vallée de l'Alhambra, que remplit presque jusqu'en haut une mer d'ormes verts. Devant les tours imposantes de Nassaride, puis par les longues allées de cyprès séculaires, de là vers le Généralité, et, plus loin en montant, vers la montagne d'où le dernier roi des Maures, Boabdil, blond comme les blés, envoyait ses soupirs d'adieux à Grenade perdue.

Je regardai mon étrange compagnon. Son regard, concentré en lui, ne voyait rien de toute cette splendeur nocturne. Comme le clair de lune jouait sur ces lèvres minces et exsangues, sur ces joues caves et sur les trous profonds des tempes, il me vint alors la sensation que déjà depuis l'éternité je devais connaître cet affreux ascète. Et tout à coup, sans transition, je trouvai la solution : c'était bien le visage *que l'effrayant Zurbaran donnait à ses moines en extase !*

Le chemin s'avavançait maintenant entre des agaves à larges feuilles qui, à trois hauteurs d'homme, étendaient en l'air leurs hampes de bois fleuries. Nous entendions le bouillonnement du Daro qui bondissait sur les rochers derrière la montagne.

Trois hommes vinrent à nous, en manteaux bruns déguenillés ; de loin, ils saluaient déjà mon compagnon.

— Des sentinelles, dit le Pope. Arrêtez-vous ici, je veux leur parler !

Il s'avança vers les hommes qui semblaient l'attendre. Je ne pouvais pas comprendre ce qu'ils disaient, mais il s'agissait évidemment de ma personne. L'un des hommes gesticula vivement, me regarda avec méfiance, agita les bras en l'air en répétant toujours : *Ojo el cabaiïero !* Mais le Pope le tranquillisa et finalement me fit signe de venir.

— *Sea usted bienvenido, caballero !*

L'homme me salua et tira son chapeau. Les deux autres guetteurs restèrent à leur poste ; le troisième nous accompagna.

— C'est le patron, pour ainsi dire le manager de l'histoire, expliqua le Pope.

Au bout de cent pas environ, nous arrivâmes à des cavernes habitées qui ne se distinguaient en rien des centaines d'autres qu'on rencontre sur les versants des montagnes de Grenade. Devant le trou de la porte, se trouvait, comme d'habitude, une petite place aplanie, entourée d'une épaisse haie de cactus. Tout autour se tenaient debout environ vingt individus ; cependant, aucun Tzigane parmi eux. Dans le coin, brûlait un petit feu, entre deux pierres ; au-dessus, était suspendu un chaudron.

Le Pope mit la main à la poche, en tira des douros l'un après l'autre et les donna à notre compagnon.

— Ces gens sont si méfiants, dit-il, ils ne prennent que l'argent.

L'Andalou s'accroupit contre le feu et vérifia séparément chaque pièce. Il les jetait sur une pierre et les mordait avec les dents. Puis il compta : cent pesetas.

— Dois-je aussi lui donner de l'argent ? demandai-je.

— Non ! dit le Pope. Pariez plutôt, cela vous donnera ici une plus grande sécurité.

Je ne comprenais pas.

— *Une plus grande sécurité ?* répétai-je. Comment donc ?

Le Pope sourit :

— Oh ! vous vous rendez ainsi plus complice de ces gens et *coupable* avec eux !

— Mais alors, révérend, m'écriai-je, pourquoi ne pariez-vous pas ?

Il soutint tranquillement mon regard et répondit négligemment :

— Moi ? Je ne parie jamais : le pari nuit à la joie pure de voir.

En attendant, il était arrivé encore une demi-douzaine de figures tout à fait suspectes, toutes enveloppées dans l'inévitable drap brun dont les Andalous se servent comme manteau.

— Qu'attendons-nous encore ? demandai-je à l'un des assistants.

— La lune, caballero, répliqua-t-il ; il faut d'abord qu'elle se couche.

Il m'offrit un grand verre d'aguardiente. Je remerciai, mais l'Anglais me poussa le verre dans la main.

— Buvez, buvez ! insista-t-il. C'est la première fois pour vous... Peut-être cela vous sera-t-il nécessaire !

Les autres aussi faisaient copieusement honneur à l'eau-de-vie ; cependant aucun tapage, seul un murmure précipité, un chuchotement enroué, s'échappait dans la nuit. La lune se cacha au nord-ouest derrière la Cortadure. On alla chercher dans la caverne de longues torches de résine et on les alluma. Puis, avec des pierres, on bâtit un petit cercle au milieu : c'était l'arène ; autour, on fit à la hâte des trous dans la terre et on enfonça les torches dedans. Et, à la rouge clarté du feu, deux hommes se déshabillèrent lentement. Ils ne gardèrent que le pantalon de cuir, puis entrèrent dans le cercle, s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre et croisèrent les jambes, comme font les Turcs. Maintenant, pour la première fois, je remarquai que dans la terre on avait enfoncé horizontalement deux fortes poutres, dont chacune portait deux anneaux de fer. Entre ces anneaux, les deux gaillards s'étaient assis. Quelqu'un courut dans la caverne, en rapporta quelques grosses cordes, ficela le corps des hommes et leurs jambes et lia chacun à sa poutre. Ils étaient fortement attachés comme dans un étau ; seul le haut du corps pouvait librement se mouvoir.

Ils étaient assis là, sans un mot, suçant leurs cigarettes ou vidant les verres d'eau-de-vie qu'on leur remplissait sans cesse. Certainement ils étaient déjà fort ivres ; leurs yeux stupides regardaient fixement à terre. Et tout autour, en cercle, entre les torches de résine exhalant d'épaisses fumées, les hommes s'étendirent.

Tout à coup, j'entendis derrière moi un grincement qui déchirait les oreilles. Je me retournai : sur une meule ronde, quelqu'un aiguisait soigneusement une petite navaja. Il vérifiait le couteau sur l'ongle du pouce, le mettait de côté et en prenait ensuite un autre.

Je me retournai vers le Pope :

— Cette *salsa* est donc une sorte... de duel ?

— De duel ? répondit-il. Oh ! non, c'est une sorte... *de combat de coqs* !

— Quoi ? m'écriai-je. Et pour quel motif ces hommes-là engagent-ils cette sorte... de combat de coqs ? Se sont-ils offensés ? Est-ce jalousie ?

— Nullement, dit tranquillement l'Anglais ; ils n'ont aucun motif. Peut-être sont-ils les meilleurs amis du monde... Peut-être ne se connaissent-ils pas du tout. Ils veulent seulement... prouver leur courage. Ils veulent montrer qu'ils ne sont pas inférieurs aux taureaux et aux coqs.

Les hideuses lèvres essayèrent un petit sourire, tandis qu'il poursuivait :

— Ainsi à peu près comme chez vous autres, Allemands, les duels d'étudiants.

Je suis, à l'étranger, toujours nationaliste. Je l'ai appris des Anglais depuis longtemps. *Right or wrong my country* !

Aussi lui répondis-je vivement :

— Révérend, la comparaison est stupide ! Vous ne pouvez pas en juger.

— Peut-être pourtant, dit le Pope... J'ai vu à Göttingen de très beaux duels... Beaucoup de sang ! beaucoup de sang !...

Pendant ce temps, le patron avait pris place à côté de nous. Il tira de sa poche un calepin sali et un petit crayon.

— Qui parie sur Bombita ? cria-t-il.

— Moi ! Une peseta ! Deux douros !

Les voix d'eau-de-vie criaillaient l'une sur l'autre.

Le Pope me prit le bras.

— Etablissez vos paris de telle sorte que vous deviez perdre, murmura-t-il. Faites de longs paris ; on ne peut pas être assez prudent avec cette bande !

Je pris donc toute une série des paris offerts, et toujours à 3/1. Comme je mettais sur tous les deux, je devais ainsi perdre inévitablement.

Pendant que le manager, avec des signes gauches, portait tous les paris sur le papier, on faisait circuler les navajas finement aiguisées, dont les lames avaient un peu plus de deux pouces de long. Puis, on les donna fermées aux deux combattants.

— Laquelle veux-tu, Bombita Chico, mon petit coq ? dit l'aiguiser en riant.

— Donne ! Ça m'est égal ! brailla l'enivré.

— Je veux mon propre couteau ! cria Lagartijillo.

— Donne-moi aussi le mien ! C'est mieux ainsi ! criailla l'autre.

Tous les paris étaient inscrits ; le *manager* fit encore servir à tous deux un grand verre d'aguardiente.

Ils le vidèrent d'un trait, puis jetèrent leurs cigarettes. On leur donna à chacun un long châle de laine rouge, une ceinture, qu'ils s'enroulèrent solidement autour de l'avant-bras et de la main gauches.

— Vous pouvez commencer, mes enfants ! cria le patron. Ouvrez les couteaux !

Les lames des navajas se détendirent avec cliquetis sur les crans d'arrêt et s'alignèrent net. Un clair et sinistre bruit ! Mais les deux hommes

restaient tout à fait tranquilles, nul ne faisait un mouvement.

— Commencez donc, petits animaux ! répétait le patron.

Les combattants restaient assis immobiles, ne bougeaient pas. Les Andalous s'impatientèrent.

— Empoigne-le donc, Bombita, mon jeune taureau ! Enfonce-lui ta petite corne dans le corps !

— Commence, petit, j'ai mis trois douros sur toi !

— Ah ! vous voulez être des petits coqs ? Vous êtes des poules ! Des poules !

Et le chœur brailla :

— Des poules ! Des poules ! Faites donc des œufs ! Vous êtes des poules, lâches !

Bombita Chico se dressa et frappa l'adversaire ; celui-ci leva le bras et reçut le coup qui s'amortit dans l'épaisseur du drap. Les deux gaillards étaient si évidemment ivres qu'ils étaient à peine maîtres de leurs mouvements.

— Attendez, attendez, chuchota le Pope. Attendez qu'ils voient du sang !

Les Andalous ne cessaient pas de les exciter tous les deux, tantôt par des encouragements, tantôt par de mordantes railleries. Et, sans relâche, leur sifflaient aux oreilles :

— Vous êtes des poules ! Faites donc des œufs !... Des poules ! Des poules !...

Ils se frappaient maintenant l'un l'autre, presque aveuglément. La minute suivante, l'un reçut un léger coup à l'épaule gauche.

— Bravo, cher petit, bravo, Bombita !

— Montre-lui, mon petit coq, que tu as des ergots !

Ils firent une petite pause, essuyèrent avec le bras gauche leurs fronts salis de sueur.

— De l'eau ! cria Lagartijillo.

On leur servit de grandes pintes, et ils burent à longs traits. On les voyait se dégriser. Les regards presque indifférents devinrent tranchants, aigus ; pleins de haine, ils se regardaient l'un l'autre.

— Es-tu prête, poule ? cria le petit.

Pour toute réponse, l'autre le frappa, lui déchira la joue tout du long. Le sang coula sur le buste nu.

— Ah ! ça commence, ça commence ! murmura le Pope.

Les Andalous se taisaient ; avidement, ils suivaient les mouvements du combattant sur lequel ils avaient mis leur argent. Et les deux hommes se frappaient, se frappaient...

Les lames luisantes zigzagaient comme des étincelles d'argent à travers les lueurs rouges des torches, mordaient solidement dans les ceintures de laine des bras gauches. Une grosse goutte de poix bouillante vola sur la poitrine de l'un ; il ne le remarqua même pas.

Ils jetaient si vite les bras en l'air qu'on ne pouvait pas du tout voir si l'un était touché. Seuls les ruisseaux de sang, qui se montraient partout sur les corps, témoignaient des estafilades et des coups toujours renouvelés.

— Halte ! Halte ! cria le patron.

Les gaillards continuaient à frapper.

— Halte ! La lame de Bombita est brisée ! cria-t-il à nouveau. Séparez-les !

Deux Andalous s'élançèrent, prirent une vieille porte, sur laquelle ils étaient assis, et la jetèrent brutalement entre les combattants, puis ils la dressèrent de telle sorte qu'ils ne pouvaient plus se voir l'un l'autre.

— Donnez les couteaux, petits animaux ! cria le patron.

Tous deux obéirent docilement.

Son œil perçant avait bien vu : la lame de Bombita était brisée au milieu. Il avait totalement transpercé le pavillon de l'oreille de son adversaire, et sur la dureté du crâne la lame s'était rompue.

On donna à chacun un verre d'eau-de-vie, puis on leur passa de nouveaux couteaux et on retira la porte.

Cette fois, ils fondirent l'un sur l'autre comme deux coqs, sans hésitation, dans une rage aveugle, coup sur coup.

Les corps bruns se teignaient de pourpre ; par douzaines de blessures le sang coulait. Du front du petit Bombita pendait un lambeau de peau brune ; des mèches humides de cheveux noirs léchaient la plaie. Son couteau se prit dans la ceinture de son adversaire ; pendant ce temps, l'autre lui enfonça deux ou trois fois profondément la navaja dans la nuque.

— Jette la ceinture, si tu as du courage ! cria le petit qui lui-même avec les dents s'arracha le drap du bras gauche.

Lagartijillo hésita un instant, puis il suivit l'exemple. Involontairement, ils paraient après, comme avant, avec leurs bras gauches qui, en peu de minutes, furent entièrement déchirés.

De nouveau une lame se brisa ; on les sépara avec la porte vermoulue ; on leur passa de nouveaux couteaux et de l'eau-de-vie.

— Frappe-le, Lagartijillo, mon petit taureau fort, frappe-le ! cria un des hommes. Arrache-lui les intestins, à la vieille rosse !

L'interpellé, inopinément, au moment où on retirait la porte, donna à son adversaire un coup terrible au ventre, de bas en haut, et en arracha la lame,

du haut en bas. Comme une vraie source jaillit de la longue plaie la masse dégoûtante des intestins. Puis, rapide comme l'éclair, de haut en bas il refrappa, l'atteignit sous la jointure de l'épaule gauche, et coupa la grosse artère qui alimente le bras.

Bombita poussa un cri, fléchit, pendant qu'un flot de sang gros comme le bras jaillissait de la blessure et allait frapper le visage de l'autre. Il avait l'air de vouloir s'affaisser d'épuisement tout à coup ; pourtant, encore une fois, il redressa hautement sa large poitrine, leva le bras et frappa l'ennemi ébloui par le sang. Et il l'atteignit, entre deux côtes, en plein cœur.

Des deux bras, Lagartijillo frappa l'air ; le couteau s'échappa de sa main droite. Inanimé, le vaste corps tomba en avant sur les jambes.

Et, comme si cette vue prêtait de nouvelles forces à Bombita mourant, dont un horrible flot de sang rejaillissait en large courbe sur l'adversaire mort, tel un fou, toujours et toujours il poussait le fer avide dans le dos sanglant.

— Cesse, Bombita, brave petit, tu as vaincu ! dit tranquillement le patron.

Alors, il se passa une chose encore plus épouvantable. Bombita Chico, dont les dernières gouttes de sang enveloppaient le vaincu d'un linceul humide et rouge, s'étaya fortement des deux mains sur le sol, et se redressa haut, si haut que de la plaie de son ventre, large comme les deux mains, l'abondance des intestins jaunes rampait au loin ainsi qu'une dégoûtante nichée de serpents. Il allongea le cou, il allongea la tête, et, au milieu du silence profond de la nuit, retentit son triomphal :

— Co-co-ri-co !...

Puis, il s'affaissa. *C'était son dernier salut à la vie.*

Ce fut comme si tout à coup un brouillard de sang rouge voilait mes sens ; je ne voyais, je n'entendais plus rien ; je plongeais dans une mer de pourpre profonde, insondable. Du sang me pénétrait aux oreilles et au nez, je voulais crier ; mais, si j'ouvrais la bouche, elle se remplissait d'un sang épais et chaud. J'étouffais presque... mais pire, bien pire était sur ma langue ce doux et horrible goût de sang. Puis je sentais quelque part une douleur mordante... il me fallut pourtant un temps infini pour savoir où j'avais mal. Je mordais sur quelque chose, et c'était ce sur quoi je mordais qui me faisait mal ainsi. Avec un effort énorme, je desserrai les dents.

Comme je tirais mon doigt de la bouche, je me rendis compte. Jusqu'à la racine, j'avais rongé l'ongle pendant le combat, puis j'avais mordu la viande déchaussée.

L'Andalou me prit le genou.

— Voulez-vous régler vos paris, caballero ? demanda-t-il.

Je fis oui ; puis, verbeusement, il m'énuméra ce que j'avais perdu et gagné. Tous les hommes nous pressaient de tous côtés ; nul ne se souciait des morts.

D'abord l'argent ! l'argent !

J'en donnai une poignée à l'homme et le priai de régler le tout. Il compta, et, au milieu des cris enrôlés, se prit de discussion avec chacun en particulier.

— Pas assez, caballero ! dit-il enfin.

Je sentais qu'il trichait, mais je lui demandai combien j'avais encore à payer, et je lui donnai de l'argent.

Quand il vit que j'en avais encore dans la poche, il demanda :

— Caballero, ne voulez-vous pas acheter le petit couteau du petit Bombita ? Il porte bonheur, beaucoup de bonheur !

Aux enchères, j'achetai la navaja pour un prix exorbitant. L'Andalou me la glissa dans la poche.

Maintenant, personne ne faisait plus attention à moi. Je me levai et sortis en chancelant dans la nuit. Mon index me faisait mal ; je l'entortillai solidement avec le mouchoir. A longs et profonds traits, je buvais l'air frais de la nuit.

— Caballero ! cria une voix, caballero !

Je me retournai. Un des hommes vint à moi.

— Le patron m'envoie, caballero, dit-il. Ne voulez-vous pas remmener votre ami à la maison ?

Ah ! oui ! Le Pope ! Pendant tout ce temps, je ne l'avais pas vu, je n'avais pas pensé à lui !

Je revins encore sur mes pas, je tournai les haies de cactus. Les masses sanglantes attachées gisaient toujours à terre. Et, sur ces masses, le Pope était courbé ; il passait doucement des mains câlines sur les corps lamentablement charcutés. Mais, je voyais bien qu'il ne touchait pas au sang. Oh ! non ! Seules, dans l'air, ses mains faisaient des mouvements de va-et-vient.

*Et je vis que c'étaient des mains de femme, délicates et fines.*

Ses lèvres se mouvaient :

— Belle salsa, chuchotait-il, belle et rouge sauce aux tomates !

On dut l'entraîner de force ; il ne voulait pas être privé de cette vue. Il bégayait et tâtonnait sans assurance sur ses jambes décharnées.

— Trop d'eau-de-vie ! dit en riant un des hommes.

Mais, je le savais, il n'avait pas bu une seule goutte.

Le patron tira son chapeau et les autres suivirent son exemple.

— *Vayan ustedes con Dios, caballeros !* dirent les hommes.

Quand nous fûmes sur la grande route, le Pope m'accompagna de bonne grâce. Il me prit le bras et murmura :

— Oh ! tant de sang ! *Tant de beau et rouge sang !*

Comme un plomb, il s'accrochait à moi ; je le traînai péniblement du côté de l'Alhambra. Sous la tour des Princesses, nous fîmes halte, nous nous assîmes sur une pierre.

Après un long moment, il dit, avec lenteur :

— OH ! LA VIE ! QUELLES MAGNIFIQUES JOUISSANCES NOUS DONNE LA VIE !  
C'EST UNE JOIE DE VIVRE !

Un vent de nuit glacial mouillait mes tempes ; j'avais froid. J'entendais le Pope claquer des dents ; lentement son ivresse de sang se dissipait.

— Nous nous en allons, révérend ? demandai-je ?

Je lui offris de nouveau mon bras.

Il remercia.

En silence, nous descendîmes vers Grenade endormie.

*Grenade (Alhambra), mai 1905.*

## LE CŒUR DES ROIS

A la fin de septembre 1841, le duc Ferdinand d'Orléans rentrait dans son hôtel à Paris, après un séjour à la campagne ; son valet de chambre lui présenta sur un plateau de vermeil le courrier considérable qui s'était accumulé durant son absence, car jamais le prince ne se faisait adresser quoi que ce soit lors de ses déplacements estivaux, même les nouvelles les plus importantes.

Parmi ces lettres s'en trouvait une assez originale, plus que les autres propre à éveiller la curiosité du duc :

« Monsieur,

« Je possède un grand nombre de tableaux de ma main que j'ai l'intention de vous vendre. J'en demanderai un prix élevé et sans précédent, non disproportionné cependant à la richesse que votre famille a volée de toutes parts. Oui, vous jugerez même ce prix modeste, vu la valeur extrêmement élevée, valeur purement matérielle, que mes tableaux représentent pour la maison royale. Aussi, me serez-vous reconnaissant de l'occasion que je vous offre.

« Mais je dois commencer par vous dire ce que je pense faire de l'argent que vous me donnerez. Je suis un vieillard, sans famille, sans ambitions personnelles ; je vis d'une petite rente, qui me suffit. Je laisserai donc la somme totale, en héritage, aux GENS DE LA MONTAGNE QUI N'OUBLIENT PAS. Vous savez, monsieur, quelle est cette société : ce sont des hommes qui mirent à mort Louis Capet. Le roi, votre père, a naturellement expulsé cette société de Paris et de la France : mais elle a maintenant son siège à Genève, où elle se trouve fort bien. Vous entendrez encore parler d'elle plus d'une fois, je l'espère. Aussitôt donc l'argent reçu, je l'adresserai aux « Gens de la Montagne qui n'oublent pas », sous la condition absolue de le faire servir à la propagande pour le meurtre du roi.

« Cet emploi de votre propre argent ne vous sera sans doute pas sympathique, mais vous admettrez que chacun a le droit de faire de son argent ce qu'il lui plaît. Je ne doute pas le moins du monde non plus que cette destination future de vos louis d'or ne puisse vous engager à ne pas acheter mes tableaux, mais, quoi qu'il en soit, vous les aurez, et j'attends même de vous une lettre personnelle, au cachet de la famille royale, où vous me présenterez vos remerciements pour mes avances.

MARTIN DROLLING. »

Le sans-gêne de cette lettre, qui ne portait ni date ni adresse de l'envoyeur, fit une certaine impression sur le duc, habitué à d'autres

missives. Sa première pensée, que partagèrent ses officiers, fut que l'écrit devait provenir d'un fou, ce qui n'était qu'à moitié rassurant. Mais cette grande curiosité qui distinguait le duc et lui avait presque coûté la vie en Algérie le poussa à donner l'ordre à l'un de ses aides de camp de procéder à une enquête.

Ce qui fut fait. L'officier qui en fut chargé, M. de Touaillon-Geffrard, se trouva bientôt en mesure d'informer le duc que la « Société des Gens de la Montagne qui n'oublie pas » existait bien réellement à Genève. Le gouvernement français avait dissous la confrérie ; quelques-uns de ses membres avaient été mis en prison ; à part cela, on n'attachait à la chose que peu d'importance ; il ne s'agissait que de quelques énergumènes faiseurs de phrases, peu dangereux en somme. Quant à Martin Drolling, c'était un vieux peintre octogénaire, très tranquille du reste, et qui, dans son genre de vie, ne se faisait remarquer d'aucune façon. Depuis une dizaine d'années, on n'avait plus entendu parler de lui, on ne le voyait plus, car il ne quittait guère son atelier de la rue des Martyrs. Depuis longtemps il n'avait pas exposé. Dans sa jeunesse, par contre, il avait passablement travaillé et avait produit nombre de bons tableaux, presque toujours des intérieurs de cuisine. Une de ces natures mortes, achetée par l'Etat, se trouvait au Louvre.

Le duc d'Orléans fut assez déçu de ce rapport, qui dépouillait son bizarre correspondant de tout caractère romantique.

— Cet individu, remarqua-t-il seulement, semble avoir une haute opinion de l'appétit des Bourbons, pour supposer que nous prenons tant d'intérêt à des intérieurs de cuisine ! Je ne pense pas qu'il y ait lieu de pousser plus loin l'aventure.

Mais l'« individu » semblait, sur ce dernier point, d'une autre opinion. Car, quelques jours plus tard, le duc recevait du peintre une nouvelle lettre, encore plus inconcevable, comme ton, que la première.

« Monsieur,

« Il est incompréhensible qu'on ne vous ait pas encore vu chez moi. Je suis un vieillard, je vous le répète, et il vaut mieux pour nous deux terminer cette affaire au plus tôt, car ma mort, événement peu récréatif, mais possible, pourrait l'élucider d'une façon fort inopportune pour vous. Je vous attends donc, sans faute, demain matin, à 11 h 30, dans mon atelier ; mais ne venez pas plus tôt, car je me lève tard, et je n'entends pas changer, même pour vous, quelque chose de mes habitudes.

MARTIN DROLLING. »

Le duc passa en riant la lettre à son aide de camp.

— Allons-nous obtempérer à l'ordre de ce drôle de Drolling ? Pas plus d'indication d'adresse que dans la précédente ; mais nous savons maintenant où il habite ! Qu'en pensez-vous ? Bah ! Faites atteler demain, mon cher Touaillon, mais de façon à être chez lui une demi-heure d'avance. Il sera plus amusant à surprendre dans sa colère.

Le lendemain, sur les 11 heures, le duc et M. de Touaillon-Geffrard montaient en soufflant les quatre étages d'une fort sordide maison sur cour. Ils frappaient à une haute porte jaune, dont la plaque usée laissait encore déchiffrer ce nom : MARTIN DROLLING.

Mais ils frappèrent en vain ; rien ne bougea. Ils appelèrent, heurtèrent à grand bruit le chambranle du pommeau de leurs cannes. Toujours rien. Le duc s'égayait vivement de ce siège dont le tapage commençait à devenir infernal.

Tout à coup, ils entendirent une petite voix chevrotante :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut se lever, papa Drolling ! Voilà des visites ! cria joyeusement le duc.

— Je me lève quand il me plaît.

Le duc était en excellente humeur.

— Enlevons la forteresse, cria-t-il, et il commanda : chargez !

Sous leurs grands coups de pied, la porte craquait sur toutes ses jointures.

— Hors du lit, dormeur ! Holà ! Hors du lit !

Un bruit de jurons leur répondit de l'intérieur.

Puis, de petits pas s'approchèrent de la porte :

— Comme vous voudrez, mais vous n'entrerez pas avant que je ne me sois lavé, habillé et que je n'aie déjeuné.

Le duc eut beau jurer à son tour, rien n'y fit. Il fallut se résigner. En désespoir de cause, il finit par s'asseoir avec son compagnon sur la dernière marche de l'escalier, en disant :

— Baste ! nous en serons quittes pour connaître aujourd'hui, par expérience, le plus désagréable des supplices : celui de faire antichambre ! Mais il faut avouer que l'antichambre manque de confort !...

Enfin, quelque chose crissa à la porte. On entendit un grincement dans la serrure, un verrou se tira, et la porte s'ouvrit, démasquant un petit homme pâle, en costume du Directoire. L'habit, autrefois élégant, était aujourd'hui sale, fripé et déchiré. La mince physionomie, sillonnée de rides, sortait péniblement d'une énorme cravate noire et s'encadrait d'une quantité de cheveux qui tombaient à profusion.

— Je suis Martin Drolling, dit le petit homme. Que désirez-vous ?

— Vous nous avez priés de venir chez vous ce matin, commença le duc.

Mais le petit vieux, l'interrompant, tira de sa poche une lourde montre en argent qu'il mit sous le nez du duc, en disant :

— Je vous ai priés de venir chez moi à 11 h 30, pas plus tôt. Quelle heure est-il ? 11 h 20. Voilà une demi-heure que vous vous livrez à vos stupides plaisanteries. Pour chacun de mes tableaux, vous me paierez mille francs de plus ! Voilà qui vous apprendra à vous conduire convenablement... Qui de vous est M. Orléans ?

Au gré de l'aide de camp le vieux allait décidément trop loin.

— Monsieur Drolling, fit-il sévèrement en montrant respectueusement le prince, vous avez l'honneur d'avoir devant vous Son Altesse Royale Mgr le duc d'Orléans.

— Appelez-le comme vous voudrez, répliqua rageusement le petit peintre ; pour moi, vous me permettez de m'adresser à lui comme il me plaît. Mais qui êtes-vous donc, monsieur ? Veuillez vous présenter.

Le duc savoura un instant l'ahurissement de son compagnon, puis dit avec la plus grande amabilité :

— Permettez-moi, monsieur Drolling... Mon aide de camp, M. de Touaillon-Geffrard, premier lieutenant au 2<sup>e</sup> cuirassiers.

Drolling esquissa un salut.

— Je ne vous connais pas, monsieur, et je n'ai aucunement le désir de faire votre connaissance, non plus que celle de vos pareils. Je ne vous ai pas demandé de venir et je n'ai pas davantage l'intention de vous recevoir. Veuillez donc nous laisser.

Comme la plupart des membres des maisons royales, le duc dépendait de son entourage. Mais il n'était pas assez sot pour ne pas se rendre compte de cette dépendance forcée et la haïr cordialement ; aussi n'était-il jamais si content que lorsqu'il survenait quelque désagrément à l'un ou l'autre de ses acolytes. La façon dont Drolling traitait son aide de camp, si fier de sa race

remontant aux Templiers, l'amusa tellement qu'il eut peine à ne pas éclater de rire.

— Allez, mon cher Touaillon, dit-il, attendez-moi dans ma voiture. M. Drolling a parfaitement raison de ne recevoir que les gens qu'il lui plaît.

Après une profonde révérence, l'aide de camp tourna donc les talons et disparut, fort vexé, du côté de l'escalier.

Tandis que le peintre mettait le verrou, le duc considérait l'atelier. Il y avait quelques chevalets vides, de vagues esquisses sur les murs, et, jetés çà et là, sur des bahuts, des caisses et des fauteuils, un certain nombre de costumes fripés. Tout était poussiéreux, sale. Nulle part, on ne pouvait découvrir un tableau.

M. Drolling enleva quelques vieux chiffons d'un fauteuil de cuir, qu'il avança en disant avec cérémonie :

— Puis-je vous prier de vous asseoir là ?

— Après vous, je vous prie, répliqua le duc, décidé à jouer fidèlement cette comédie jusqu'au bout.

Mais M. Drolling restait debout :

— Non, après vous ; je suis ici chez moi, et vous êtes mon hôte.

Le duc se mit dans le fauteuil. Drolling trottina vers une grande armoire, l'ouvrit, en tira une magnifique carafe de Venise, en verre travaillé, et deux verres.

— Je reçois rarement des visites, monsieur Orléans, commença-t-il. Quand j'en ai, j'ai l'habitude d'offrir un verre de porto. Buvez. A la table de votre père, au palais, vous n'en avez pas de meilleur.

Il remplit les verres et en offrit un au duc. Puis, levant le sien, il le caressa avec tendresse et but à petits coups. Le duc fut obligé d'admettre que le vin était extrêmement bon. M. Drolling remplit les verres à nouveau.

— Vous m’avez invité chez vous, monsieur, dit le duc, pour me vendre quelques-uns de vos tableaux. Je connais votre genre, par votre *Intérieur de cuisine*, du Louvre.

— Avez-vous vu le tableau ? interrompit le peintre. Comment le trouvez-vous ?

— Tout à fait bien, complimenta le duc ; c’est une très bonne peinture, merveilleusement comprise.

Ces mots eurent un effet différent de celui qu’il en attendait. Le vieillard se pencha en arrière sur son escabeau, passa les doigts dans ses cheveux blancs et dit :

— Cela me prouve que vous ne comprenez rien, absolument rien à l’art. Vous êtes un béotien. Le tableau est en vérité peu intéressant. Sans vigueur, franchement mauvais enfin. Bien peint, oui, mais cela n’a rien de commun avec l’art. Seul, le pot brun et les épluchures ont quelque chose de... de Louis XIII, et c’est pour cela...

— De quoi ont-ils quelque chose ? questionna le duc étonné.

— De Louis XIII, répéta Drolling. Mais peu, bien peu. C’est un de mes premiers essais, un simple balbutiement. Il est désolant que cette ordure vous plaise, monsieur Orléans !

Le duc comprit que, vis-à-vis de ce bizarre petit vieux, la diplomatie ne servirait de rien.

— Excusez-moi, monsieur Drolling, reprit-il, si j’ai essayé de vous en conter, par politesse. En vérité, je n’ai jamais vu votre tableau du Louvre et n’ai pu juger, en conséquence, s’il était bon ou mauvais ; je me connais très peu en art, beaucoup moins qu’en vins. Votre vin est vraiment exquis !

Le vieillard remplit de nouveau les verres :

— Buvez, buvez, monsieur Orléans ! Ah ! vous n’avez pas vu mon tableau et vous mentiez en m’en faisant compliment !

Il posa la carafe à terre et secoua la tête.

— Fi donc, continua-t-il avec une expression de dédain inexprimable, on voit bien que vous sortez d'une maison royale !

Le duc commençait à être assez mal à son aise. Il remua dans son fauteuil et but lentement son vin.

— Maintenant, dit-il, peut-être parlerons-nous de nos affaires, monsieur Drolling ? Nulle part, je ne vois ici de tableaux.

— Vous allez les voir, monsieur Orléans, l'un après l'autre. Ils sont là, derrière ce paravent.

Le duc se leva.

— Attendez, restez assis, il faut avant tout que je vous explique la valeur que ces tableaux ont pour vous et pour votre famille.

Le duc se rassit silencieusement.

— Croyez-moi, monsieur Orléans, ce n'est pas par hasard que je m'adresse à vous. J'ai réfléchi longtemps, et je vous assure qu'il me répugne excessivement de savoir que mes tableaux vont devenir la possession d'une famille aussi vile que celle des Valois-Bourbon-Orléans. Mais, voyez-vous, l'amateur même le plus enthousiaste ne paierait pas pour mes tableaux le prix que les Orléans vont me donner... et cela compte. Un autre me ferait une offre, que je devrais peut-être accepter pour ne pas renoncer à la vente. A vous, je n'ai qu'à dicter mon prix. De plus, en un certain sens, la famille des rois de France a droit à ces tableaux, qui conservent, d'une façon vraiment étrange, ce qu'il y a de plus sacré pour votre maison, depuis des siècles.

— Je ne vous comprends pas du tout, dit le duc.

Martin Drolling se balançait sur son escabelle.

— Vous allez me comprendre, monsieur Orléans, ricana-t-il. Mes tableaux conservent les cœurs de la maison royale de France.

Le duc eut en ce moment l'absolue certitude qu'il avait affaire à un fou. Y avait-il danger pour lui ? En Algérie, il avait prouvé assez souvent qu'il ne redoutait rien, mais, involontairement, il jeta un regard vers la porte.

Le petit vieux vit son regard et s'écria :

— Vous êtes mon prisonnier, monsieur Orléans, comme autrefois le fut votre grand-père. Je supposais que vous auriez peut-être l'idée de vous enfuir, aussi ai-je fermé à clef. Et les clefs sont là, là, dans ma poche.

— Je n'ai pas la moindre intention de fuir, répliqua le duc à qui les manières imposantes du petit homme semblaient assez ridicules.

Grand et fort comme il était, c'eût été un jeu pour lui de bousculer ce vieillard, qui le considérait comme son prisonnier, et de lui prendre ses clefs.

— Enfin, monsieur, vous ne voulez pas me montrer un de ces tableaux ?

Drolling sauta de son escabelle et trottina vers le paravent.

— Oui, oui, monsieur Orléans, et je crois que vous y trouverez un vif plaisir.

Il tira d'un recoin une assez grande toile sans cadre et la posa sur un chevalet, de façon que le duc n'en vît que le dos. Il la nettoya soigneusement avec un torchon, puis cria de la voix aigre des marchands de foires :

— Voici le cœur d'un des représentants les plus illustres du trône royal de France, d'une des plus grandes canailles que la terre ait portées : le cœur de Louis XI.

A ces mots, il tourna le chevalet, et le duc put contempler le tableau. Il représentait un grand arbre nu, aux branches duquel pendaient plusieurs douzaines d'hommes, dont beaucoup en complet état de putréfaction. Sur l'écorce noirâtre de l'arbre, un cœur était gravé, avec ces signes : L. XI.

Le tableau était d'un relief extraordinaire, d'une vérité criante, cruelle même. Une odeur repoussante de putréfaction en sortait, à tel point que le duc dut se tenir le nez. Le duc comprit tout de suite le sens et l'objet du tableau : il représentait le parc célèbre de son aïeul, le pieux Louis XI, qui trouvait tant de plaisir à « brancher » ses sujets. Que justement, le peintre lui offrit ce tableau, à lui qu'on avait connu si humain, pendant sa longue campagne d'Afrique, cela lui parut d'un bien mauvais goût. Le grossier symbolisme du peintre appelant son tableau : *le Cœur de Louis XI*, lui semblait d'un esprit plutôt déplorable.

— Je dois vous avouer, monsieur Drolling, dit-il, que, si les qualités de votre tableau, au point de vue pictural, me semblent excellentes, le motif historique ne m'en plaît guère. Le culte de nos ancêtres ne va pas jusqu'à nous enthousiasmer pour les horribles forfaits de ces vieux rois à moitié barbares. Je dois vous le dire, je trouve cela un peu...

Le duc hésitait, cherchant une expression modérée. Mais le peintre trotta vers lui, se frottant les mains, et le pressait :

— Eh bien ! eh bien ! quoi donc ?

— Un peu... macabre, dit le duc.

— Bravo ! ricana le vieux. Bravo ! Parfait ! C'est aussi mon opinion. Le reproche ne me touche pas, ne me touche pas du tout. Il touche la maison royale elle-même. Vous voyez : tout ce qu'il y a là de répugnant, de stupide, d'odieux, tout cela vient de votre maison. Mais, écoutez-moi, cher monsieur, l'idée n'est pas de moi, elle vient de votre grand-père.

— De qui ?

— Du père de votre père, aujourd'hui roi de France, de mon bon ami Philippe Egalité. Nous revenions de l'exécution de votre cousin Louis XVI, lorsqu'il me suggéra cette idée. Autrement, au point de vue artistique, elle est vraiment mauvaise, parce qu'elle se manifeste trop grossièrement, trop crûment ; je ne m'étonne pas que vous l'ayez remarqué. Une vache verrait que c'est là le cœur dégoûtant de Louis XI. D'ailleurs, ce cœur-là était le

plus gros de tous, et il avait une odeur affreuse ; j'avais toujours mal à la tête quand j'en prisais. A ce propos, voulez-vous une prise ?

Il sortit une tabatière dorée qu'il tendit à son visiteur. Le duc, qui était grand priseur, prit une pincée et se la fourra dans le nez.

— C'est un bon mélange, dit le vieux : Prince Gaston d'Orléans, Anne d'Autriche et Charles V. Hein ! Comment trouvez-vous ça ? C'est original de priser les derniers restes de ses illustres aïeux !

— Monsieur Drolling, dit le duc, je dois louer votre tabac en poudre, comme je l'ai fait de votre vin. Mais excusez-moi, je ne comprends pas un mot à vos paroles.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Mais ce que vous me chantez là de mes ancêtres, qui se trouvent dans vos tableaux et dans votre tabatière !

— Stupide comme un Orléans ! croassait le vieillard. Vraiment, vous êtes encore plus bête que votre grand-père, qui était cependant assez âne pour sympathiser avec la Gironde. Aussi a-t-il regretté cette désertion sous le couperet de la guillotine... Alors, vous ne comprenez pas, monsieur Orléans ? Ecoutez donc ce que je dis : mes tableaux sont peints avec les cœurs de la maison royale. Avez-vous compris cela ?

— Oui, monsieur Drolling, mais...

— Et, dans cette tabatière et dans d'autres, j'ai pris l'habitude de priser ce qui me reste des cœurs des rois de France, après mes tableaux. Compris ?

— J'entends bien, monsieur Drolling, ce que vous dites ; vous n'avez pas besoin de crier si haut. Seulement, je ne comprends pas du tout le rapport...

Le peintre leva les yeux au ciel, mais ne répondit pas. Il retourna tranquillement vers l'armoire, en sortit plusieurs petites plaques de cuivre qu'il offrit au duc.

— Il y en a encore trente et une dans le casier ; je vous fais cadeau de toutes. Vous les recevrez en plus de mes tableaux.

Le duc examina attentivement les inscriptions des plaques, alla lui-même vers l'armoire et étudia les autres. D'après ces inscriptions, les plaques provenaient des urnes qui avaient contenu les cœurs des rois, des princes et des princesses de la maison royale. Le prince commençait lentement à comprendre.

— Comment avez-vous obtenu ces plaques ? demanda-t-il.

Son ton avait pris quelque chose de hautain.

— Je les ai achetées, répondit le vieux sur le même ton. Vous savez bien que les peintres s'intéressent souvent aux vieilleries, aux antiquités.

— Alors, vous me revendez les plaques !

— Je vous en fais cadeau. Vous pouvez les attacher sous mes tableaux ; je vous dirai ceux auxquels elles correspondent. Celle-là (il prit une plaque dans la main du duc) va sous une de mes plus intéressantes compositions ; vous allez voir.

Il suspendit la plaque à un clou du chevalet, ôta le premier tableau qu'il appuya contre une chaise, puis alla tirer de derrière le paravent une très grande toile.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, monsieur Orléans ; c'est assez lourd.

Le duc prit le lourd cadre et le hissa sur le chevalet. Le vieillard frappa du doigt la plaque de cuivre et déclama :

— Voilà le cœur d'Henri IV, le premier des Bourbons ! Il fut un peu démoli par le coup de poignard de Ravailac, un homme à honorables principes.

Le tableau représentait une vaste cuisine, en grande partie occupée par un immense fourneau muni de nombreux trous à feu. Sur tous ces trous, d'où sortaient des flammes, étaient des pots dans lesquels des hommes

vivants cuisaient en daube. Plusieurs essayaient de grimper aux rebords, d'autres se prenaient l'un à l'autre et hurlaient en faisant d'horribles grimaces. Une indicible épouvante, un tourment inouï criaient sur toutes ces faces affamées. Le fourneau brun montrait sur un carreau un cœur peint aux initiales d'Henri IV.

Le duc se retourna :

— Je n'y comprends rien, dit-il.

M. Drolling éclata de rire.

— Et pourtant vous pouvez lire dans n'importe quel livre de classe le fameux mot de votre brave aïeul : « Je veux que chaque paysan ait sa poule au pot tous les dimanches ! » Regardez, et vous verrez quels étaient les petits chapons que le roi lui-même mettait au pot. C'est un vrai cœur royal, ce four-là... Voulez-vous aussi donner un peu de ce Bourbon à goûter à votre nez ?

Il prit dans l'armoire une autre tabatière, dont il offrit au duc.

— Il y en a peu, mais prenez-en toujours, continua-t-il ; bon mélange Henri IV et François I<sup>er</sup>. Essayez !

— Vous voulez peut-être dire, monsieur Drolling, que ce tabac, cette poussière brune et noire, provient des cœurs des deux rois ?

— C'est en effet là ce que je veux dire, monsieur Orléans. Cela ne provient pas d'ailleurs, et j'ai fait moi-même le mélange.

— Où avez-vous eu ces cœurs ?

— Je les ai achetés, ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Les détails vous en intéressent ? Ecoutez !

Il offrit le fauteuil au duc et prit son escabelle de peintre.

— Petit-Radel... avez-vous quelquefois entendu parler de Petit-Radel ? Non ? Eh ! vous êtes sans culture, un vrai Orléans ! J'ai déjà remarqué cela

depuis longtemps... Votre grand-père était grand ami de l'architecte Petit-Radel. Aussi donna-t-on un jour à Petit-Radel la mission de détruire les tombeaux des rois, dans les caveaux de Saint-De-nis et du Val-de-Grâce. Il le fit soigneusement, je vous assure. Il lui fallait ensuite exécuter la même opération dans l'église des jésuites de la rue Saint-Antoine. Votre grand-père m'en avertit. « Accompane-le, tu pourras acheter des momies à bon prix. » Vous savez bien ce que c'est, monsieur Orléans, qu'une momie ? Non ? Eh bien, une momie, c'est une momie, c'est ce qui reste d'un cadavre embaumé, et l'on en fait d'excellente couleur. Mais cette couleur est chère, ma foi ! Aussi vous pouvez vous figurer comme j'étais heureux d'en acheter à bon compte. Dans l'église des jésuites, nous trouvâmes les vases contenant les cœurs embaumés des rois et des princes ; Petit-Radel brisa les urnes en morceaux ; j'achetai les plaques de cuivre et les cœurs.

— Et vous fîtes des couleurs avec les cœurs ?

— Oui, naturellement. C'est la seule chose à quoi peut servir un cœur de roi. Non, j'exagère : comme tabac à priser, c'est excellent aussi. Mais je vous en prie, servez-vous donc de ce Henri IV et François I<sup>er</sup>.

Le duc refusa. Le vieillard ferma la tabatière.

— Comme vous voudrez. Vous avez tort de laisser passer l'occasion. Jamais plus vous n'aurez la chance de priser des cœurs de rois.

— La partie des cœurs que vous ne prisez pas, vous l'utilisez donc pour peindre vos tableaux ?

— Mais oui, monsieur Orléans, je croyais que vous l'aviez compris depuis longtemps. Chaque cœur de la famille Valois-Bourbon-Orléans, vous le trouverez dans un de mes tableaux. Mais vous en trouverez plus que la matière, car je n'ai pas fait la chose à moitié. Quel cœur voulez-vous voir maintenant ?

— Louis XV, dit le duc au hasard.

Un nouveau tableau se trouva bientôt sur le chevalet, un tableau de nuances sombres, où la couleur de la chair même était d'un brun mat.

— Il semble que vous ayez dû y user beaucoup de momies, à celui-là, remarqua le duc. Ce cœur était donc bien grand ?

Le vieillard rit :

— Non, il était très petit. Mais j’y ai employé d’autres cœurs : celui du Régent, celui de la Pompadour et celui de la du Barry. C’est toute une époque que vous avez devant vous.

Le tableau montrait une foule excessivement nombreuse d’hommes et de femmes ; tous passaient, avec des gestes fatigués, se poussant l’un l’autre, rampant l’un contre l’autre. Quelques-uns étaient nus, la plupart dans le costume de leur temps, avec de hauts toupets et des perruques à queue, des jupes de dentelles et des jabots. Mais tous, au lieu de tête, portaient un crâne de mort. Leurs mouvements morbides semblaient des mouvements de bêtes, oui, à la manière des chiens ; les figures, peintes avec virtuosité, les costumes, les membres, surtout les mains, les bras et les épaules, étaient humains ; l’expression d’ensemble était cadavérique. Ce curieux mélange de vie et de mort, d’animal et d’homme, s’alliait à une telle conscience et une telle harmonie que le tableau produisait sur le spectateur une impression indiciblement sinistre.

Drolling, à qui n’échappait pas le moindre mouvement de son visiteur, montra la carafe.

— Je vous en prie, servez-vous, monsieur Orléans. Votre critique muette me satisfait au plus haut point.

— Je trouve le tableau effroyable, dit le duc.

Le vieux croassait de plaisir :

— N’est-ce pas ? Repoussant, tout à fait hideux, en un mot, vraiment royal !

Puis, il devint sérieux, tout à coup.

— Croyez-moi, monsieur Orléans, cela me coûta des tourments inouïs de peindre ces tableaux. Il n’y a pas, dans l’Enfer de Dante, de martyr égal à celui de creuser dans les profondeurs des cœurs des rois. Veuillez, je vous prie, aller chercher un autre tableau.

Le duc disparut derrière le paravent, où il vit une quantité de cadres tournés, tous face au mur. Il prit les plus rapprochés, et les posa sur le chevalet.

— Ah ! vous avez attrapé le cœur de Charles IX ! Nul plus que lui n’eut soif de sang !

Le duc vit une large rivière qui glissait paresseusement entre des rives plates. Un radeau flottait sur l’eau trouble : un radeau de cadavres. Tout au bout, debout, le pilote, une figure maigre habillée dans la pourpre rouge des rois, le visage pâle mangé d’abcès, le regard fixe devant lui. Il enfonçait à fond la gaffe et faisait ainsi flotter son convoi le long de la rivière.

Le tableau suivant sembla plus affreux encore au duc. C’était un cadavre masculin, de grandeur naturelle, complètement putréfié. Des vers rampaient dans les orbites de l’œil ; des espèces de scarabées noirs, rouges et jaunâtres, mangeaient le nez et la bouche. Sur le ventre ouvert, étaient perchés deux vautours grandiosément peints ; l’un enfonçait la tête et le cou dans les profondeurs du corps, l’autre dévorait les intestins. Au bout des pieds, on voyait quelques rats qui rongeaient voracement les orteils pourris.

Le duc se détourna, pâle comme la mort. Mais le vieux le tira par la manche de sa jaquette :

— Non, non, regardez le tableau plus en détail, c’est le meilleur et il est digne de votre grand aïeul, Louis XIV. Ne le reconnaissez-vous pas ? Ce fut lui qui prononça cette parole hautaine : « L’Etat, c’est moi ! » Eh bien ! le voilà en vérité, cet Etat, voilà ce qu’il était, pourri, mangé, déchiré, putréfié.

Le duc se laissa tomber dans le fauteuil, le dos tourné aux tableaux. Il remplit son verre et but.

— Permettez-moi, monsieur Drolling, votre manière exige des nerfs solides.

Le peintre s'approcha de lui et lui tendit son verre :

— S'il vous plaît, versez aussi pour moi. Merci bien : trinquons ensemble, monsieur Orléans, afin que je sois enfin délivré de la malédiction !

Les verres s'entrechoquèrent.

— Oui, maintenant, je suis libre ! continua le vieillard, et sa voix tremblante sonnait de plaisir. Tous ces cœurs affreux sont peints. Le peu qui m'en reste se trouve dans mes tabatières. L'œuvre de ma vie est finie, je n'aurai plus à prendre le pinceau. Quand vous ferez chercher les tableaux, je vous prie de faire enlever aussi tout mon matériel de peinture, vous m'obligerez. Et jamais, jamais, je n'aurai plus à voir toutes ces choses horribles. Je suis libre, je suis maintenant tout à fait libre !

Il mit sa petite escabelle de peintre tout près du fauteuil du duc et de ses deux mains lui prit la main droite :

— Vous êtes un Orléans, le fils du roi de France. Vous savez maintenant combien je hais votre famille. Mais, en ce moment, je suis si infiniment gai que j'oublie presque le martyre affreux que j'ai eu à souffrir, pendant des dizaines d'années, à cause de votre famille.

« Depuis que la terre existe, il n'y a pas un homme qui ait mené une vie aussi affreuse que la mienne. Ecoutez, je veux vous dire comment tout cela est arrivé ; un homme doit le savoir ; pourquoi ne serait-ce pas l'héritier du trône de ce malheureux pays ?

« Je vous ai déjà dit que c'était votre grand-père Philippe Egalité qui m'avait fait remarquer que je pouvais acheter des cœurs de rois, pour avoir ainsi de la momie à bon marché. C'était un de mes bons amis ; il venait me voir souvent, et c'est lui que je dois remercier si l'Etat a acheté jadis mon tableau du Louvre. Cette scène de cuisine fut le premier tableau pour lequel j'aie employé un cœur ; par mépris pour le roi, j'employai alors une petite

partie d'un de mes cœurs, celui de Louis XIII, pour peindre le seau aux ordures. Une plaisanterie d'un goût douteux. En ce temps-là, d'ailleurs, mes sentiments pour votre maison n'étaient pas ceux d'aujourd'hui ; je haïssais le roi et l'Autrichienne, mais pas plus que tous les Parisiens. Et Philippe était mon bon ami. Sa haine envers sa propre famille était beaucoup plus grande que la mienne, et c'est lui qui me donna l'idée de prendre non seulement la matière de ces cœurs de rois, mais d'exprimer aussi leur contenu spirituel. Ce fut lui qui me fournit la première idée de peindre le parc de Louis XI, pour donner ainsi à ce cœur de roi une expression digne de lui.

« Je dois vous le dire, monsieur Orléans, cette fois je fus enchanté de votre grand-père. J'avais trente-trois cœurs ; dix-huit étaient des cœurs de rois. Je pouvais peindre en dix-huit tableaux l'histoire de la France, comme elle se présentait dans les cœurs de ses rois ; je pouvais employer à ces tableaux leurs cœurs eux-mêmes. Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus tentant pour un artiste ! Je me mis immédiatement au travail, je commençai le tableau de Louis XI, et j'étudiai en même temps l'histoire de mon pays, que je ne connaissais pas bien. Votre grand-père me fournissait ce qu'il pouvait obtenir de livres des bibliothèques, puis une quantité d'actes secrets, de journaux, de mémoires, tant de la Sorbonne que du Palais et de l'Hôtel de Ville. Avec les années, j'avalai l'histoire de votre maison, l'histoire sanglante ; je suivis la vie de vos aïeux jusqu'à leur dernier souffle. Et, de plus en plus, je prenais conscience du travail affreux dont je m'étais chargé.

« Chaque tableau devait être un extrait de quintessence du battement d'un cœur de roi ; mais quelles que fussent les atrocités que je pusse inventer, je restais toujours loin de la réalité. Mon travail était si monstrueux, exigeait une somme si gigantesque de pensées horribles que je désespérais et succombais sous cette charge. Les crimes des Valois-Bourbon-Orléans étaient si immenses qu'il semblait impossible d'en venir à bout artistiquement. Harassé, je me glissais tard la nuit dans mon lit, pour me remettre de grand matin à l'ouvrage, et plus je m'enfonçais dans cette mare sanglante de démence et de scélératesse, plus je désespérais de jamais en devenir le maître.

« C'est ainsi que grandit en moi cette haine mortelle envers la maison royale et en même temps envers celui qui m'avait jeté dans ces tourments. J'aurais voulu étrangler votre grand-père. Il resta alors longtemps loin de moi, et j'étais heureux de ne pas le voir. Mais un jour, il se précipita avec agitation dans mon atelier. Il s'était rangé du parti de la Gironde, était déclaré traître, et les gens de Danton le poursuivaient. Votre père fut plus prudent ; il se tint fidèlement du côté des Jacobins, jusqu'au jour où il s'enfuit avec Dumouriez. Philippe me pria de le protéger et de le cacher. En tout Paris, il ne se trouvait pas un homme qui pût avoir de plus grand plaisir que moi à le livrer à l'exécuteur. J'envoyai aussitôt mon valet au comité, je barrai la porte et le tins prisonnier jusqu'à ce que les gardes vinssent le chercher. Dix jours après, il était exécuté ; en récompense de mon acte patriotique, je demandai son cœur.

Le duc l'interrompit :

— Mais il vous était impossible de peindre avec un cœur frais !

— J'avais le temps, j'avais le temps ! Je pouvais user mes autres cœurs auparavant. J'embaumai le cœur de votre grand-père et je l'ai laissé sécher pendant trente-six ans ; il a fait une couleur de momie excellente. C'est mon dernier tableau ; je vais, monsieur Orléans, vous le montrer.

Il glissa derrière le paravent et apporta un autre cadre.

— Voilà, monsieur Orléans. Ce que vous voyez là, je l'ai souvent, bien souvent, entendu battre... sur la même chaise où vous êtes aujourd'hui assis : le cœur de votre grand-père, Philippe Egalité !

Involontairement, le duc porta la main à sa poitrine, comme si l'horrible vieux avait eu la force de lui arracher, à lui aussi, son cœur du corps. Il osait à peine regarder la toile.

Le tableau représentait, au fond, une grille de fer munie de pointes. En avant, on avait enfoncé des pieux, et tous ces pieux, comme les pointes de la grille, portaient chacun une tête d'homme coupée. Les pieux étaient disposés en forme de cœur, et la grille représentait les deux courbes du haut. L'intérieur du cœur était rempli de pieux qui semblaient des fleurs de la

mort, poussées au fond du cœur brun. Au-dessus du cœur, on voyait, dans l'air gris et jaunâtre, une grimace indistincte qui semblait planer comme un ricanement diabolique. Et cette grimace (quand on regardait plus près, une tête coupée) avait aussi la forme d'un cœur, la forme caractéristique du cœur-poire des membres de la maison d'Orléans. Le duc ne connaissait pas son grand-père, mais la ressemblance de cette grimace-poire avec son père, avec lui-même, il la distingua aussitôt. De plus en plus, une terreur panique le prenait, il ne pouvait quitter du regard ce spectacle affreux de têtes guillotines. Comme de loin, la voix du vieillard frappa son oreille :

— Regardez tout près, monsieur Orléans, toutes ces têtes qui sont des portraits, toutes. Oh ! il m'en coûta beaucoup pour obtenir les portraits de tous ces gens. Voulez-vous savoir de qui sont les têtes dont votre grand-père, là en haut, se réjouit si *cordialement* ? Ce sont les têtes de tous ceux qu'il aida à guillotiner. Voici le duc de Montpensier, là la marquise de Clermont. Voilà Necker, ici Turgot, là Beaulieu-Rubin. Voilà son cousin Louis Capet, qu'on appelle le roi Louis XVI. Attendez, je vais vous donner la liste.

Il chercha dans la poche de son veston et en sortit un petit livret jauni.

— Prenez, monsieur Orléans, c'est l'héritage de Philippe Egalité à son petit-fils, héritier du trône de France. C'est un livret de poche où il a dressé la liste de tous ceux qu'il a livrés à la guillotine. C'était son sport, savez-vous ? Voilà, voilà ! prenez cette confession royale. Son exécuteur me l'a donnée ; je la lui ai payée cent sous.

Le duc prit le petit livret et en tourna les pages. Mais il n'en put lire un seul mot ; les lettres lui sautaient devant les yeux. Il retomba lourdement dans le fauteuil. Le vieillard approcha à petits pas et se plaça droit devant lui :

— L'aspect de ce tableau vous fait frémir. Le cœur, lui, aurait souri, s'il l'avait vu, comme il doit rire à présent ! En vérité, je lui ai fait un beau monument. Mais maintenant, comprenez-vous peut-être, monsieur Orléans, par où j'ai passé ?

« Voyez-vous, je me suis approprié l'âme de chacun de vos aïeux. Là, dans ce vieux corps qui est devant vous, ils ont tous demeuré, les Louis et les Henri, les Charles et les Philippe. J'ai été possédé d'eux comme du diable ; tous leurs crimes, il m'a fallu les commettre à nouveau. C'était ma tâche.

« Et puis, figurez-vous que je ne me sentais pas encore suffisamment hanté par mon idée ; je devais, chaque fois et toujours, avec une force de volonté inouïe, je devais réveiller en moi cette démence, artificiellement.

« Des semaines, des mois, il m'a fallu me plonger dans l'enfer de leurs fantaisies royales, me précipiter dans les gouffres pestilentiels de leurs pensées. Il n'y a pas de moyen, monsieur Orléans, que je n'aie employé dans ce but. J'ai jeûné, je me suis flagellé, pour éprouver les extases sanglantes et sacrées que nous avons tant de mal à comprendre aujourd'hui. Je me suis enragé dans de quotidiennes ivresses de vin. Mais dans mes plus sauvages délires, il ne me venait toujours que les fantaisies débonnaires de l'innocent Martin Drolling.

« Alors, me vint l'idée d'essayer de les priser. Vous êtes vous-même priseur, monsieur Orléans, vous connaissez l'effet titillant du tabac fin sur les muqueuses pituitaires du nez. Le cerveau en semble soulagé ; on le dirait délivré d'une oppression, comme s'il pouvait respirer plus librement.

« Pour moi, en même temps que cette sensation curieuse et agréable, j'éprouvais quelque chose de bien différent. C'était comme si l'âme du roi dont je prisais le cœur prenait possession de mon cerveau. Elle s'y ancrant, refoulait l'esprit de Martin Drolling dans le coin le plus épais, et y régnait hautement, en maître et en roi. Et mon petit moi n'avait plus que tout juste la force de mettre sur la toile les caprices du sang des rois... en même temps que la couleur de leurs cœurs. Oui, monsieur Orléans, vous voyez à la fois en moi tous vos aïeux qui renaquirent, ressuscitèrent dans mon cerveau, tous, depuis votre grand-père jusqu'à Philippe V, le premier Valois, qui, de ses doigts sanglants, se couronna lui-même. Et ils recréaient en moi — avec moi — leur âme, dans mes tableaux. J'ai été l'artiste, l'original de la femme qu'ils possédèrent tous, qu'ils maltraitèrent tous, qu'ils fécondèrent tous. Leurs enfants, mes enfants, ce sont ces tableaux. Oui, oui, l'artiste, c'est une femme ; comme une fille, il provoque les pensées, se

laisse prendre et violer, et il accouche de ses œuvres en d'horribles tourments.

La voix du vieillard résonnait, étouffée, presque brisée. Mais encore une fois, elle s'éleva, tranchante, coupante, amère :

— Je suis la vivante prostituée des rois de France. Et aujourd'hui, monsieur Orléans, je présente au dernier de la maison le compte de mes nuits d'amour. Prenez-en les fruits. C'est la faute de vos « pères, s'ils ne sont pas plus beaux !

Il tendit au duc une grande feuille blanche, la liste des tableaux et leurs prix. Le duc la plia et la mit dans sa poche.

— Je vous enverrai l'argent cet après-midi et je ferai enlever les tableaux. Je vous remercie, monsieur Drolling.

Puis il s'inclina silencieusement et sortit.

Le 13 juillet 1842, le duc Ferdinand d'Orléans décédait d'une chute de voiture. Dans son testament, on remarquait une clause curieuse, où le duc faisait Martin Drolling, peintre, 34, rue des Martyrs, héritier de son cœur. Il est à croire que le roi Louis-Philippe, en vertu de son droit de souverain, eût mis obstacle à cette bizarre disposition ; mais il n'eut pas besoin de le faire : le vieux peintre était mort depuis des mois.

Les tableaux semblent avoir disparu. Dans le testament du duc, il n'en est pas parlé, et dans le journal de son aide de camp, M. de Touaillon-Geffrard, la seule place où il semble en être question est découpée.

Il faut aller au Louvre pour trouver encore quelque vestige des cœurs de la maison royale de France. On le trouverait dans le tableau de Drolling : *Intérieur de cuisine*. Catalogue n° 4339.

*Raguse, mai 1907.*

## LA JEUNE FILLE BLANCHE

Donald Mac Lean attendait au café. Quand Lothaire entra, il lui dit :

— Enfin, je croyais que vous ne viendriez plus !

Lothaire s'assit, but à petites gorgées la limonade apportée par la servante, et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Mac Lean se pencha vers lui :

— Cela vous intéressera, dit-il. Vous étudiez les transformations d'Aphrodite ? Eh bien, vous pourriez voir la Fille de l'écume sous un costume nouveau.

Lothaire bâilla :

— Ah ! Vraiment ?

— Attendez, poursuivit Lothaire. Vénus est la vraie fille de Protée, mais je crois connaître toutes ses mascarades. Je suis resté plus d'un an à Bombay chez Klaus Petersen.

— Eh bien ? demanda l'Écossais.

— Eh bien ? Vous ne connaissez donc pas Klaus Petersen ? M. Klaus Petersen, de Hambourg, est un talent, un génie peut-être ! Auprès de lui, le maréchal Gilles de Rais n'était qu'un charlatan !

Donald Mac Lean haussa les épaules :

— Ce n'est pas le seul art !

— Certes, non ! Mais attendez. Oscar Wilde était mon ami, comme vous le savez. Pendant de longues années, j'ai fréquenté Inez Seckel. Chacun de ces noms doit vous dire quelque chose !

— Pas tous, répondit le peintre.

— Pas tous ? (Lothaire tambourina sur la table.) Pas tous, mais les meilleurs ! Je connais la Vénus changée en Eros ; je connais celle en fourrure qui brandit le fouet. Je connais la Vénus-Sphinx, avide de sang, qui enfonce ses griffes dans la tendre chair des enfants. Je connais la Vénus qui se vautre avec volupté sur la charogne pourrie ; je connais la Vénus, noire déesse de l'amour, qui, à la messe de Satan, fait gicler le sang sur le corps blanc de la vierge. Laurette Dumont me promena dans son parc ; je connais ce que peu de gens connaissent ; je connais les charmes singuliers de Sodome. Bien plus : à Genève, j'ai découvert le secret de lady Kathlin Mac Mardoch, ignoré de tous les mortels. Je connais la Vénus la plus dépravée (Faut-il dire la plus *pure* ?) *Celle qui marie les fleurs aux hommes* ! Croyez-vous encore que la déesse de l'amour puisse choisir un masque qui me soit inconnu ?

Mac Lean trempa légèrement les lèvres dans son verre.

— Je ne vous promets rien, dit-il. Je sais seulement que le duc Ettore Aldobrandini est de retour à Naples depuis trois jours. Hier, je l'ai rencontré au Toledo.

— J'aurais plaisir à faire sa connaissance, répondit Lothaire. J'ai souvent entendu parler de lui : c'est un des rares hommes qui sachent cultiver l'art de vivre, et qui en aient les moyens.

— Je crois qu'on n'a pas exagéré, continua le peintre écossais. Vous pourrez bientôt vous en convaincre par vous-même : le duc reçoit après-demain, je vous y emmènerai.

— Merci, dit Lothaire.

L'Écossais sourit.

— Aldobrandini était de très bonne humeur quand je l'ai rencontré. De plus, l'heure insolite pour laquelle il m'avait invité devait certainement avoir une raison spéciale. J'en conclus que le duc réserve à ses amis une surprise tout à fait singulière ; et, s'il en est ainsi, soyez persuadé que ce sera quelque chose d'inouï. Le duc ne fréquente jamais les chemins suivis.

— Espérons que vous avez raison ! soupira Lothaire. J'aurais donc le plaisir après-demain d'aller vous prendre chez vous.

— Entendu ! répliqua le peintre.

‡

— Largo San Domenico ! Palais Corigliano ! cria Mac Lean au cocher.

Ils montèrent le large escalier baroque ; un domestique anglais les conduisit au salon. Ils y trouvèrent sept ou huit messieurs en habit et un

prêtre en soutane violette.

Mac Lean présenta son ami au duc, qui tendit la main à Lothaire.

— Je vous remercie d'être venu, dit-il avec un charmant sourire. J'espère que vous ne serez pas trop déçu.

Il s'inclina et, se retournant vers la société, dit à haute voix :

— Messieurs, je vous demande pardon de vous avoir importunés à une heure si peu commode. Mais j'y suis contraint : la petite, que j'aurai aujourd'hui l'honneur de vous présenter, est, pour mon malheur, d'une famille extraordinairement honorable et convenable. Elle a de grosses difficultés pour venir ici et, en tout cas, elle doit être de retour à la maison à 6 heures et demie, pour que papa et maman et la gouvernante anglaise ne remarquent rien. Ce sont, messieurs, des considérations pour un homme du monde ! Maintenant je vous prie de m'accorder quelques minutes, j'ai encore à faire quelques petits préparatifs. Ayez la bonté, pendant ce temps, d'aller au buffet vous rafraîchir un peu !

Des yeux, le duc fit signe à ses domestiques, s'inclina de nouveau, et sortit.

Un monsieur à grosses moustaches, à la Victor-Emmanuel, s'approcha de Lothaire ; c'était di Nardis, le rédacteur politique du *Pungolo*, qui signe sous le pseudonyme de *Fuoco*.

— Je parie que nous sommes venus pour voir une farce arabe, dit-il en souriant ; le duc revient justement de Bagdad.

Le prêtre hocha la tête.

— Non, Don Goffredo, fit-il ; nous aurons le privilège d'une petite pièce de la Renaissance italienne. Depuis un an, le duc étudie l'*Histoire secrète des Borgia*, de Valdomini, que sur ses instances le directeur des archives royales de Severino e Sosio lui a prêtée.

— Nous le verrons bien, dit Mac Lean. En attendant, voulez-vous me donner pour demain les tuyaux de courses que vous m'avez promis ?

Le rédacteur sortit son livre de notes et s'absorba, avec le prêtre et le peintre écossais, dans une profonde discussion sportive. Lothaire dégustait lentement une glace à l'orange dans une assiette de cristal. Il examinait la jolie petite cuiller d'or aux armes des Aldobrandini, fasce édentée à six étoiles.

Une demi-heure après, un domestique releva de nouveau les portières.

— M. le duc vous prie d'entrer ! dit-il.

Il guida les invités à travers deux petites chambres, puis il ouvrit une porte à deux battants, les fit tous entrer, et la ferma rapidement derrière eux.

Ils se trouvaient dans une grande pièce, très longue et très faiblement éclairée. Un tapis lie-de-vin couvrait le plancher ; les fenêtres et les portes étaient tendues de lourds rideaux de la même couleur ; le plafond était peint de même. Les murs, complètement nus, étaient entièrement recouverts d'une étoffe lie-de-vin, ainsi que les quelques fauteuils, divans et canapés. Le fond de la chambre était entièrement plongé dans l'obscurité, et on avait de la peine à voir un gros instrument sur lequel était posé une lourde couverture rouge.

— Je prie ces messieurs de prendre place, dit le duc, qui s'assit lui-même, et les autres suivirent son exemple. Le domestique s'approcha vivement des appliques d'or et y éteignit les quelques bougies.

Quand la pièce fut tout à fait noire, on entendit un faible accord de piano. Une légère et douce mélodie s'éleva dans la salle.

— Palestrina, murmura tout bas le prêtre. Vous voyez que vous aviez tort avec vos idées de farce arabe, Don Goffredo !

— Eh bien ! répondit le rédacteur, à voix basse également, vous avez peut-être mieux deviné, avec vos idées de César Borgia ?

On reconnut que l'instrument était une épinette ancienne. Cette musique simple éveilla en Lothaire une étrange sensation ; il chercha à l'analyser sans pouvoir la définir. C'était en tout cas quelque chose qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps, longtemps.

Di Nardis se pencha vers lui ; sa longue moustache chatouillait la joue de Lothaire.

— Ça y est ! lui chuchota-t-il à l'oreille. *Je ne savais pas que je pusse être encore aussi naïf !*

Lothaire sentit qu'il avait raison.

Un instant après le domestique alluma silencieusement deux bougies. Une lueur mate, presque furtive, glissa dans la salle.

La musique continuait...

— Et cependant, dit, d'une voix flûtée, Lothaire, à son voisin, et cependant, il y a dans cette musique une extraordinaire cruauté. Je pourrais même dire une cruauté inconsciente.

Le domestique alluma en silence quelques bougies encore. La couleur rouge, qui remplissait la pièce entière comme d'un nuage de sang, paralysait Lothaire...

Cette couleur de sang l'étranglait presque. Son âme se cramponnait à la musique qui éveillait en lui le sentiment d'un blanc mat. Mais le rouge l'emportait, prenait le dessus. Silencieusement le domestique allumait toujours de nouvelles bougies.

Lothaire entendit son voisin le rédacteur murmurer entre les dents : « Ce n'est plus tenable. »

La salle était maintenant à moitié éclairée. Le rouge paraissait étouffer tout et le blanc de l'inconsciente musique devint plus faible, plus faible.

Alors apparut derrière l'épinette une forme, une jeune fille enveloppée dans un grand drap blanc. Elle s'avança lentement, jusqu'au milieu de la

salle, comme un nuage brillant et blanc sur un brasier rouge.

La jeune fille s'arrêta. Elle écarta les bras, le drap tomba par terre autour d'elle. Tel un cygne muet, il baisait ses pieds, mais le blanc du corps nu de la jeune fille brillait encore davantage.

Lothaire se pencha de nouveau et involontairement mit la main devant ses yeux.

— Je suis presque aveuglé, souffla-t-il.

C'était une jeune fille à peine formée, ravissante dans sa verueur et dans ses promesses. C'était une innocence souveraine qui n'avait besoin d'aucune protection. C'était une promesse qui tiendrait sa parole et qui éveillait un désir sans bornes. Les cheveux bleus et noirs, séparés par une raie, étaient collés aux tempes et aux oreilles et formaient en arrière un lourd chignon. Les grands yeux noirs, presque morts, fixaient les invités, sans rien voir. Ils semblaient rire, les lèvres aussi : d'un rire étrange, inconscient du rire de l'innocence cruelle.

La blanche chair brillait et resplendissait si violemment que le rouge alentour semblait avoir disparu. La musique retentissait de sons d'allégresse.

Seulement alors, Lothaire s'aperçut que la jeune fille tenait à la main un pigeon blanc comme neige. Elle plia un peu la nuque, éleva le bras et le pigeon dressa sa petite tête.

Et le pigeon becquetait la jeune fille blanche. Elle le caressait, lui chatouillait le cou ; elle pressait légèrement la petite bête sur son sein. Le pigeon blanc battit un peu des ailes et se serra étroitement, étroitement, contre la chair luisante.

— Heureux pigeon ! murmura le prêtre.

Alors, d'un mouvement brusque et rapide, avec ses deux mains, la jeune fille blanche suspendit le pigeon sur sa tête, qu'elle renversa, et, d'un seul coup, elle le déchira. Le sang rouge, sans effleurer son visage d'une seule

goutte, coula en longs ruisseaux sur ses épaules et sur sa poitrine, sur son corps rayonnant de blancheur.

La couleur rouge parut accourir tout autour, on eût dit que la jeune fille blanche était enfoncée dans un immense bain de sang. Tremblante, cherchant du secours, elle s'accroupit. De tous les côtés, le rougeoiement voluptueux rampait vers elle. Le sol s'entrouvrait comme une gueule flamboyante. *Le rouge effrayant engloutit la jeune fille blanche.*

‡

Le domestique referma silencieusement les portes et reconduisit les invités dans les pièces de devant.

Personne n'avait envie de parler. Sans un mot, ils se firent donner leurs manteaux et descendirent. Le duc avait disparu.

‡

Dans la rue, le rédacteur du *Pungolo* dit à Lothaire et au peintre écossais :

— Messieurs, allons-nous dîner à la terrasse du Bertolini ?

Ils s'y rendirent tous les trois. Ils burent le champagne en silence ; ils regardaient sans rien dire les beautés de la cruelle Naples, embrasée par les lueurs dernières du soleil couchant.

Le rédacteur sortit son carnet de sa poche et y écrivit quelques chiffres :

— 18 = sang, 4 = pigeon, 21 = vierge, dit-il. Un joli terne, je le jouerai cette semaine au loto.

*Naples, mai 1907.*

## MESSIEURS DE LA COUR

— Croyez-moi, monsieur l'Assesseur, dit le Procureur, le magistrat qui, après une pratique, disons de vingt ans, n'arrive pas à la conviction absolue que tout jugement, oui, tout jugement, est à un certain point de vue horriblement injuste, ce magistrat est un crétin ! Chacun de nous sait que le droit criminel est la chose la plus rétrograde, que les trois quarts des paragraphes de tous les codes pénaux du monde, le jour même de leur mise en vigueur, ne répondent plus à leur époque. *Déjà de vieux croque-mitaines, le jour de leur naissance*, dirait mon greffier, qui est connu pour le meilleur causeur burlesque de notre ville !

— Vous êtes un vrai anarchiste ! dit en riant le Président. A votre santé, monsieur le Procureur.

— A votre santé ! répondit le Procureur. Anarchiste ?... Eh bien ! oui, entre nous, du moins, à notre table. Et encore ici, je n'en soufflerais pas mot, si je n'étais convaincu que tous ces messieurs, et particulièrement vous, monsieur le Président, partagent entièrement mes opinions.

— Voyons, en ce moment même, à Berlin, on travaille encore à une nouvelle édition de notre Code pénal, corrigée et vraisemblablement augmentée, dit le Président, en riant. A vous de rédiger un mémoire et de le soumettre à la commission. Peut-être alors obtiendrons-nous quelque chose de sensé.

— Vous éludez ma question, répondit le Procureur, parce que vous seriez obligé d'adhérer à mon opinion !... Un mémoire ? Qu'en sortirait-il ? Ni moi ni personne n'y pouvons rien changer. Nous pourrions apporter de petites améliorations, sauter quelques paragraphes stupides, mais pour l'essentiel, tout perfectionnement est impossible. Le code criminel stipule vraiment l'injustice la plus inouïe.

— Mais, permettez ! cria le Président !

— Je vais vous répéter vos propres paroles, poursuivit le Procureur sans se troubler. Vous vous rappelez que le banquier, que nous eûmes récemment à condamner à quatre ans de détention pour banqueroute frauduleuse, laissa éclater ces mots, au prononcé du jugement : « Je n'y survivrai pas ! » On n'avait qu'à le regarder pour savoir qu'il avait raison et que jamais il ne sortirait vivant de l'établissement pénitentiaire.

« Dans l'affaire suivante, nous condamnâmes un chauffeur de navire à la même peine, pour vol ; le gaillard dit, tout rayonnant : « Merci, messieurs les juges, j'accepte la peine ; la pension n'est pas trop mauvaise ! » Alors, monsieur le Président, vous m'avez dit : « Tout de même, ce n'est pas une justice ! Ce qui, pour l'un, est une mort lente et cruelle, est pour l'autre presque un plaisir ! C'est un scandale ! » N'était-ce pas cela ?

— Certainement, répondit le Président, et je crois que, dans la salle, toute l'assistance partageait cette opinion.

— Je le crois aussi, confirma le Procureur. C'est justement un petit exemple de l'éternelle injustice de toutes les peines. Vous voudrez bien considérer encore que, dans les deux cas, moi, le représentant du ministère public, et vous, messieurs les juges, nous nous laissâmes influencer, comme nous nous laissons influencer (ici, nous pouvons bien être sincères), dans chaque cas particulier, tant que nous ne sommes pas entièrement racornis, tant que nous ne sommes pas devenus des machines dociles, des paragraphes vivants... Avec le banquier, dont nous fréquentions la maison, et que nous estimions et considérions à d'autres points de vue, nous avons usé d'indulgence : nous ne pouvions vraiment pas lui donner moins de quatre ans de détention pour son crime qui ruinait des centaines de petites existences. D'un autre côté, l'attitude insolente et provocante du chauffeur nous a irrités dès le premier instant, à un autre nous eussions donné à peine la moitié, en pareil cas... Et cependant, la peine du banquier était incomparablement plus rigoureuse ! Pour l'homme du peuple, qu'est-ce qu'une petite détention pour vol ? Peu de chose, il fait son temps et l'oublie le lendemain. Mais l'avocat, le fonctionnaire, qui, pour quelque petit détournement, n'a qu'un seul jour de prison à faire, est à jamais perdu, il est banni de son rang et jugé par la société. Est-ce la Justice ? Et maintenant, prenez un exemple encore plus frappant. Qu'est-ce que la réclusion pour un homme de la haute éducation, de la culture supraraffinée d'Oscar Wilde ? Fut-il condamné à raison ou à tort, le fameux paragraphe appartient-il au Moyen Age, ou non, c'est totalement indifférent ; ce qui est certain, c'est que pour lui la peine fut mille fois plus dure que pour tout autre ! Tout Code pénal moderne est bâti sur le principe d'une égalité universelle *que nous n'avons pas*, que peut-être nous n'aurons jamais !... Et c'est pourquoi, en tout état de cause, presque tout jugement, pris séparément, doit être injuste. Thémis est la déesse de l'injustice, et nous, messieurs, nous sommes ses serviteurs !

— Je ne comprends pas, monsieur le Procureur, fit remarquer le juge de première instance, pourquoi, avec ces opinions, vous ne préféreriez pas tourner le dos à dame Thémis !

— Et pourtant la raison est très simple, répartit le Procureur, je ne suis pas indépendant, j'ai une famille. Croyez-moi, ce n'est que ce très modique traitement, contre lequel nous pestons tous, qui nous rive au tribunal, en

grande majorité ! En outre, est-ce que je trouverais mieux ailleurs ? Notre système social est vraiment bâti tout entier sur l'injustice ; *elle est la base de tout.*

— Admettons qu'il en soit ainsi, dit le Président, comme vous le dites vous-même, un changement est impossible !... Pourquoi donc alors toucher à la plaie douloureuse que nous ne pouvons pas guérir ?

— Une plaie douloureuse, oui, mais c'est une espèce de douleur voluptueuse ! répondit le Procureur. Après chaque jugement, je sens dans la bouche un goût de nausée et d'amertume, et il en va ainsi pour vous, monsieur le Président, comme le prouvent vos propres paroles que je viens de rapporter... Je me sens une machine, un esclave de misérables lignes imprimées ; alors, au-dehors, je veux avoir au moins, pour une fois, le droit de pouvoir le penser, comme ici, à la brasserie, vous comprenez !

Il approcha le pot de ses lèvres et le vida. Puis, pensif, il poursuivit :

— Voyez-vous, messieurs, mardi prochain, je dois encore assister à une exécution. Je frémis d'y penser.

Le Référendaire tendit la tête.

— Ah ! monsieur le Procureur, interrompit-il, ne voudriez-vous pas m'emmener ? J'aimerais tant voir une exécution. Je vous en prie !

Le Procureur le regarda avec un sourire d'amertume.

— Naturellement ! dit-il. Naturellement ! Moi aussi, j'ai mendié ainsi la première fois ! Je vous dissuaderaï, vous hochiez la tête. Et si je vous refuse, un autre collègue vous emmènera un jour ou l'autre. Eh bien ! vous n'avez qu'à venir, je vous promets que vous rougirez comme vous n'avez jamais rougi de votre vie.

— Merci ! dit le Référendaire qui leva son verre. Merci beaucoup. Puis-je me permettre, monsieur le Procureur ?...

Le Procureur n'entendait pas, il suivait ses tristes pensées.

— Vous comprenez, dit-il en se tournant vers le Président, la pire chose c'est : quand le criminel lui-même, le criminel le plus misérable, le plus vil, nous amène à la conviction qu'il est encore au-dessus, oh ! bien au-dessus de nous, de nous, hypocrites serviteurs de la Justice ; quand ce criminel nous montre, dans l'abîme de son infamie, une sublimité qui, d'un souffle, transforme en loques tout notre fatras de formules ; quand ce criminel nous arrache de la poitrine la cuirasse de fer de toutes les lois et de tous les paragraphes, pour la fondre comme par le feu, au point de nous faire ramper devant lui, dans la poussière, nus comme des vermisseaux...

— Vous m'intéressez, dit le Président.

— Ah ! je veux vous raconter un de ces cas ! poursuivit le Procureur. C'est l'impression la plus profonde que j'aie reçue de ma vie. C'était, il y a quatre ans, le 17 novembre, quand je vis guillotiner l'assassin Koschian, à Saarbrück. Marie, encore un pot, s'interrompit-il.

La grosse serveuse s'était déjà approchée, elle devint attentive, quand il parla de guillotine et d'assassin.

— Racontez ! demanda le Référendaire.

— Attendez un peu ! cria le Procureur. (Il leva son verre et dit :) Je bois le premier coup en mémoire du plus misérable de tous les criminels, en mémoire de cette peste, de ce rebut de l'humanité, qui, pourtant, fut peut-être un héros.

Lentement, au milieu du silence, il posa le pot sur la table.

— Vous à part, monsieur le Référendaire, poursuivit-il, vous avez certainement tous, messieurs, assisté une fois à ce triste spectacle, vous savez comment s'y comporte la personne qui a le rôle *capital* à jouer. Un assassin tel que le chante, par exemple, le fameux poète de Montmartre, Aristide Bruant, dans sa chanson de *la Roquette*, la place d'exécution, à Paris, est une très rare exception. Le poète fait ainsi finir le monologue de son assassin :

Aussi j'vas m'raidir pour marcher

Sans qu'ça m'émeuve.

C'est pas moi que j'voudrais flancher

Devant la veuve.

J'veux pas qu'on dise que j'ai eu l'trac

De la lunette

Avant d'étemuer dans l'sac

A la Roquette.

« L'intention de l'assassin était très louable, mais je crains qu'il n'en soit arrivé tout autrement. Je crains qu'il n'ait agi exactement comme son collègue de Berlin, dont Hans Hyan, dans sa *Dernière nuit*, fait finir ainsi le soliloque : « Comme tout à coup le gaz baisse ! – Le matin rampe déjà par les grilles. – Eh bien, Max, ce n'est pas le moment de pleurnicher. C'est le moment d'avoir du courage et de ne pas trembler ! – Ils viennent... Quoi ? C'est déjà l'heure ? – Ah ! oui ! pour eux, c'est une pâture ! – Quoi ?... Moi ?... Bien, je suis prêt ! – Monsieur le Pasteur... Ma mère ! Mère ! » – Ce cri effrayant : Mère ! Mère ! ce cri ne sortira jamais des oreilles de celui qui l'a entendu une fois, c'est la chose la plus caractéristique ! Il y a des exceptions, naturellement, mais elles sont clairsemées ; lisez les *Mémoires du bourreau Krauts*, vous y verrez que, sur ses cent cinquante-six coupables, il n'y en eut qu'un qui se comporta comme un homme, l'auteur de l'attentat contre l'empereur, Hodel.

— Que fit-il ! demanda le Référendaire.

— Cela vous intéresse à ce point ? poursuivit le Procureur. Eh bien ! avant l'exécution, il parlait avec son partenaire, le bourreau Krauts

justement, et il s'en faisait expliquer par lui toute l'histoire en détail. Il lui promit de jouer son rôle à la perfection et le pria de bien vouloir ne pas lui lier les mains. Krauts refusa d'accéder à cette demande ; il eût cependant très bien pu la lui accorder, comme la suite le montra, car Hodel s'agenouilla tranquillement, posa sa tête sur le billot, l'inclina un peu, clignota de l'œil gauche, et demanda : « Est-ce bien ainsi, monsieur le bourreau ? – Un peu plus en avant », répondit celui-ci. Le délinquant avança un peu plus la tête et redemanda : « C'est cela ? » – Mais, cette fois son partenaire ne lui répondit plus. C'était bien cela. La hache remplie de mercure tomba, et la tête, qui attendait encore une réponse, sauta dans le sac. Krauts avoue qu'il frappa sans crainte : s'il avait répondu encore une fois au condamné, dit-il, il n'aurait plus eu le courage de remplir son devoir d'exécuteur.

« Ici, nous avons une exception, mais nous n'avons qu'à lire le dossier de cet attentat, sans but, insensé, pour savoir qu'avec Hodel nous n'avons pas affaire à un homme normal. Du commencement jusqu'à la fin, son attitude fut contre nature. »

— Quelle est donc l'attitude naturelle d'un homme pendant son exécution ? demanda l'assesseur blond.

— C'est ce que je veux vous dire, répondit le Procureur. Il y a quelques années, j'assistai à Dortmund à l'exécution d'une femme qui, avec l'aide de son amant, avait empoisonné son mari et trois enfants. Je la connaissais par le procès, j'avais même porté moi-même l'acte d'accusation contre elle. C'était une femme brute, incroyablement insensible, et je ne pus me retenir, dans mon plaidoyer, de la comparer à Médée, d'autant plus que j'avais trois professeurs du lycée parmi les jurés. A Dortmund, la cour, où ont lieu les exécutions, est dans la nouvelle prison, un peu en dehors de la ville : cependant, l'assassin était interné en ville, dans la vieille prison. Pendant son transfert, à 5 heures du matin, elle criait dans la voiture comme une possédée ; la moitié de Dortmund, je crois, avait été réveillée par cet effrayant : Maman ! Maman !... Je suivais, avec le médecin légiste, dans une seconde voiture ; nous nous bouchions les oreilles avec les doigts, ce qui naturellement ne servait à rien. Le trajet nous parut durer une éternité ;

quand enfin nous descendîmes, le bon docteur vomit et moi, pour dire la vérité, je n'en étais pas loin non plus !

« Alors, la femme réussit, pendant qu'on la conduisait à l'échafaud, à dénouer ses mains liées derrière son dos et à se les enrouler autour de son cou nu. Elle savait que c'était là qu'on la frapperait ; aussi, cette place, elle voulait la protéger. Les trois aides du bourreau, des gaillards herculéens, de lourds garçons bouchers, sautèrent sur elle pour lui arracher les mains du cou. Mais à peine en avaient-ils dénoué une que la femme, avec une force désespérée, reportait l'autre à sa nuque. Comme des griffes, ses ongles s'enfonçaient profondément dans les chairs, elle sentait que, tant qu'elle les tiendrait ferme, sa vie serait sauve. Ce combat honteux dura cinq minutes, et, pendant ce temps, son cri déchirant : Maman ! Maman ! Maman ! ébranlait l'air du matin.

« A la fin, l'un des aides, à qui elle avait à moitié coupé un doigt, que le docteur dut lui amputer ensuite, perdit patience. Il leva le poing et l'abattit avec fracas sur le crâne de la femme. Elle s'affaissa étourdie pour un instant ; on profila de l'occasion, naturellement... Voyez-vous, monsieur l'Assesseur, l'attitude de cette femme, c'est l'attitude naturelle !

— Fi donc ! dit l'Assesseur, en finissant sa bière.

— Allez donc ! lui cria le Procureur, je suis convaincu que vous n'agiriez pas autrement ; comme moi, du reste ! Vous étiez cependant avec moi à la dernière exécution. Qu'est-ce qui s'y passa ? Exactement la même chose qu'à celles que ces messieurs eurent le malheur de voir, exactement la même chose qu'aux quatorze ou quinze auxquelles le devoir m'obligea d'assister. A demi morts de peur, on les traînait dans la cour ! ils ne marchaient pas, on les portait jusqu'à la guillotine ou jusqu'au billot. Toujours la même chose, rarement une exception ! Et toujours, et toujours, le cri désespéré après la mère, comme si elle pouvait venir à l'aide, à cet instant. J'ai entendu un gaillard qui avait assassiné sa mère, la supplier comme un fou, en ce dernier quart d'heure, de lui venir en aide ! C'est-à-dire : le bourreau n'a pas affaire à de grandes personnes raisonnables, en un mot, mais à des enfants, de faibles enfants qui crient : au secours !

— Avec tout cela, lança le Président, vous vous êtes complètement écarté du sujet où vous vouliez en venir.

— Mettez la faute sur le Référendaire, monsieur le Président, répondit le Procureur ; il voulait tant entendre parler de Hodel. Mais, vous avez raison, je vais me dépêcher !

Il vida son pot et continua :

— Vous m'accorderez, messieurs, que l'impression d'une exécution, sur tous les assistants, est une impression d'horreur. Nous pouvons nous redire cent fois : c'est très bien ce qui arrive à ce misérable, c'est un bonheur pour l'humanité qu'on lui coupe la tête, et autres belles phrases ; jamais pourtant nous ne sortirons de là : nous prenons la vie à un homme absolument sans défense. Ce cri : Mère ! Mère ! qui nous rappelle notre enfance, notre propre mère, ne manquera jamais d'éveiller en nous le sentiment que nous commettons une action lâche et méprisable. Et tout ce que nous y objectons nous apparaît, dans ce quart d'heure du moins, comme de méchants et creux bavardages... Est-ce vrai ?

— Pour ma part, je partage complètement cette opinion, confirma le Président.

— Eh bien ! reprit le Procureur, je crois que ces messieurs ont aussi la même conviction. Rappelez-vous cela, je vous prie, pendant mon récit !

« Il y a quatre ans, j'avais à remettre à l'exécuteur l'assassin Koschian. C'était un drôle qui, malgré ses 19 ans, avait déjà quelques douzaines de condamnations, et son crime était un de ces crimes les plus sauvages et les plus vulgaires qui aient été plaidés depuis que j'exerce. Il cheminait à travers l'Eifel ; il rencontra dans la futaie un autre vagabond de 71 ans, et l'assomma avec un gourdin, pour lui voler son argent : sept pfennigs. Ce n'est pas une chose extraordinaire ; mais vous pourrez vous faire une idée de la sauvagerie incroyable de cette brute, si je vous dis que, trois jours après, poussé par ce sentiment curieux qui ramène si souvent les assassins vers leurs victimes, il trouva le vieux encore vivant et râlant tout bas, dans le fossé où il l'avait jeté. Tout homme qui a seulement une lueur de sentiment se serait enfui à cette vue, *fouetté par les furies*, comme dit mon

greffier ! Koschian n'y pensa pas, il reprit son gourdin, et l'assena sur le dur crâne du vieux. Puis il resta encore une demi-journée à proximité de sa victime, pour s'assurer que cette fois il avait fait toute la besogne, fouilla les poches encore une fois, en vain, et s'en alla tranquillement.

« Quelques jours après, il fut arrêté : il nia d'abord, mais, ensuite, tous les indices parlant contre lui, il se résolut à faire l'aveu cynique auquel nous devons ces détails. Les courts débats finirent naturellement par une condamnation à mort. Et la couronne n'usa pas de son droit de grâce. Ainsi, à peu de temps de là, j'eus le devoir d'assister encore à une de ces suprêmes promenades.

« C'était un matin de novembre sombre, nuageux et humide. L'exécution était fixée à 8 heures précises. Quand j'entrai dans la cour de la prison, en compagnie du médecin, le bourreau Reindl, arrivé de Cologne la veille au soir avec la guillotine, s'occupait de donner ses dernières instructions à ses aides. En habit et cravate blanche, comme d'habitude, le bourreau, tout en tirant péniblement des gants de peau blancs sur ses mains rouges de boucher, examinait avec soin l'échafaudage et la machine ; il fit encore enfoncer quelques clous par ses gens, leur fit pousser le sac un peu en avant, et promena légèrement le doigt sur le tranchant du couteau. Cette fois encore, comme à chaque exécution, me revenait ces vieux couplets révolutionnaires sur l'inventeur de la machine meurtrière, le Dr Guillotin, de Paris, que chantaient les assaillants de la Bastille ; malgré moi, mes lèvres en murmuraient les mots :

*Guillotin – Médecin – Politique. – S' imagine un beau matin – Que pendre est trop inhumain – et peu patriotique... – Aussitôt – Il lui faut – Un supplice – Qui, sans corde, ni couteau – Lui fait du bourreau – L'office.*

« Je fus interrompu, le vieux directeur de la prison venait m'annoncer que tout était prêt. Je donnai ordre alors d'amener le meurtrier, et, peu après, s'ouvrait la porte de la cour. L'homme, les mains liées derrière le dos, en sortit avec une demi-douzaine de gardiens, accompagné du prêtre, dont il avait d'ailleurs repoussé les consolations avec des expressions ordurières. Il marchait nonchalamment et avec insouciance, la mine impudente et arrogante, telle qu'il l'avait affichée aux débats. D'un œil scrutateur, il considéra l'échafaud, puis il me lança un regard aigu. Et, comme s'il avait

deviné mes pensées, la bouche en cœur, il siffla tout haut : *Tà, tà, tà ! – Ti, ti, ti ! – Tâ, tâ, tâ !* J'avais la chair de poule ; Dieu sait où le gars avait pris cette mélodie ! On lui fit monter les marches de l'échafaud ; je commençai, comme d'habitude, à lire le jugement : « Au nom du Roi ! etc. » Cela dura un moment, et, pendant tout ce temps, je l'entendais toujours siffler les couplets de la Guillotine, cette mélodie qui chantait dans ma propre tête : *Tà, tà, tà ! – Ti, ti, ti ! – Tâ, tâ, tâ !*

« Avez-vous encore quelque chose à dire ? » Question qui n'attend pas de réponse, et qu'on fait suivre à l'instant du : « Alors, je vous remets à l'exécuteur. » C'est l'horrible moment, cette dernière seconde avant la mort violente, seconde qui n'est pas moins pleine d'angoisse pour les exécuteurs et les assistants que pour le patient. Ce moment qui comprime les poumons et fait figer le sang, ce moment qui étreint la gorge comme un cauchemar et étend sur la langue un goût de sang écœurant.

« Alors, je vis l'assassin jeter un dernier regard sur la petite assemblée, sur le prêtre, sur le médecin, sur moi et sur les gens de la prison. Il éclata d'un rire strident, et, sur un ton de dédain indicible, il dit :

« — Je vous emm... tous. »

« Les aides du bourreau se jetèrent sur lui, comme d'habitude, le renversèrent en un clin d'œil, le ligotèrent avec des courroies et le poussèrent en avant. M. le Bourreau pressa sur le bouton, le couteau siffla et la tête sauta dans le sac. Tout cela va si vite, si affreusement vite !...

« J'entendis près de moi un profond soupir, comme un soupir de délivrance. C'était le prêtre de la prison, un homme sensible, aux nerfs faibles, qui, habituellement, était malade pendant huit jours après chaque exécution.

« Sacré mille tonnerres ! cria le vieux docteur, depuis bientôt trente ans que je dirige cet établissement, c'est la première fois, dans pareille circonstance, que je n'ai pas besoin de boire une petite goutte !

« Le lendemain, en m'apportant le procès-verbal pour le dossier, le médecin me dit :

« — Savez-vous, monsieur le Procureur, j'y ai réfléchi : le gaillard était maître de la situation ! »

« Oui, messieurs, il l'était ! En cet instant, nous lui étions tous reconnaissants de ce mot libérateur et aujourd'hui encore nous lui en sommes reconnaissants, malgré notre volonté, quand nous y pensons. Mais ce qui est affreux, c'est de devoir cette libération d'une angoisse oppressante à un horrible criminel, à l'expression peuple la plus vulgaire et la plus crue. C'est de savoir que, pour nous libérer, le plus vil, le plus misérable criminel, s'éleva, par cette dégoûtante injure, bien au-dessus de ses juges vertueux, les représentants de l'Etat, de l'Eglise, de la Science, du Droit, et de tout ce pourquoi nous vivons et travaillons. »

*Ile de Porquerolles (Var), juin 1905.*

## LA FIN DE JOHN HAMILTON LLEWELLYN

Il y a un bon nombre d'années, nous étions tous assis au club et nous devisions sur la façon, sur la manière dont chacun de nous pourrait bien trouver la mort.

— En ce qui me concerne, je peux compter sur un cancer à l'estomac, dis-je. C'est vraiment peu agréable, mais c'est une bonne vieille tradition de famille, la seule évidemment à laquelle je reste fidèle.

— Eh bien ! il est certain que je succomberai, tôt ou tard, dans un honorable combat avec une douzaine de milliards de bacilles, dit Christian, qui depuis un an déjà promenait la seconde moitié de son dernier poumon.

Et aussi peu romantiques étaient les différentes façons de mourir que les autres se prophétisaient avec plus ou moins d'assurance. Morts banales,

pitoyables, et vraiment indignes de nous.

— *Je péris par la femme*, dit le peintre John Hamilton Llewellyn.

— Ah ! vraiment ? dit Dudley en riant.

Le peintre s'arrêta un instant, puis il poursuivit lentement :

— Non, je périrai par l'art.

— En tout cas, une agréable façon de mourir.

— Pas toujours.

Naturellement, nous nous moquâmes de lui. Et nous lui prouvâmes longuement qu'il était un très mauvais prophète.

‡

Cinq ans après, je revis Trower, qui était autrefois au Pall-Mall.

— De retour à Londres ? demanda-t-il.

— Depuis deux jours.

Je lui demandai s'il viendrait le soir au club. Non, il avait toute la journée affaire au tribunal.

Trower est, je crois, quelque chose comme procureur, quand il n'est pas au club. Voulais-je dîner avec lui ? Naturellement, Trower mange très bien.

A 10 heures, nous avons achevé le café, le valet apporta le whisky.

— Tu en trouveras très peu d'autrefois, au club, dit Trower.

— Pourquoi ?

— Les jeunes gens se sont promptement hâtés de réaliser leurs prophéties. Te souviens-tu du soir de novembre, où nous parlions de la façon dont nous mourrions ?

— Certainement ! Le jour suivant, je quittais Londres, pour n’y remettre le nez qu’aujourd’hui.

— Eh bien ! Christian Breithaupt fut le premier six mois après, il mourait à Davos.

— Chef-d’œuvre ! Il lui était facile de tenir sa parole.

— Ce fut plus difficile à Dudley, du régiment de la Reine. Qui aurait pu penser alors qu’ils sortiraient jamais de Londres ? Il reçut une balle au front, à Spionkop.

— Il croyait alors qu’il mourrait d’un coup de feu à la poitrine. Mais cela revient toujours au même.

— Nous étions huit ; cinq sont déjà partis, chacun à sa manière. Sir Thomas Wimbleton est le troisième : pneumonie, naturellement ; la quatrième : il ne pouvait même pas laisser la chasse au canard, cinq heures jusqu’au ventre dans la Tamise. Le diable sache quelle espèce de plaisir !

— Et Bodley ?

— Il vit encore, tu le rencontreras au club. En bonne santé et frais, comme toi et moi. Pour combien de temps encore ? Mais Macpherson, aussi, est mort, d’apoplexie, il y a deux mois. Il était gras comme un dindon de Noël, et personne n’eût pensé que cela irait si vite. Il n’avait que 35 ans, le bon garçon !

— Reste encore le peintre. Qu’est-il devenu ?

— Llewellyn a tenu sa parole mieux qu’aucun de nous. Il périt par la femme et par l’art.

— Il *périt* ? Que dois-je comprendre, Trower ?

— Eh bien ! il est depuis dix mois à Brighton, dans une maison de fous, section des incurables. Son jeune modèle, qui a bien vingt mille ans, a fondu de plaisir sous ses chauds baisers. Cela lui a tellement monté la cervelle qu'il en est devenu fou.

— Je t'en prie, Trower, laisse pour une fois tes plaisanteries, surtout quand, comme celles-là, elles sont à faire dresser les cheveux, et absurdes ! Moque-toi, autant que tu veux, du gros Macpherson et du pâle Christian, du joli Dudley et des chasses au canard de Wimbleton, mais laisse-moi Hamilton en paix ! On peut rire des morts, mais non des vivants, qui sont emprisonnés dans une maison d'aliénés.

Trower frotta lentement la cendre de sa cigarette et se mélangea un nouveau whisky. Puis il prit les pinces et tisonna parmi les bûches brûlantes. Ses traits s'altérèrent un peu, sa lèvre inférieure pendit encore plus.

— Je sais, le peintre t'était plus proche que nous autres. Cela n'empêche pas que toi aussi, quand tu connaîtras son histoire, tu seras tenté de contraindre tes lèvres à rire. Il y a un tragique, à l'effet paralysant duquel nous ne pouvons nous soustraire que par la plaisanterie, et où est l'histoire qui n'ait pas à un moment de quoi faire rire ? Si nous, Germains, nous avions d'abord appris à rire comme les Gaulois, nous serions la première race du monde ; encore que nous le sommes déjà, ajouterais-tu.

— Viens-en à John Hamilton !

— Son histoire se résume à ce que je t'ai dit : une jeune dame, de l'âge coquet de bien vingt mille ans, qu'il peignait et aimait, a fondu de plaisir sous son baiser, là-dessus, il est devenu fou. C'est tout ; mais, si tu veux, je peux te donner plus de précisions ?

— Je t'en prie ! Tu connais les faits précis ?

— Très précis ! Plus précis que je ne voudrais. J'ai eu l'enquête officielle à mener et je me serais cassé la tête si j'avais dû encore poursuivre

Llewellyn pour vol avec effraction, pour dégradation d'objets, pour perte de cadavre et pour Dieu sait combien d'autres délits ; son internement dans une maison de fous mit fin à l'enquête.

— C'est toujours plus singulier !

— Si singulier qu'il te faudra rassembler toutes tes forces pour y croire tout à fait.

— Allons, raconte !

— Il y avait bien six mois déjà que John Hamilton Llewellyn travaillait au British Museum. C'est je crois, par l'entremise de Lord Hunstanton qu'il fut chargé de peindre les murs de la troisième salle des séances. A peine s'il a terminé une muraille, et le travail en est-il encore inachevé.

« On ne trouve pas facilement quelqu'un qui puisse le remplacer. Il avait du talent, Llewellyn et, de plus, de la fantaisie : c'est elle du reste qui l'a conduit à la maison des fous.

« A cette époque, le British Museum reçut un envoi d'une valeur inestimable. Tu as certainement lu, il y a quelques années, la notice qui courut tous les journaux et fit dans le monde entier un bruit alors justifié. Des pêcheurs du Lapon, dans une fente de glace de la Beresowka, district de Colyma, avaient trouvé un mammouth dont la croissance était achevée ; presque complètement conservé, la défense seule était un peu endommagée ; aussitôt, le gouverneur de Iakoutsk avait adressé là-dessus, à Saint-Pétersbourg, un long et ample rapport. A l'instigation de l'Académie impériale des sciences, le gouvernement envoya le célèbre observateur Otto Herz, le conservateur du musée zoologique de Saint-Pétersbourg, et, avec eux, le Russe Aksakof et le préparateur allemand Pfitzenmayer, à l'extrémité du Nord-Est, et, après un voyage de quatre mois et un travail de deux mois, ils réussirent à conduire intact sur la Neva le gigantesque bloc de glace qui renfermait le pachyderme antédiluvien. Le mammouth est un des plus fastueux ornements du musée du tsar, la seule pièce de ce genre que possède notre époque. Je remarque, du reste, que toute cette région est pleine de ces êtres gigantesques, en morceaux, il est vrai, comme il est facile de le comprendre. La tradition sibérienne les appelle *mammantu*,

c'est-à-dire terriers, et prétend que c'étaient des animaux énormes qui vivaient sous la terre et mouraient aussitôt qu'ils venaient à la lumière du jour. L'industrie chinoise de l'ivoire ne travaille presque exclusivement, depuis des milliers d'années, que les défenses de mammoth trouvées dans la terre de Sibérie. A l'embouchure de la Lena, on a trouvé, en 1799, un mammoth assez bien conservé qu'Adams rapporta sept ans plus tard à Saint-Pétersbourg ; les morceaux en sont disséminés dans tous les musées du monde.

« Peu de temps après cette expédition, l'administration du British Museum reçut une lettre mystérieuse qui la détermina à faire venir aussitôt le signataire à Londres. Ce signataire n'était autre que le fameux Aksakof, le voleur, qui, dans un coup de génie, gagna quelques millions dont il gaspille aujourd'hui les rentes à Paris. Aksakof, en venant chercher avec sa caravane de Toungous le mammoth de la glace sibérienne, avait en effet effectué une trouvaille encore beaucoup plus précieuse. Il n'en avait pas soufflé le moindre mot à son gouvernement ; au contraire, il avait tranquillement laissé son trésor là-bas, où il gisait depuis plusieurs années et, l'âme légère, était revenu à Saint-Pétersbourg avec son pachyderme. Cet homme avait eu avec son expédition un vrai travail de nègre, et il ne décoléra pas lorsque le tsar, venu au musée visiter le curieux animal, gratifia ses supérieurs, le conservateur et le préparateur du musée, des Allemands naturellement, d'une forte récompense et de hautes distinctions, tandis que lui devait se contenter d'une décoration de quatrième classe. Sans cet incident, qui sait si ce drôle aurait écrit sa lettre ? C'est du moins la raison qu'il donna à la direction du British Museum pour expliquer sa démarche, qu'elle accepta ; on prend son bien où on le trouve, sans en demander plus, surtout quand on a à administrer le British Museum.

« Aksakof proposait d'aller chercher lui-même en Sibérie sa deuxième trouvaille et de la ramener personnellement à Londres. A la livraison, il devait recevoir immédiatement trois cent mille livres. Le British Museum ne risquait qu'une somme relativement minime, dont le Russe avait besoin pour préparer la nouvelle expédition. Par prudence, on adjoignit à Aksakof, qui entre-temps avait quitté le service russe, deux Anglais de confiance choisis dans l'élite du British Museum ; en passant par la Suède et Kola, un baleinier anglais les conduisit dans la mer de glace. On atterrit à un endroit

quelconque, et, pendant que le vaisseau croisait et que l'équipage tuait le temps à pêcher le phoque et le poisson, le Russe pénétra dans le pays avec ses deux compagnons anglais et une horde de Toungous qu'il avait embauchés. Cette expédition d'Aksakof fut naturellement beaucoup plus périlleuse que la première : jadis, il était muni d'une lettre de crédit du tsar blanc qui, comme une baguette de magicien, lui procurait tous les concours dont il avait besoin ; aujourd'hui, non seulement il ne pouvait compter que sur lui-même, mais encore il était obligé de recourir à mille et une ruses pour dépister les millions d'espions du tsar. Robert Harford, le fils de Lord Wilberforce, était de la partie, et il me l'a racontée : ce fut une histoire diabolique. Ce Russe était un type rudement débrouillard, tout escroc qu'il fût. Juste à la semaine fixée, il se retrouva avec l'expédition dans la petite baie choisie comme rendez-vous, et, dix semaines plus tard, le baleinier remontait la Tamise. Le secret avait été si bien gardé que pas un matelot ne savait au juste ce que le navire avait à bord. Entre-temps, sans en parler, sans être remarqué, on avait au Museum préparé une pièce spéciale pour la précieuse trouvaille. Là, pendant près de trente ans, elle reposerait, sans que personne, à part les intimes du Museum, connût le nouveau trésor qu'hébergeait Londres. Trente ans après, on pourrait la montrer au monde, les responsables seraient morts : aucune complication ne surgirait avec la Russie, aucune enquête utile sur les faits ne serait possible. En trente ans, eh bien ! le petit vol serait alors l'expédition des Argonautes vers la Toison d'Or !

« Ainsi avait calculé le British Museum et le calcul aurait été juste, si notre ami John Hamilton Llewellyn n'était venu le bouleverser.

« Il fit partie des rares mortels qui eurent l'honneur de souhaiter à la princesse asiatique la bienvenue sur le sol anglais ; en effet, pour dire les choses telles qu'elles sont, le mystérieux envoi était simplement un bloc de glace colossal, dans lequel, depuis des milliers d'années, se trouvait une jeune femme nue merveilleusement conservée. La dame était arrivée de la même façon que son contemporain le mammoth était arrivé au musée de Saint-Pétersbourg. Comment ? Il n'est pas très facile de le dire ; beaucoup de grands savants se sont déjà cassé la tête sur le mammoth ; pour notre trouvaille, la chose était encore plus compliquée.

« La salle, qui devait servir d'habitation à la jeune dame, était très curieuse. Elle se trouvait dans la deuxième cave, avait vingt mètres de haut, quarante mètres de large et autant de long. Le long des murailles, quatre machines à l'ammoniaque étaient, jusqu'à la moitié du plafond, recouvertes de morceaux de glace. On avait voulu faire quelque chose de spécial pour la visiteuse du Nord, et on avait transformé la salle souterraine, au milieu de laquelle était placé le bloc de glace, en un véritable palais de glace, où, grâce aux machines, la température était toujours maintenue à 15° au-dessous de zéro. Des colonnes de glace supportaient le plafond d'où pendaient des stalactites. Des ampoules électriques habilement distribuées éclairaient ce palais d'hiver.

« Une double porte de fer, absolument imperméable et recouverte d'un bloc de glace à l'intérieur, conduisait à la pièce. Elle s'ouvrait au-dehors sur une antichambre confortablement disposée, dans laquelle le visiteur pouvait se chauffer les mains au feu qui crépitait dans la cheminée. Des tapis de Smyrne, un divan turc, de commodes rocking-chairs... tout était là aussi gai qu'à l'intérieur tout était triste.

« La belle était donc heureusement cachée dans son palais de glace ; le Russe avait émarginé aux fonds secrets de l'administration et était parti ; la curiosité, suscitée au début par la rareté du trésor, s'était lentement assouvie. Deux honorables messieurs étaient les seuls visiteurs réguliers du palais de glace ; un anthropologue de Londres et son collègue, un professeur d'Edimbourg. Ils prenaient des mesures, ou du moins ils essayaient d'en prendre, autant qu'on peut mesurer quelque chose d'enfermé dans un bloc de glace de douze mètres cubes. L'Edimbourgeois, Jonathan Honeycock, était allé un mois à Saint-Pétersbourg pour y étudier le mammoth ; il attribua à notre jeune dame le même âge qu'à celui-ci, c'est-à-dire vingt mille ans. Dur comme roc, il jura que tous deux avaient été gelés à la même heure. Cette hypothèse corroborait le rapport d'Aksakof, suivant lequel les deux endroits où on les avait trouvés étaient à peine à une portée de fusil, et, à son avis, l'un et l'autre dans le lit de la Beresowka. Malheureusement, ce Jonathan Honeycock n'eut pas l'assentiment de son collègue de Londres, le brave M. Pennyfeather, M. A., K. C.B. Celui-ci prétendit que le voisinage des deux trouvailles n'était qu'un pur hasard. La jeune dame avait au bas mot trois mille ans de moins

que le mammoth, toute son apparence le prouvait. Les contemporains humains du mammoth avaient un tout autre aspect. Il communiqua à son collègue une série de dessins qui représentaient ces contemporains. En effet, notre princesse paraissait tout autre. Au dossier, se trouvent une suite de dessins et une grande étude de la main de Llewellyn, et ce fut le seul qui la vit dépouillée de son enveloppe de glace. Blanche comme le lait, avec le teint pur d'une pêche, des yeux bleus profonds, des boucles blondes, un corps que Praxitèle eût pris pour modèle. Pennyfeather avait tout à fait raison ; c'était tout autre chose que les femmes primitives de ces dessins, aux mâchoires proéminentes, aux yeux fendus. Il eut cependant peu de succès auprès de l'Edimbourgeois. Qui est-ce qui avait fait ces dessins ? demanda-t-il. Certainement des gens qui n'avaient jamais vu un être semblable. De lamentables théoriciens, qui s'étaient inspirés dans des cages de singes et dont la fantaisie inesthétique était incroyable, avaient lancé dans le monde de pareilles caricatures. Lui, Honeycock, déclarait que cette femme était une femme des temps préhistoriques : les éditeurs n'avaient rien de mieux à faire que d'arracher de toutes les œuvres anthropologiques ces dessins ignobles et stupides. Là-dessus, Pennyfeather dit que Honeycock était un âne. Là-dessus, Honeycock gifla Pennyfeather. Là-dessus Pennyfeather boxa Honeycock au ventre. Là-dessus Honeycock porta plainte contre Pennyfeather. Là-dessus, Pennyfeather porta plainte contre Honeycock. Là-dessus, le juge condamna Honeycock et Pennyfeather à dix livres d'amende, et la direction du British Museum ferma ses portes à Pennyfeather et à Honeycock.

« Après ce petit épisode, la vierge sibérienne fut à l'abri de toute visite importune. Mais survint un visiteur, dont la rencontre devait être aussi fatale à l'un qu'à l'autre.

« Je t'ai déjà dit que John Hamilton fut l'un des rares qui assistaient à l'arrivée de la princesse de glace. A l'occasion, on avait pris quelques clichés de sa réception ; ils avaient du reste été tous ratés plus ou moins, car la croûte de glace, par la réflexion particulière des rayons, avait provoqué sur la plaque sensible de telles déformations que la jeune dame ressemblait à une photographie prise dans un miroir convexe. Aussi, ces messieurs de l'administration avaient prié Llewellyn d'essayer de faire un dessin d'après elle. Très intéressé lui-même, il accéda à ce désir, et, à plusieurs reprises, fit

quelques dessins dans le palais de glace, en présence de l'un ou l'autre des gardiens du Museum. En réalité, Llewellyn a réussi, par un moyen ou par un autre, à obtenir une vision favorable de la belle indifférente, car ces dessins sont extraordinairement nets et clairs.

« Pendant ces séances, il a dû se passer chez Hamilton quelque chose d'extraordinaire. Les gardiens, plus tard, dans leur déposition, prétendirent qu'au début ils n'avaient rien remarqué de particulier, mais que, par contre, lors des dernières séances, ils avaient été frappés de voir le peintre rester de longues minutes sans dessiner un trait, les yeux rivés sur la princesse de glace. Le froid l'ayant un jour empêché de tenir le crayon dans ses doigts, il s'était refusé à lever la séance, et il avait terminé son dessin, plein d'enthousiasme et d'énergie. Enfin, dans les dernières séances, il avait prié les gardiens, les avait même contraints, d'aller dans l'antichambre. Tout d'abord, ils n'avaient rien trouvé d'extraordinaire à cette demande et l'avaient considérée comme un excès d'amabilité du peintre, qui leur recommandait l'antichambre agréablement chauffée plutôt que le palais de glace désagréable et froid.

« Finalement, ils avaient pourtant, trouvé singulier que le peintre leur offrît des pourboires exagérés pour qu'ils le laissassent seul. Deux fois, de l'antichambre, ils avaient entendu parler dans la chambre de glace, et ils avaient reconnu la voix de Llewellyn.

« Vers la même époque, le directeur reçut la visite de Llewellyn. Celui-ci demanda les clefs des appartements de la princesse de glace. Il voulait faire d'elle un plus grand tableau et pour cela avoir à chaque instant la liberté d'entrer. En d'autres circonstances, son désir eût été certainement exaucé, puisqu'il était déjà initié au secret ; mais l'attitude du peintre, lors de cette visite, la manière dont il formula sa demande étaient si étranges que le directeur conçut quelque soupçon et refusa, poliment, catégoriquement cependant, d'accéder à sa prière. Devant ce refus, le peintre sursauta, se mit à trembler violemment, bégaya quelques phrases sans suite et se précipita dehors sans dire adieu. Naturellement cette conduite singulière confirma davantage encore les soupçons instinctifs du directeur, et il communiqua à tous les gardiens du Museum l'ordre strict de ne plus laisser personne

désormais entrer dans les pièces souterraines sans sa permission expressément écrite.

« Quelque temps après, le bruit courut au Museum que quelqu'un avait essayé de corrompre des gardiens pour pénétrer dans les caves de glace. Le directeur l'apprit, et, comme il était responsable de son précieux trésor, il ordonna une enquête sérieuse. La personne en question n'était autre que notre ami John Hamilton. Le directeur se rendit vers lui dans la salle des séances où il peignait ; il le trouva assis sur un escabeau, le visage enfoui dans les mains. Pressé de donner des explications, il pria très poliment le directeur de sortir aussi vite que possible de cette salle où il avait momentanément le droit de maître de maison. Voyant l'artiste absolument inabordable, il s'en alla en haussant les épaules. Il fit mettre alors trois serrures de sûreté à la porte de l'antichambre et serra les clefs dans le coffre-fort de son bureau particulier.

« Pendant trois mois, tout fut tranquille. Deux fois par semaine, le directeur, en compagnie de deux gardiens, qui avaient la surveillance des machines réfrigérantes, rendait lui-même visite aux appartements de la belle enchantée ; la seule visite qu'elle reçût. Chaque jour, Llewellyn venait pour peindre dans la salle des séances, mais il ne travaillait plus, les couleurs séchaient sur la palette, les pinceaux traînaient sur la table sans être lavés. Parfois, il restait des heures entières assis sur son escabeau ; d'autres fois, à grands pas, il allait et venait par la pièce, sans s'arrêter. L'enquête a fixé avec certitude tout ce qu'il a fait pendant ce temps. On remarqua ainsi quelques visites qu'il rendit à des usuriers connus de Londres. Il tenta, sans succès du reste, sur l'expectative très lointaine d'un gros héritage, d'emprunter rien moins que dix mille livres. Contre de gros intérêts, il en obtint enfin cinq cents, chez Hepless et Neckripper, rue d'Oxford.

« Un soir, après une longue absence, Hamilton reparut au club ; comme je pus l'établir plus tard, le jour même où il avait reçu l'argent. Il me salua brièvement dans la salle de lecture et me demanda si Lord Illingworth était là. Tu le sais, Illingworth est le joueur le plus enragé des trois royaumes. Quand Llewellyn apprit que le lord ne viendrait que très tard dans la soirée, il accepta mon invitation à dîner ; mais il resta tellement silencieux que le fait fut remarqué par moi et par les autres qui dînaient avec nous. Puis nous

allâmes causer au fumoir ; Llewellyn était si nerveux que sa nervosité finit par nous gagner. Il regardait sans cesse la porte, remuait perpétuellement sur sa chaise et avalait whisky sur whisky. Vers minuit, il se leva brusquement et courut à la rencontre d'Illingworth qui venait d'arriver.

— Vous me devez une revanche, lui dit-il. Voulez-vous jouer avec moi ce soir ?

— Mais certainement ! répondit le lord en riant. Qui joue avec nous ?

Naturellement, Standerton était là, Crawford et Bodley aussi. Nous passâmes dans la salle de jeu. Pendant que les domestiques apportaient les cartes pour le poker, Illingworth demanda :

— Combien voulez-vous perdre ce soir, Hamilton ?

— Mille livres sonnantes et ce que vaut pour vous ma parole, répondit le peintre en tirant les billets de son portefeuille. Outre l'argent de l'usurier, il avait apporté vraisemblablement tout ce qu'il possédait.

Bodley lui frappa sur l'épaule :

— Tu es fou, mon vieux ! dans ta situation on ne joue pas aussi gros !

Llewellyn fit un geste de mauvaise humeur.

— Laisse-moi en paix, je sais ce que je veux. Je gagnerai aujourd'hui dix mille livres ou je perdrai ce que j'ai !

— Bonne chance ! dit Illingworth en riant. Voulez-vous battre, Crawford ?

Et le jeu commença...

Hamilton jouait comme un enfant. En trois quarts d'heure, il avait perdu jusqu'au dernier sou. Il pria Bodley de lui prêter cent livres, ce que celui-ci ne pouvait lui refuser, puisqu'il avait presque tout gagné. Llewellyn rejoua et en un quart d'heure il était décavé. Cette fois, ce fut à moi qu'il s'adressa. Je ne lui donnai rien, car j'avais la certitude qu'il allait tout perdre. Il

mendia, il supplia mais je restai inexorable. Il revint à la table de jeu, regarda encore un moment, salua de la main, et sortit.

Comme le jeu ne m'intéressait plus, j'allai dans la salle de lecture. Je parcourus quelques journaux, puis je me levai pour rentrer chez moi. Pendant que le valet m'aidait à passer mon manteau, Llewellyn se précipita dans le vestiaire et accrocha son chapeau à la patère. M'ayant remarqué, il me demanda :

— Joue-t-on encore là-dedans ?

— Je ne sais pas.

Il m'avait à peine écouté et s'était à grands pas empressé vers la salle de jeu. Je retirai mon manteau et le suivis. Hamilton était déjà assis à la table de jeu avec à peu près deux cents livres devant lui. Comme je l'appris plus tard, il était allé au Royal Yacht Club, et, sur parole, il avait emprunté cet argent à Lord Henderson, jusqu'au lendemain.

Cette fois-ci, il eut assez de chance, mais, comme les mises étaient relativement minimales, c'est à peine si au bout d'une heure, il avait mille livres devant lui.

Il compta les billets à plusieurs reprises et grommela quelques jurons.

Lord Illingworth riait. Son bonheur proverbial au jeu venait de ce qu'il était le joueur ayant le plus gros capital : avec ses quatre-vingt mille livres de rente par an, il était plus fort que tous les autres membres du cercle.

— Vous voulez de force devenir riche aujourd'hui, Llewellyn ! Le poker vous semble trop lent, voulez-vous jouer au baccara ?

Le peintre regarda le lord avec autant de reconnaissance que s'il lui avait sauvé la vie. Crawford prit la banque aux enchères et le baccara commença. Excité par Hamilton, le lord s'était échauffé à son tour, les mises s'accrurent rapidement.

— Ce n'est pas très élégant de compter sans cesse son argent, murmura Bodley.

— Je le sais, répondit modestement Hamilton comme un élève pris en faute, mais aujourd'hui je dois agir ainsi. Et il continuait à compter fiévreusement. Il perdait, il gagnait ; une fois même, il eut devant lui mille livres. Comme les autres restaient dans des limites modestes, le jeu se réduisit bientôt à un duel entre le peintre et le lord, qui avait pris la banque entre-temps.

Hamilton recompta son argent, il venait de gagner deux ou trois gros coups.

— Cinquante livres encore ? dit-il tout bas.

Mais il ne gagna pas les cinquante livres. Chaque carte qui tombait était pour son adversaire, et il fut bientôt aussi pelé qu'un rat.

Le jeu fut interrompu, et les joueurs sortirent. Seul, Llewellyn resta assis. Il regardait fixement les cartes dispersées sur la table et tambourinait nerveusement sur son étui à cigarettes. Le lord revint brusquement et lui frappa sur l'épaule. Hamilton tressaillit.

— C'est pour quelque chose que vous avez besoin de dix mille livres ?

— Cela ne vous regarde pas !

— Ne soyez pas si brusque, jeune homme ! dit le lord, en riant. A ce prix, je vous achète le tableau que vous avez exposé l'été dernier à Paris, au Champ-de-Mars. Voici l'argent !

Il compta lentement sur la table les billets de la banque d'Angleterre. Llewellyn avança la main, mais le lord la retint.

— Pas si vite, je pose une condition ! Je vous demande votre parole d'honneur que vous ne jouerez plus jamais.

— Jamais plus ! répondit le peintre en tendant sa main droite au lord.

Il a tenu sa parole, comme il tint parole à Henderson, à qui il rendit son argent le lendemain.

Deux jours plus tard, je me trouvai dans la désagréable nécessité de faire écrire sur une chemise d'acte judiciaire : Contre John Hamilton Llewellyn et complices.

L'enquête avait été réclamée par l'administration du British Museum. Elle était dirigée non seulement contre notre ami, mais encore contre un modèle et un gardien subalterne. On arrêta ce dernier aussitôt, mais l'autre, qui avait déjà subi douze condamnations, réussit à s'enfuir. Le gardien fit des aveux complets. Llewellyn lui avait demandé pour deux mille livres, qu'il avait du reste mis prudemment en sûreté, de fermer les yeux pendant sa veille de nuit. Il avait accepté, à condition que le peintre lui jurât sur la Bible que rien ne serait dérobé. Vers 9 heures du soir, le peintre était venu au Museum avec un autre homme qu'il nommait Jack ; le gardien leur avait ouvert, et ils étaient allés au bureau de la direction. Le nommé Jack avait ouvert la porte avec une fausse clef, avait sorti de sa poche toute une série de clefs et de pinces et essayé de forcer le coffre-fort. Il y avait réussi sans beaucoup de peine, le système du coffre-fort était un vieux système, et défectueux. Le peintre y avait pris des clefs et il l'avait refermé.

Alors, ils s'étaient rendus tous les trois dans la cave, y avaient ouvert les serrures de sûreté du palais de glace et avaient pénétré dans l'antichambre. Le peintre avait commandé au gardien de faire du feu dans la cheminée, et bientôt une chaleur agréable s'était répandue dans la pièce ; Jack, pendant ce temps, avait préparé une boîte à couleurs et un chevalet pliant que le peintre avait apportés. Le peintre avait donné au gardien l'argent promis, et davantage à Jack ; combien, le gardien ne le savait pas. C'était certainement le reste de la somme de Lord Illingworth, car on ne trouva plus un shilling sur Hamilton. Le peintre leur ordonna alors à tous les deux de le laisser seul ; ils sortirent, et, de l'intérieur, il ferma la porte. Les deux compagnons allèrent dans la loge du portier et burent des grogs en l'honneur de la bonne affaire qu'ils avaient faite. Le modèle prit enfin congé, et le gardien s'endormit du sommeil du juste jusqu'à ce qu'on vînt le relever, à 6 heures du matin. Il rentra chez lui, dormit encore quelques heures, et réfléchit alors en toute tranquillité sur le parti à prendre. Certainement l'histoire serait

découverte tôt ou tard. Il serait donc sûrement chassé. Mais, à part cela ? Il n'avait rien fait qui pût le mettre en conflit avec la loi. Rien certainement n'avait été volé, le serment du peintre en était garant. Pour plus de sécurité, il commença par mettre son argent à l'abri ; il s'assit, puis il écrivit tranquillement à l'administration une lettre où il expliquait tout. Il la porta en personne au British Museum. C'était l'après-midi, à 5 heures ; le directeur s'apprêtait à rentrer chez lui. Il lut la lettre, se convainquit dans le coffre-fort de la disparition des clefs, et avec quelques gardiens se précipita dans la cave, pour voir ce qui était arrivé. Mais la porte de fer aux serrures de sûreté opposait de la résistance. Le directeur envoya chercher un serrurier et fit aussi prévenir la police. Après quatre heures de travail, à l'aide de leviers et de marteaux, on réussit à faire sauter la porte, qui tomba bruyamment dans l'antichambre. On se précipita à l'intérieur. Une odeur épouvantable les frappa au visage et les contraignit de reculer, comme étourdis. Le directeur se couvrit la bouche et le nez avec son mouchoir, traversa l'antichambre et courut au palais de glace, suivi des autres. Le bloc de glace était fendu par le milieu, son habitante... avait disparu.

Brusquement retentit dans un coin un vagissement plaintif dans lequel il était impossible de reconnaître une voix humaine. Hamilton était fourré dans la glace, presque coincé, à demi gelé, le visage et les mains en sang, en bras de chemise et les habits en loques. Les yeux lui sortaient de la tête, et la bave lui coulait entre les dents. Avec beaucoup de peine, on l'arracha de la glace. A toutes les questions il ne répondait que par un bégaiement incompréhensible. Lorsqu'on voulut l'emporter vers l'antichambre, il cria comme un possédé et se défendit des pieds et des mains. Quatre hommes durent le saisir, mais, en arrivant dans le voisinage de la porte, il se délivra avec un hurlement effroyable et se précipita dans le coin le plus éloigné. Une angoisse folle de l'antichambre donnait à ce corps presque gelé et sans vie une telle énergie que les gardiens durent lui lier les mains et les pieds et l'emportèrent comme une bûche. Devant la porte, il parvint cependant à se délivrer, avec un cri épouvantable, et il tomba sur le sol. Sa tête porta sur un bloc de glace ; il perdit connaissance.

C'est ainsi qu'on put le conduire à l'hôpital, et, de là, quatre mois plus tard, à l'asile d'aliénés de Brighton. Je suis allé l'y voir une fois, il avait l'air pitoyable. Les oreilles et quatre doigts de la main gauche étaient gelés,

une horrible toux sifflante lui secouait tout le corps tous les quarts d'heure, prouvant que, pendant l'horrible nuit dans le palais de glace, il avait attrapé la phtisie, à laquelle il succombera bientôt, espérons-le. Jamais il n'a retrouvé l'usage de la parole, ni un moment de lucidité. Un terrible délire de la persécution le torture jour et nuit, et on ne peut pas le laisser un instant sans surveillance.

*Mais, que s'était-il donc passé cette nuit-là sous les voûtes du British Museum ?*

J'ai pris consciencieusement la peine de rassembler jusqu'aux détails les plus insignifiants, pour arriver à une certitude ; j'ai fouillé ses cartons, ses tiroirs ; ici un dessin, là une ligne, m'expliquaient ses rêves. Sans doute, j'ai dû bâtir mainte hypothèse, mais je ne crois pas avoir fait trop de fausses déductions.

John Hamilton Llewellyn était un original. Ou, bien, un philosophe, ce qui revient au même. Il y a plusieurs années, je le rencontrai un soir dans la rue, au moment où il sautait dans un cab. Il allait à l'Observatoire, je l'accompagnai. Il y était bien connu ; depuis son enfance il en était l'hôte assidu. *Et, comme chez tous les astronomes, les notions du temps et de l'espace s'étaient altérées chez lui.* L'astronome, en une seconde, voit un astre parcourir des milliers de millions de lieues ; les proportions immenses avec lesquelles il calcule abolissent en lui le sens de l'horizon ridiculement mesquin de notre vie terrestre. Mais si l'observateur des astres est en outre un artiste doué de fantaisie, comme Hamilton, *le combat de son âme avec la matière doit dégénérer en une lutte gigantesque.* C'est de ce seul point de vue que tu pourras comprendre ses étranges cartons, si tu veux dépouiller les papiers qu'il a laissés et que Bodley a achetés. Hamilton avait parcouru la vie, le cauchemar de l'infini sur la poitrine. Tout lui paraissait de la poussière de seconde, le fumier dans la fosse aussi bien que la plus belle image humaine de chair et de sang. Et cette pensée était précisément ce qu'il gardait de la réaction intellectuelle qu'on a coutume d'appeler l'amour, bien que plus d'une jolie femme se fût offerte au peintre rêveur et blond, comme une friandise sur la table à thé. « Je vous en prie ! » Mais Hamilton disait : « Merci ! » et continuait à rêver.

Pour le conquérir, l'in vraisemblable devait devenir vrai. Il fallait qu'une beauté survînt *qui fût, autant que lui-même, au-dessus du temps et de l'espace.*

*Et cet impossible devint vrai* : le chevalier chercheur trouva, dans les brouillards puants de Londres, Dornröschen, la princesse enchantée. Comment ? Une jeune et jolie femme, qui avait respiré plusieurs milliers d'années auparavant dans un coin de Sibérie, vint à Londres, telle qu'elle avait été, pour lui servir de modèle. C'était comme si elle l'eût regardé longtemps, tendrement, sans remuer les cils. Que voulait-elle donc ? Elle s'était placée au-dessus de la puissance du temps pour le rencontrer : comme Dornröschen dans ses roses, cette princesse sibérienne s'était endormie dans la glace pour attendre son unique chevalier.

*Mais elle est bien morte*, disait-il. Qu'importait ? Même si elle était morte, ne pouvait-il pas l'aimer ? Pygmalion aimait une statue, à laquelle son amour insuffla la vie. Et l'amour des hommes fit rendre par Jésus la vie à la fille de Jaïre ! Des miracles, sans doute, *mais est-ce que le miracle qu'il avait sous les yeux n'était pas encore plus grand ?* Et puis, qu'est-ce qui est mort ? La terre est-elle morte, qui fait pousser les fleurs ? La pierre est-elle morte, qui forme des cristaux ? Ou la goutte d'eau qui gèle à la vitre et y fait naître des fougères et des mousses ? *Il n'y a pas de mort !*

Cette femme unique avait vécu le temps puissant ; pendant des milliers d'années, elle avait conservé sa jeunesse et sa beauté. César et Cléopâtre et Goethe, les hommes les plus puissants et les plus grands de tous les siècles avaient été écrasés sous le pied du temps, comme des vers sur le chemin, mais cette petite beauté fine avait giflé le temps de ses petites mains blanches et contraint le grand assassin à la retraite ! Le peintre rêvait et admirait et aimait.

Plus il venait dans le palais de glace pour y dessiner sa jolie femme, plus clairement se peignait dans son âme le tableau de sa vie : *la Victoire de la beauté humaine sur l'infini.* C'était la mission de cette femme, c'était pour cela qu'elle était venue à lui ! Et c'est ainsi qu'en son esprit rêveur poussa la fleur la plus magnifique qui ait jamais été donnée au genre humain, pendant plusieurs siècles : l'amour et l'art réunis en un même sentiment, pur et puissant.

Mais ce n'était pas dans son bloc de glace qu'il voulait peindre son amour. Libre, souriante, elle devait reposer sur un lit de rochers, une légère palme à la main. A ses pieds, le temps assassin, impuissant devant sa jeunesse victorieuse. Et ce tableau devait donner aux hommes la conscience de leur divinité, le plus beau don qu'ils eussent jamais reçu. Lui, avec la force d'artiste qui bouillonnait dans sa poitrine, et elle, cette femme admirable *qui avait vaincu le temps*, réaliseraient le Prodige à eux deux.

Ainsi mûrit en lui la pensée de la délivrer du bloc de glace, et les difficultés qu'il rencontra ne faisaient que l'éperonner et l'aiguillonner encore plus.

Son factotum, Jack, un de ces modèles qui font tout, le seul à qui il parla de ses projets, sut lui représenter l'entreprise encore plus difficile et plus dangereuse, pour lui suggérer enfin l'idée qu'il pourrait, avec une grosse somme, le gagner à son projet, lui, et n'importe quel gardien du Museum. De là, ses vaines tentatives de trouver de l'argent chez les usuriers. Dans l'intervalle, le directeur lui avait interdit l'entrée du palais de glace. Il couva solitairement sa pensée dans la salle des séances : son désir de délivrer la bien-aimée et de donner avec elle à l'humanité la chose la plus sublime crût pendant ces heures jusqu'aux extrêmes limites.

Puis vint alors la nuit du Pall-Mall, où, cartes en main, il essaya de forcer le destin. Le destin s'était moqué de lui, et lui avait pris tout ce qu'il possédait. Mais comme une belle femme repousse toutes les entreprises de son amant pour se donner enfin librement à lui au moment où il est désolé et désespéré, de même le destin finit par lui sourire et lui offrit, par la main de Lord Illingworth, l'argent dont il croyait avoir besoin. Il ne perdit pas un instant, la nuit suivante fut fixée pour la réalisation du plan. Le hasard voulut, que justement le gardien, corrompu par Jack, fût de garde ; les clefs furent dérobées, le palais de glace ouvert, et Hamilton leur donna à tous deux le plus gros pourboire que jamais portier ait reçu.

De l'intérieur de l'antichambre, il tourna trois fois la clef ; maintenant, il était seul. Il resta debout, et écouta les pas des deux complices se perdre dans le corridor. Tapp, tapp, tapp ; plus rien. Il respira profondément, prit sa résolution, et, à pas rapides, entra dans le palais de glace.

Elle était là ! Pourquoi, de son bloc de glace, ne s'élançait-elle pas à sa rencontre ? Cependant, ses yeux semblaient le fixer, et sa main, n'était-ce pas une illusion, semblait lui faire signe. Il sortit de sa poche une petite hache à main finement aiguisée.

— Pardonne mon impatience, murmura-t-il, si l'un de mes coups t'effleure trop violemment !

Il se mit au travail, et ce n'était pas facile du tout avec un instrument insuffisant. Prudemment, avec un amour infini, il se fit un chemin à travers la glace, sans prendre garde au froid qui raidissait ses doigts. Il n'avancait que fort lentement, et il lui sembla qu'il y avait des heures qu'il travaillait ! Il lui sembla même que de temps en temps la belle l'encourageait du regard : « De la patience, bien-aimé, bientôt je serai dans tes bras ! »

De tous les côtés, la glace s'effritait avec fracas.

Encore un léger coup, encore un autre ! Un instant, il craignit que la glace n'adhérât à la chevelure et au duvet de la peau. Mais non, le corps avait été enduit d'une huile fine et odorante qui lui permit de l'enlever de son lit de glace, doucement, sans difficulté. Ses bras et tout son corps tremblaient de froid. Il la prit vivement dans ses bras et la porta dehors, dans l'antichambre confortable et chaude, où la flamme rouge de la cheminée chantait une étrange petite chanson. Doucement, lentement, il la posa sur le divan : les paupières fermées, elle paraissait dormir.

Il prépara aussitôt le chevalet, la toile et les couleurs. Il peignait avec un zèle, une inspiration... pas un peintre ne s'était mis ainsi à son tableau ! Les heures s'envolaient et lui paraissaient des secondes. Pendant ce temps, les énormes flammes de la cheminée s'allongeaient toujours ; il y eut bientôt dans la pièce une chaleur insupportable. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, il crut que c'était l'excitation qui réchauffait à ce point. Il quitta son habit et continua à peindre en bras de chemise.

Tiens... *sa bouche n'a-t-elle pas remué ?* Il la fixe très attentivement ; en réalité, la lèvre inférieure de la princesse semblait se contracter dans un sourire imperceptible. Hamilton se frotte les yeux avec la main pour chasser le mirage. Mais, maintenant, qu'est-ce que c'est ? Son bras glisse

lentement, très lentement, ne lui fait-elle pas signe ? Il jeta ses pinceaux et se précipita sur le divan. Il s'agenouilla, saisit la petite main blanche, aux fines veines bleutées. Elle le laissa faire. Il pressa cette main, releva la tête, et la regarda de nouveau. Avec un léger cri, il se jeta dans ses bras, ferma les yeux et couvrit de baisers les joues, la bouche, le cou et les seins rayonnants et blancs comme neige.

*Et son amour longtemps contenu, tout son désir infini de beauté et d'art, il l'étreignait sur le corps de cette femme.*

Mais à l'extase succéda l'horreur. Une bave affreuse et nauséabonde lui coulait sur le visage. Il bondit, quelques pas en arrière. Les lignes s'effaçaient... Qu'est-ce donc qui gisait là maintenant sur le divan ? Une odeur rebutante, insupportable l'envahissait, et cette odeur, aux flammes du feu, semblait prendre forme. Du cadavre liquéfié en une gélatine glaireuse, surgit à ses yeux un horrible spectre qui allongeait vers lui ses tentacules : *le temps, ce cruel géant, se vengeait.*

Il voulut fuir, courut à la porte... Où étaient les clefs ? Il ne les trouva pas. Il secoua la porte, s'égratigna les mains, donna des coups de tête dans la porte, le sang coulait. Le fer ne cédait pas. Et toujours plus, toujours plus grandissait l'horrible spectre : il sentait déjà ses tentacules lui sucer le nez et la bouche. Il criait comme un possédé ; il se jeta sur l'autre porte, rentra dans le palais de glace et s'accroupit dans un coin en proie à une angoisse mortelle.

C'est là qu'on le trouva : *un pauvre petit homme fou qui avait cru pouvoir fouler aux pieds l'infini.*

*Ile de Capri, janvier 1903.*

# JOURNAL D'UN ORANGER

O ! combien d'enchanteurs, combien d'enchanteresses, y a-t-il parmi nous sans que nous en sachions rien !

Arioste, *Roland furieux*, ch. VII, 1.

Honorable monsieur le Conseiller sanitaire, si j'exauce votre désir, si je remplis les pages de ce cahier que vous m'avez donné, veuillez croire que je ne le fais qu'après mûre réflexion et dans un but bien précis. Ce n'est au fond qu'une querelle entre nous deux, vous, le médecin directeur de cette maison privée d'aliénés, et moi, le patient, qui y suis interné depuis trois jours. L'accusation, pour laquelle j'y ai été enfermé de force (Excusez un

étudiant en droit de choisir de préférence des figures juridiques !) me reproche de souffrir de *l'idée fixe que je suis un oranger*. Essayez, monsieur le Conseiller sanitaire, de faire la preuve qu'il s'agit là d'une simulation : si vous réussissez à me convaincre, je suis guéri, n'est-ce pas ? Si vous me prouvez que je suis un homme comme tous les autres hommes, que je ne suis atteint de monomanie malade que par la suite d'une excitation, d'un ébranlement nerveux, comme bien des milliers de malades dans toutes les maisons de santé du monde, cette preuve me rendra aussitôt à la vie normale, mon *affection nerveuse s'évanouira* sur-le-champ.

D'autre part, comme accusé, j'ai le droit de faire la preuve. Le but de ces lignes est de vous convaincre, très honorable monsieur le Conseiller sanitaire, de la *véracité de mon assertion*.

Vous le voyez, je pense très posément, je pèse tranquillement chaque parole. Je déplore de tout mon cœur les folies que j'ai faites avant-hier ; cela m'afflige beaucoup d'avoir troublé la paix de votre maison par l'absurdité de ma conduite. Veuillez la mettre sur le compte de mon exaltation antérieure. Vous-même, honorable monsieur le Conseiller sanitaire, ou tout autre individu normal, brusquement et insidieusement interné dans une maison de fous, auriez eu à peu près la même attitude. Mais notre entretien d'une heure, hier soir, m'a complètement tranquilisé ; je vois qu'en me conduisant ici, mes parents et mes camarades voulaient uniquement mon bien, et c'est effectivement ce qu'il y avait de mieux à faire. Car, si je réussis à convaincre de l'exactitude de mes explications un psychiatre comme vous, monsieur le Conseiller sanitaire, d'une renommée européenne, le plus grand sceptique devra aussi s'incliner devant ce prétendu *prodige*.

Vous m'avez prié d'écrire dans ce cahier mon autobiographie aussi détaillée que possible et toutes mes pensées sur ce que vous appelez mon *idée fixe*. Bien que vous ne l'ayez pas expressément dit, je comprends bien que, pour vous, un serviteur de la science dévoué et fidèle, il s'agit avant tout *d'obtenir de la bouche même du sujet une image de sa maladie aussi nette que possible*. Je veux répondre à vos désirs de la manière la plus complète, dans l'espoir certain que vous-même, lorsque vous aurez reconnu

votre erreur, vous m'aidez à *devenir arbre*, évolution qui prend d'heure en heure des formes plus réelles.

Monsieur le Conseiller sanitaire, en parcourant mes papiers, qui se trouvent déjà en votre possession, vous trouverez, dans ma demande d'inscription pour l'examen de doctorat en droit, un *curriculum vitae* complet qui contient tous les détails biographiques. Je me résumerai très brièvement : ces papiers vous apprendront que je suis le fils d'un industriel du Rhin ; que j'ai passé mon baccalauréat à 18 ans ; que j'ai fait mon service d'un an, en qualité de dispensé, dans un régiment de la garde à Berlin ; que j'ai fréquenté diverses universités, comme étudiant en droit ; qu'entre-temps j'ai entrepris une série de grands et de petits voyages ; et qu'en dernier lieu je préparais à Bonn ma licence et mon doctorat.

Tout cela, pour vous, monsieur le Conseiller sanitaire, a aussi peu d'intérêt que pour moi. L'histoire, qui nous occupe, ne commence qu'au 22 février de l'année dernière. Ce jour-là, à un bal de carnaval, je fis la connaissance (au risque de paraître ridicule, j'emploie ce mot) de l'*enchanteresse* qui me métamorphosa en oranger.

Il est bien nécessaire de dire quelques mots de la dame à qui je fus présenté. Mme Emy Steenhop avait un physique très remarquable qui attirait irrésistiblement tous les yeux. Je renonce à l'énumération de ses charmes : la description d'un amant vous semblerait certainement exagérée et risible. C'est un fait cependant que, parmi mes amis et connaissances, il n'y en avait pas un qu'elle n'eût séduit du premier coup, et qui ne fût heureux du moindre de ses regards, de la moindre de ses paroles.

Depuis environ deux mois, Mme Emy Steenhop, habitait, rue de Coblenz, une vaste villa avec jardin qu'elle avait aménagée avec un goût extrême. Elle tenait maison ouverte ; tous les soirs s'y réunissaient les officiers des hussards du Roi et les membres des corps d'étudiants les plus estimés. Il est vrai qu'elle ne recevait pas de femmes, et il n'en était réellement ainsi, j'en suis convaincu, que parce que Mme Steenhop, comme elle le déclarait souvent en riant, ne pouvait pas supporter leur verbiage mortel. Cette dame également ne fréquentait aucune famille de Bonn.

Il est naturel que les bavardages de la petite ville se soient emparés de la surprenante étrangère, qui chaque jour conduisait elle-même, par les rues de la ville, sa 64 HP Mercedes, blanche comme neige. Bientôt, de bouche en bouche, coururent les bruits les plus extravagants sur les orgies nocturnes de la rue de Coblenz ; la petite feuille cléricale de l'endroit publia même un article absurde, intitulé *Une Messaline moderne*, et dont l'exorde : *Quousque tandem*, tendait à prouver la haute culture de M. le Rédacteur. Je peux certifier (et je suis persuadé que tous ces Messieurs qui avaient alors l'honneur d'être reçus par Mme Emy Steenhop en feraient autant) que jamais dans sa maison il ne se passa la moindre chose qui pût choquer les usages mondains les plus puritains. Un baisemain, c'était tout ce que la dame permettait à ses adorateurs, et même à tous ; seul, le petit colonel de hussards avait le privilège de pouvoir appuyer sa moustache belliqueuse sur son bras blanc. Mme Emy Steenhop nous possédait tellement que nous la servions, comme les pages servaient leur dame, d'une manière chevaleresque et romantique.

Cependant, il arriva que sa maison fût désertée. J'étais allé chez ma mère, pour son anniversaire, le 16 mai ; au retour, j'appris avec stupéfaction que, par ordre du colonel, il était défendu aux officiers hussards de rendre visite à la maison de la belle dame. Les corps d'étudiants avaient immédiatement suivi leur exemple. Je demandai des détails ; mes camarades m'apprirent que l'ordre du colonel avait déterminé leur attitude : dans une maison fermée à des officiers de hussards, les étudiants ne pouvaient pas fréquenter. En effet, officiers et étudiants avaient toujours agi d'un commun accord, parce que, tous les ans, des membres des corps d'étudiants servaient chez les hussards, d'autres appartenaient au régiment en qualité d'officiers de réserve.

Impossible de connaître les motifs de l'ordre du colonel ; les officiers même l'ignoraient. On présuma pourtant que cet ordre avait un rapport avec la disparition subite du lieutenant le baron de Bohlen, sur laquelle on ne pouvait trouver la moindre précision.

J'étais personnellement en relations avec Harry von Bohlen, j'allai donc le soir même au mess des hussards pour y apprendre peut-être quelques détails. Le colonel m'accueillit très aimablement, m'offrit un verre de

champagne, mais évita de parler de l'affaire. Lorsque enfin je lui posai la question directe, poliment, mais très sèchement, il refusa de répondre. Je fis un dernier essai :

— Mon colonel, dis-je, votre ordre et celui des corps d'étudiants sont certainement une loi pour vos officiers et pour les étudiants. Pour moi, cet ordre n'en est pas un. Je puis, aujourd'hui même, me retirer de mon corps, et je suis alors maître de mes actions.

— Faites ce que vous désirez, répondit négligemment le colonel.

— Je vous prie de m'écouter un instant avec patience, poursuivis-je. A tout autre que moi, il n'est peut-être pas difficile de se passer de la maison de la rue de Coblenz. Parfois, avec un léger regret, il se souviendra des belles soirées et il finira par les oublier. Mais moi...

Il m'interrompit en criant :

— Jeune homme, vous êtes le quatrième qui me tiennent ce langage. Deux de mes lieutenants et un de vos camarades sont déjà venus me trouver avant-hier. J'ai accordé une permission aux deux lieutenants, ils sont déjà partis ; j'ai donné le même conseil à votre camarade. Je ne peux pas vous dire autre chose qu'à eux. Il faut oublier, entendez-vous ! C'est assez d'une victime.

— Vous ne m'éclairez pas le moins du monde, mon colonel ! insistai-je. Je ne sais absolument rien, et je ne peux rien apprendre. La disparition de Bohlen a-t-elle un rapport avec votre ordre ?

— Oui, dit le colonel.

— Qu'est-il devenu ?

— Je ne le sais pas, répondit-il. Et je crains de ne jamais le savoir.

Je saisis ses deux mains.

— Dites-moi ce que vous savez ! suppliai-je. (Et je sentais trembler dans ma voix un son qui devait le contraindre à répondre.) Pour l'amour de

Dieu, dites-moi ce qu'est devenu Bohlen, et pourquoi vous avez édicté cet ordre.

Il se dégagea :

— Tonnerre de Dieu, dit-il, vous paraissez vraiment encore plus malade que les autres !

Il remplit les deux coupes, il trinqua.

— Buvez, buvez ! cria-t-il.

Je vidai la coupe et je m'inclinai.

— Dites-moi, continua-t-il, en me dévisageant, n'êtes-vous pas celui qui lisait jadis des vers ?

— Oui, balbutiai-je, mais...

Le colonel caressa sa moustache.

— Alors, je vous enviais presque, dit-il pensivement : notre fée vous permettait de lui baiser deux fois la main. Étaient-ce vos propres vers ? Il y était question de toutes sortes de fleurs.

— Oui, c'était moi qui avais fait ces vers, répondis-je.

— C'étaient de folles extravagances, se dit-il comme à lui-même. Excusez-moi, continua-t-il à haute voix, je ne comprends rien aux vers. Possible aussi qu'ils étaient très bien. La fée les trouvait bien.

— Mais, mon colonel, que viennent faire là mes vers ? Vous vouliez...

— Je voulais vous raconter autre chose, certainement, interrompit-il. Mais c'est justement à cause de vos vers que je le fais. On dit que les gens qui font des vers sont tous des rêveurs. Bohlen aussi, je le crois, le pauvre garçon, faisait des vers en cachette.

— Que s'est-il donc passé avec Bohlen ? Pressai-je.

Il esquiva ma demande.

— Et les rêveurs (il poursuivait le cours de sa pensée), les rêveurs sont évidemment les plus faciles à prendre. Je veux vous mettre en garde, monsieur, autant que je le peux.

Il se redressa.

— Ecoutez-moi ! dit-il très gravement. Il y a huit jours aujourd'hui, le lieutenant Bohlen ne vint pas prendre son service. J'envoyai quelqu'un à sa maison, il avait disparu. A l'aide de la police et du procureur, nous avons sans succès tenté toutes les recherches. Et, malgré le peu de temps qui s'est écoulé depuis, je suis entièrement convaincu, en ce qui me concerne, de la stérilité de toutes les recherches ultérieures. Il n'y a aucun motif apparent : Bohlen était très riche, il n'avait pas de dettes, il était en très bonne santé et très heureux de sa carrière d'officier de cavalerie. Il n'a rien laissé, si ce n'est pour moi une courte lettre, dont je ne peux pas vous communiquer le texte en détail.

Une déception sans bornes se peignit sur mon visage.

— Attendez ! continua le colonel. J'espère que ce que je vais vous dire suffira à vous sauver, vous au moins. Je crois que le lieutenant Bohlen est mort, qu'il s'est arraché à la vie, dans un accès de folie.

— Il écrit cela ? demandai-je.

— Non ! dit-il. Pas un mot. Il écrit seulement : *Je disparaiss. Je ne suis plus un homme. Je suis un myrte.*

— Quoi ? m'écriai-je.

— Oui, dit le colonel, un myrte ! Il croit que l'enchanteresse, Mme Emy Steenhop, l'a changé en myrte.

— Mais ce sont là des chimères stupides ! criai-je.

Le colonel dirigea de nouveau sur moi son regard scrutateur et compatissant.

— Des chimères ? répéta-t-il. Vous appelez cela des chimères ? On peut appeler cela aussi de la folie. Mais une chose est certaine ; notre pauvre camarade y a trouvé sa fin. Il s'est cru enchanté. N'étions-nous pas tous un peu ensorcelés par la belle femme ? Moi-même, vieil âne, n'ai-je pas frétille autour d'elle comme un gosse ? Chaque soir, je vous le dis, un désir m'envahit, ardent et sans bornes, un désir d'aller à sa villa, pour appuyer ma moustache grise sur sa peau douce. Mes officiers, je le vois bien, éprouvent la même chose. Le sous-lieutenant le comte Arco, que j'ai envoyé hier en permission, m'a avoué que, cinq heures durant, au clair de lune, il avait couru de long en large devant sa maison, et je crains qu'il n'ait pas été le seul. Je combats mes secrets désirs, je reste au mess le dernier chaque nuit, et je donne... le bon exemple. Je vous assure que depuis des années nous n'avons bu autant de champagne que cette semaine ; mais personne n'y a pris goût. Buvez, buvez ! Bacchus est l'ennemi de Vénus.

Il remplit les verres et continua :

— Maintenant, voyez-vous, jeune homme, quand un type aussi prosaïque que moi ne peut échapper à ce prurit, quand un homme à femmes aussi blasé qu'Arco entreprend au clair de lune des promenades solitaires, ne dois-je pas craindre que le cas Bohlen ne reste pas le seul ? Je ne veux pas voir mon corps d'officiers changé en forêt de myrtes.

— Je vous remercie, mon colonel, dis-je. De votre point de vue, vous avez sans aucun doute bien agi.

Il sourit.

— Très aimable à vous de le reconnaître railla-t-il. Mais vous m'obligeriez davantage en suivant mon conseil. Je fus jadis le premier à vous conduire au service du culte de la magicienne, rue de Coblentz, aujourd'hui c'est pour moi comme si j'étais responsable de tous et non seulement de mes officiers. Et j'en ai le sentiment, rien qu'un sentiment, mais je ne peux pas m'en défaire : cette jolie femme causera encore plus de malheur. Appelez-moi vieil imbécile, fou, mais promettez-moi de ne plus jamais rentrer dans cette maison !

Il parlait si gravement, si énergiquement, que tout à coup une angoisse extraordinaire me saisit.

— Oui, mon colonel, dis-je.

— Le mieux est de voyager quelques mois, comme les autres l'ont fait. Arco est parti à Paris, avec son camarade ; allez-y donc aussi. Cela vous distraira, vous oublierez l'enchanteresse.

— Oui, mon colonel, répondis-je.

— Votre main ! cria-t-il.

Je lui tendis la main droite, qu'il secoua vigoureusement.

— Je fais emballer immédiatement mes affaires, et je prends le train de minuit, dis-je avec fermeté.

— Bien, cria-t-il, et il écrivit quelques mots sur sa carte de visite. Voici le nom de l'hôtel où Arco et son ami sont descendus ; saluez-les tous deux de ma part, amusez-vous, courez même la gueuse un peu, mais revenez-moi sans ce sourire mélancolique.

Il passa l'index sur ma joue, comme pour y effacer ce sourire.

Je courus à la maison aussitôt, avec le ferme dessein de partir dans trois heures. Mes malles étaient encore intactes, j'en sortis quelques affaires et j'en remis d'autres. Puis, je m'assis à mon bureau et j'écrivis à mon père une courte lettre où je lui faisais part de mon voyage et le priais de m'envoyer de l'argent à Paris. En cherchant une enveloppe, mon regard tomba sur un tas de lettres et de cartes arrivées pendant mon absence. Je pensai : « Elles peuvent dormir jusqu'à mon retour de Paris. » Et j'allongeai la main quand même, mais je la retirai aussitôt. « Non, je ne veux pas les lire », dis-je. Je pris une pièce dans ma poche et je pensai : « Face, tu les laisses. » Je jetai la pièce sur la table, l'écu tomba face. « Bien ! dis-je, je ne les lis pas. » Au même instant, je me fâchai de ce jeu stupide et je pris les lettres. Des factures, des invitations, des circulaires commerciales, puis une enveloppe violette, avec mon nom en lettres grandes et droites. Je le

compris : c'était pour cela que je ne voulais pas voir les lettres. Je la soupesai, mais je sentis bien qu'il fallait la lire. Je n'avais jamais vu l'écriture et je savais pourtant qu'elle venait d'elle. Subitement, je dis à mi-voix :

— *Maintenant ça commence !*

Je n'avais aucune idée de ce qui devait commencer. Mais j'avais peur.

Je déchirai l'enveloppe et je lus :

« *Mon ami, n'oubliez pas d'apporter ce soir les fleurs d'oranger. Emy Steenhop.* »

La lettre avait été écrite dix jours auparavant, le jour où j'étais parti chez moi. Le soir précédent, je lui avais raconté que j'avais vu des orangers en fleur dans la serre d'un jardinier, et elle avait là-dessus exprimé le désir d'en avoir des fleurs. Le lendemain matin, avant mon départ, j'étais aussitôt allé chez le jardinier et je l'avais chargé de lui envoyer le soir les fleurs avec ma carte.

Je lus ces lignes avec beaucoup de calme, puis je mis la lettre dans ma poche. Je déchirai la lettre à mon père.

Je n'avais plus aucun souvenir de la promesse faite au colonel.

Je regardai ma montre : 9 heures et demie ; précisément l'heure où elle avait coutume de recevoir sa cour. J'envoyai chercher une voiture et je m'habillai.

J'allai chez le jardinier, qui me coupa des fleurs, et, enfin, j'étais devant la villa.

Je me fis annoncer ; la femme de chambre me conduisit dans le petit salon. Je m'assis sur le divan, et je caressai la blanche peau de guanaco qui le recouvrait.

Elle entra alors, en longue robe de thé, de soie jaune. Les cheveux noirs, séparés par une raie droite, tombaient sur les oreilles et s'y roulaient en

macarons, comme en portent les femmes de Lucas Cranach.

Elle était un peu pâle, ses yeux avaient des reflets violets. « C'est parce qu'elle est en jaune », pensai-je.

— J'étais en voyage, dis-je, c'était l'anniversaire de ma mère. Je ne suis revenu que ce soir, il y a quelques heures.

Elle resta silencieuse, un instant.

— Que ce soir ? répéta-t-elle. Alors, vous ne savez pas. (Elle s'interrompt.) Mais si, naturellement vous savez ! dit-elle en souriant. En ces quelques heures, on vous a tout raconté !

Je me tus ; je tournais mon bouquet.

— Naturellement, on vous a tout raconté ! poursuivit-elle. Et vous avez tout de même trouvé le chemin d'ici ? Merci !

Elle me tendit la main que j'embrassai.

Puis elle dit tout doucement :

— Je savais bien que *vous*, vous viendriez.

Je me redressai.

— Chère madame ! dis-je, j'ai trouvé votre lettre à mon retour. Je me suis empressé de vous apporter les fleurs.

Elle sourit.

— Ne mentez donc pas ! cria-t-elle. Vous savez qu'il y a bien dix jours que je vous ai écrit. Et alors tout aussitôt vous m'avez envoyé les fleurs.

Elle prit les branches dans ma main et me les mit devant le visage.

— Des fleurs d'oranger, des fleurs d'oranger, fit-elle lentement, quel parfum royal !

Le regard fixé sur moi, elle continua :

— Vous n’avez pas besoin de prétexte pour venir ici. Vous êtes venu, parce que vous deviez venir. Est-ce vrai ?

Je m’inclinai.

— Asseyez-vous, mon ami, dit Mme Emy Steenhop, nous prendrons le thé !

Elle sonna.



Croyez-moi, monsieur le Conseiller sanitaire ! Je pourrais vous raconter en détail les nombreuses soirées passées avec la dame et vous reconstituer mot à mot chacun de nos entretiens. Comme dans l’airain, tout cela est gravé dans ma mémoire ; je n’oublierais ni un geste de ses mains ni le jeu de ses sourcils. Je veux en extraire les détails qui paraissent essentiels à l’exposé que vous attendez de moi.

Un jour, Mme Emy Steenhop me dit :

— Savez-vous ce qu’est devenu Harry Bohlen ?

— Je sais ce que disent les gens, répondis-je.

— Croyez-vous que je l’aie changé en myrte ? demanda-t-elle.

Je saisis sa main pour la baiser.

— Si vous le désirez, belle madame, dis-je en souriant, je le croirai volontiers.

Mais elle retira la main, et, d'une voix d'où sortait une telle conviction que j'en frissonnai, elle dit :

— *Je le crois !*



Elle avait exprimé le désir de recevoir chaque soir des fleurs d'oranger. Un soir que je lui apportais encore des fleurs blanches, elle dit d'une voix flûtée :

— Astolph !

Puis, à haute voix, elle poursuivit :

— Oui, je vous appellerai Astolph. Et, si vous le voulez, vous pouvez m'appeler Alcina.

Je sais, monsieur le Conseiller sanitaire, que notre époque a peu de loisirs pour s'occuper des vieilles légendes et des histoires d'autrefois. Il est donc probable que ces deux noms ne vous diront rien, tandis qu'aussitôt ils m'annoncent, à moi, l'approche d'un prodige horrible et doux à la fois. Si vous connaissiez Ludovic Arioste, si vous aviez lu quelques histoires héroïques du Cinquecento, pour vous alors, comme pour moi, la belle fée Alcina serait une vieille connaissance. Elle prit dans ses filets Astolph d'Angleterre, le puissant Rudiger, Reynold et Montauban, fils d'Hémon, le chevalier Bayard et beaucoup d'autres héros et paladins. Et, quand elle en avait assez de ses amants, elle avait coutume de les transformer en arbres.

Elle mit ses deux mains sur mes épaules, et, me considérant :

— Si j'étais Alcina, dit-elle, voudrais-tu être mon Astolph ?

Je ne répondis rien, mais mes yeux parlaient. Alors, elle me dit :

— Viens !

‡

Vous êtes psychiatre, monsieur le Conseiller sanitaire, et je sais que vous êtes une autorité reconnue. J'ai lu souvent votre nom dans toutes sortes de feuilles : on y disait que vous avez développé des idées tout à fait nouvelles. Or, je sais maintenant que pas un homme n'a, à lui tout seul, ce qu'on appelle une idée nouvelle, mais que cette idée nouvelle prend naissance en même temps dans plusieurs cerveaux. Aussi ai-je l'espoir que vos idées nouvelles sur l'âme humaine coïncideront peut-être avec la mienne. C'est ce sentiment qui me donne en vous une confiance si illimitée.

La pensée, n'est-il pas vrai, c'est la *prima res, oui, c'est la seule chose qui existe*. Considérer la matière comme une réalité est un enfantillage. A l'aide des moyens d'investigation imparfaits dont nous disposons, je peux déjà établir que tout ce que je vois, touche et saisis, est autre chose que ce que mes quelques sens ont cru saisir. A mes pauvres yeux d'homme, une goutte d'eau paraît un petit globule clair et transparent, mais un microscope, de ceux qui servent de jouet aux enfants, m'apprend que c'est un tourbillon de sauvages infusoires qui se battent. Connaissance plus grande, mais non la plus grande, car certainement dans cent ans même on sourira de nos brillants appareils scientifiques, comme nous le faisons des instruments d'Esculape. La connaissance, que je dois à nos moyens d'investigation les plus remarquables, est donc aussi peu réelle que celle obtenue à l'aide de mes misérables sens. De quelque façon que je prenne la matière, *elle est toujours autre que je la comprends*. Non seulement je ne peux jamais reconnaître complètement l'existence de la matière, mais elle n'a absolument aucune existence. Je jette la goutte d'eau sur un fourneau brûlant, elle s'évapore à l'instant ; je jette un morceau de sucre dans le thé, il fond. Je brise la tasse dans laquelle je bois, j'ai des tessons, mais je n'ai plus de tasse. Mais si, d'un geste, une existence peut se transformer en néant, il n'y a aucun intérêt à reconnaître l'existence. Le non-être, la mort, est la caractéristique de toute manière ; *la vie n'est qu'une négation de ce*

*caractère dans un espace de temps infiniment petit. Mais la pensée de la goutte d'eau, du petit morceau de sucre, demeure impérissable, elle ne peut pas se briser, s'évaporer, fondre. Cette pensée, n'est-elle donc pas une réalité existante, à plus juste titre que la matière transitoire ?*

Eh bien ! monsieur le Conseiller sanitaire, nous, hommes, nous sommes de la matière, comme tout ce qui nous entoure ; tous les principes chimiques d'oxygène, d'azote et d'hydrogène, etc., dont nous sommes composés. Mais si la pensée se manifeste en *nous*, quel droit avons-nous d'admettre qu'elle ne puisse pas se manifester dans *une autre matière* ?

J'emploie constamment le mot *pensée*, monsieur le Conseiller sanitaire, pour la forme seulement, parce que ce mot me convient le mieux pour l'intelligence de ce qui m'occupe. Les diverses langues ont des mots divers pour un même sens : les Italiens appellent la chose avec laquelle nous parlons *bocca*, pendant que les Anglais disent *mouth*. Les Français *bouche*, les Allemands *Mund* ; de même les différentes sciences et les différents arts ont des mots différents pour une même chose. Ce que je nomme *pensée*, les théosophes l'appellent *dieu*, les mystiques *âme*, les médecins *conscience* ; vous, monsieur le Conseiller sanitaire, vous choisissez peut-être le mot ἄνθρωπος. Mais là-dessus, vous serez d'accord avec moi que ce concept, *quelque nom qu'on lui donne, est le primordial, et en même temps la seule réalité.*

Si maintenant notre cerveau est capable de concevoir cette idée, qui a toutes les qualités que les théologiens attribuent à ce qu'on appelle Dieu, par définition infini, éternel, illimité, pourquoi ne pourrait-elle pas se manifester chez les autres objets que nous voyons ? Quant à moi, je puis m'imaginer pour cette idée une idée plus propice que la cervelle de certains hommes.

Tout cela n'a rien de bien neuf ; des milliards d'hommes, de tout temps, ont cru, ou croient encore aujourd'hui, que l'âme se manifeste également chez les animaux. Ainsi, la doctrine de Bouddha a bien admis la théorie de la transmigration des âmes. Qui nous empêche d'aller plus loin et d'attribuer des âmes aux sources, aux arbres, aux rochers, comme on le faisait en Grèce, sans doute pour des raisons de poésie et d'art ? *Je crois qu'aujourd'hui le temps est venu où l'intelligence humaine, assez largement développée, peut percevoir l'âme de certains êtres organiques.*

Je vous ai déjà parlé de mes vers, que j'avais lus un jour à la dame et que le colonel appelait une horrible insanité. Ils peuvent n'être que cela ; je n'ai là-dessus aucune opinion. Ce n'est pas autre chose qu'un essai primitif de restituer en langage humain les âmes de quelques fleurs.

D'où vient donc que chez tout artiste l'eucalyptus éveille l'idée de bras de femme nus, et passionnément étendus ? Que l'asphodèle nous fait malgré nous penser à la mort ? Que la glycine nous donne le mirage d'une petite fille blonde de berger ? Que l'orchidée nous rappelle le sabbat et les messes noires ?

*De cela, que la pensée de ces choses vit dans ces fleurs et dans ces arbres.*

Croyez-vous que ce soit pur hasard que chez tous les peuples de tous les temps la rose soit le symbole de l'amour, et la violette celui de la modestie ? Il y a des centaines de petites fleurs odorantes aussi cachées et aussi secrètes que la violette ; aucune d'elles n'exerce sur nous pareille action. Mais cueillons une violette, instinctivement nous pensons : modestie. Et pourtant cette impression étrange n'est pas provoquée dans nos sens par le parfum caractéristique de cette petite fleur. Prenez un flacon de *Vera violetta*, l'illusion est si complète que, dans l'obscurité, vous ne pouvez pas discerner son odeur de celle d'une grosse botte de violettes. Mais vous n'aurez jamais la même impression de modestie.

De même, le sentiment que le voisinage d'un marronnier en fleur nous impose, malgré nous, le sentiment d'une virilité éternellement victorieuse, n'a rien à faire avec ce qui frappe nos sens à l'abord, le tronc robuste, les larges feuilles, les mille grappes de fleurs étincelantes. Ce n'est qu'à la réflexion que nous arrivons à reconnaître que l'odeur seule, à peine perceptible, nous révèle la pensée, l'âme de l'arbre.

Evidemment, le concept que j'appelle pensée peut prendre toutes les formes et toutes les figures ; le fait seul que moi ou tout autre puissions le penser en est déjà une preuve qui a toute sa valeur.

La pensée ne connaît absolument aucune limite ; la matière n'est nullement un obstacle pour elle. Aucun homme clairvoyant ne peut se

soustraire aujourd'hui à cette certitude (certitude relative, il est vrai, comme toutes les autres) de la conception monistique de l'univers, et cette conception nous apprend que nous, hommes, nous ne nous différencions pas, en tant que matière, de toute autre matière. Si j'admets cela, et si, d'un autre côté, l'existence de la *pensée*, dans son sens tout-puissant, me force à tout instant à le reconnaître, je ne puis arriver qu'à cette conclusion, du reste confirmée par mille exemples, *que la pensée peut pénétrer à son gré, non seulement l'homme, mais aussi toute matière ; donc pourquoi n'animerait-elle pas le tronc, les feuilles et les fleurs d'un oranger ?*

Pour la nature faustienne du philosophe, le dogme, que les peuples de culture ont adopté, consiste en ces mots du préliminaire : *au commencement était le Verbe*. Mais ils s'arrêtent tous sur ce mot mystérieux, jusqu'à ce qu'un jour il se révèle en quelque tête, de lui-même et dans tous sa splendeur. Et, le cerveau humain étant la plus grande perfection de toutes les matières existantes sur cette planète morte, qui s'appelle la terre, cette révélation s'effectuera pour nous.

Mais l'erreur réside dans ce fait que tous les hommes qui, comme les mystiques, ont cru à une révélation semblable du mot mystérieux, ont toujours prétendu qu'elle s'était effectuée brusquement, comme un éclair. Or, elle s'effectuera, comme elle est venue, lentement, pas à pas, de même que le soleil s'est développé des nébuleuses et l'homme de la cellule primitive. *Elle est infinie et jamais achevée, et c'est pour cela qu'elle ne s'achèvera jamais.*

Il ne se passe aucune heure, aucune seconde, dans laquelle la pensée ne s'affirme pas plus grande, plus magnifique qu'auparavant. Ainsi s'impose sans cesse à nous ce concept *qui est tout*.

Et c'est une grande révélation de ce genre, à ce que je crois, qui a lui dans mon cerveau. Or, je ne m'imagine pas être le seul, je vous l'ai déjà dit, monsieur le Conseiller sanitaire ; à mon avis, jamais une idée ne féconde qu'un seul cerveau.

Mais dans beaucoup de cerveaux, la semence de l'esprit se dessèche, et rares sont ceux dans lesquels elle fleurit.

‡

Une nuit, la dame que j'appelais Alcina avait complètement recouvert de branches d'oranger le lit où nous reposions. Quand elle m'enlaçait, les fines ailes de son nez, appuyées sur ma nuque, frémissaient.

— Mon ami, disait-elle, tu sens comme les fleurs !

Je riais et je croyais à une plaisanterie. J'acquis plus tard la conviction qu'elle avait raison.

‡

Un jour, ma propriétaire vint dans ma chambre. Elle renifla l'air de la pièce et dit :

— Oh ! comme cela sent bon ? Vous avez donc encore des branches d'oranger ?

Mais depuis des jours je n'avais pas eu de fleurs dans ma chambre.

Je me dis : Les deux femmes peuvent se tromper toutes les deux, l'odorat humain est un sens si mal développé.

Mon chien de chasse ne se laissera pas duper : son nez est infailible.

Alors, je tentai un essai.

Je fis venir plusieurs fois des branches d'oranger ; je les cachais soigneusement dans la maison et dans le jardin ; et je lui apprenais à les

rapporter, en lui criant : « Cherche les fleurs ! » Toujours, au bout de peu de temps, il rapportait la branche de l'endroit où elle était cachée.

Un matin, j'emmenai l'animal avec moi dans un établissement de bains. En sortant de l'eau, je lui criai :

— Ali ! Apporte ! Cherche les fleurs !

Le chien de chasse leva la tête, pendant quelques instants renifla plusieurs fois et vint à moi sans hésiter. J'allai dans ma cabine et lui montrai mes habits qui avaient peut-être conservé quelque odeur. Mais le chien de chasse les sentit à peine, c'était moi qu'il reniflait toujours, *c'était sur ma chair qu'il sentait l'odeur.*

Eh bien ! Monsieur le Conseiller sanitaire, lorsque cela arrive à un chien, dont l'organe est si fortement développé, vous n'avez pas besoin d'être surpris si vous avez commis la même erreur, lorsque vous avez cru qu'il y avait des branches près de moi. Hier soir, en me quittant, je vous ai entendu dans le corridor dire au domestique de fouiller soigneusement ma chambre, pendant ma promenade au jardin, et d'en enlever les branches d'oranger. Je ne vous en veux pas ; vous pensiez que j'en avais caché près de moi, et vous preniez pour votre devoir d'éloigner de moi tout ce qui me rappelait *mon idée fixe*. Monsieur le Conseiller sanitaire, vous auriez pu épargner cette peine à votre domestique ; il peut chercher de longues heures tous les jours, il ne trouvera pas la moindre fleur. *Mais si vous venez encore me voir, vous sentirez encore l'odeur qui émane de ma chair.*

‡

Je fis un jour ce rêve : je me promenais à midi dans un grand jardin, bassin circulaire à jet d'eau, pergola aux colonnades de marbre en ruine, larges pelouses au gazon bien uni. Je vis un arbre resplendissant d'oranges rouge sang. Je sus alors *que j'étais cet arbre.*

Le vent léger jouait dans mes feuilles, et de toutes mes branches je m'étirais dans une ivresse sans bornes. Sur le chemin aux blancs cailloux, arriva une grande femme au long vêtement jaune. Les regards de ses profonds yeux violets me caressaient.

Alors, mes épaisses fondraisons murmurèrent :

— Cueille mes fruits, Alcina !

Elle comprit ce langage et leva son bras blanc. Elle cassa une branche qui portait cinq ou six fruits d'or.

Ce fut une douleur légère, douce, qui m'éveilla.

Je vis Emy accroupie près de moi sur la molle fourrure blonde. Ses yeux me fixaient étrangement.

— Que fais-tu ? dis-je.

— Silence ! murmura-t-elle. J'épie tes rêves.

‡

Un après-midi, nous avons traversé le Rhin, de Drachenfels au cloître de Heisterbach. Derrière les ruines couvertes de lierre, elle s'était jetée sur l'herbe. Assis près d'elle, j'aspirais à pleins poumons la douceur de l'air ; ma poitrine se soulevait et j'écartais les bras.

— Oui, disait-elle, en baissant les cils sur ses yeux, oui, étends tes branches ! Comme on se repose sous tes frais ombrages !

‡

Des nuits entières, elle me racontait de très vieilles légendes, des contes de fées, des histoires. Toujours, elle fermait les yeux en parlant. Seules ses lèvres fines s'entrouvraient, et les mots coulaient de sa bouche, tel le tintement des clochettes d'argent.

— Tu m'as volé ma ceinture, disait Fleur de Lys à son chevalier, va m'en chercher une autre digne de moi !

« Le blond Gryph sella alors son cheval et partit en chasse à travers tous les pays du monde pour procurer une ceinture à sa dame. Il se battit avec des géants et des chevaliers, avec des sorcières et des nécromanciens, et gagna les plus merveilleuses ceintures. Mais il les jeta dans la poussière ou sur les genoux des mendiants, criant que c'étaient de misérables guenilles, indignes de ceindre les hanches de sa dame. Et, quand il eut ravi au puissant Rodomont la propre ceinture de Vénus, il la déchira en lambeaux et jura qu'il voulait pour sa dame une ceinture comme jamais déesse n'en avait porté. Il assomma le magicien Atlas et lui vola son cheval ailé ; à travers tempêtes et vents, il chevaucha dans les airs, et, d'une main audacieuse, il arracha au ciel la voie lactée.

« Il revint vers sa dame et baisa son pied blanc. Autour de sa taille, il noua la ceinture, sur laquelle comme des bijoux brillaient des milliers, des milliers d'étoiles...



— Lis-moi ce que tu as écrit sur les orchidées ! dit-elle.

Alors, je lui lus :

*Lorsque le diable devint femme, – lorsque Lilith – de ses cheveux noirs eut fait de lourdes tresses, – et que ses traits pâles – reflétèrent, – à la*

*manière d'un Botticelli, des pensées entortillées ; – lorsque, avec un léger sourire, – à tous ses doigts fins, – elle eut passé des anneaux d'or aux pierres multicolores, – après avoir lu Bourget, – après avoir aimé Huysmans, – après avoir compris les silences de Maeterlinck, – et s'être baigné l'âme – dans les couleurs de d'Annunzio, – elle se mit un jour à rire... et, au moment où elle riait, – la petite princesse des serpents lui sauta – hors de la bouche. – Alors, la plus belle des diablesses – frappa le serpent, – frappa la reine des serpents, – de ses doigts chargés de bagues, – et le serpent se tortillait et sifflait, – sifflait, sifflait, – en répandant son venin. – Mais Lilith en rassembla les gouttes – dans un lourd vase de cuivre, – répandit dessus – de la terre humide, – de la terre noire et humide. – Ses longues mains caressèrent légèrement – tout autour – ce lourd vase de cuivre ; ses lèvres pâles chantèrent légèrement – leur antique incantation... – Et cette incantation résonnait comme un chant d'enfant, – tendre et las..., – las comme les baisers – que, de sa bouche, – elle donnait à la terre humide. – Mais la vie s'éleva du vase, – et, attirées par ses baisers las, – et attirées par cette douce chanson, – sortirent lentement de la terre noire – des orchidées...*

*Quand la bien-aimée – au miroir encadre son pâle visage – de nattes à la Botticelli, – surgissent de toutes parts hors du vase – des orchidées,... – fleurs diaboliques, que la vieille terre, – fécondée par l'incantation de Lilith et le venin du serpent, – a mises au jour, – des orchidées... fleurs diaboliques...*

— C'est beau ! dit Alcina.



Oui, monsieur le Conseiller sanitaire, telle était notre vie : un conte de fées, tissé de rayons de soleil. Nous respirions un passé perdu ; un avenir jamais soupçonné naissait de nos baisers.

Et les harmonies de nos rêves étaient toujours claires, claires comme du cristal. Un jour, elle m'interrompit au milieu d'un poème.

Elle me dit :

— Tais-toi, et elle cacha vivement son visage sur ma poitrine.

Je sentis sur ma chair trembler ses fines narines, pendant de longues minutes.

Puis elle leva la tête et dit :

— Tu n'as pas besoin de parler ; *tes pensées sentent.*

Elle ferma les yeux, *et lentement elle acheva mon poème...*

Une autre fois, elle serra ma tête dans ses bras et, de ses doigts minces, effleura mes tempes.

Je sentis alors ses désirs glisser en moi et prendre insidieusement possession de mon âme.

Comme une douce musique jouant dans mes tempes, comme un chant de rayons de soleil dansant :

Là où s'étendent les verts espaces, où court l'eau fraîche des montagnes sur les sources de marbre neigeuses, où se bercent de gros papillons parmi les fleurs des magnolias, où poursuivent leurs rêves solitaires des paons blancs, là, se dresse un arbre.

Au loin, tout autour, il étend ses branches, et une odeur d'hymen et d'amour remplit l'air environnant. Des fleurs blanches s'élèvent de ses feuilles et, parmi elles, brillent les fruits d'or.

Mais dans l'ombre fraîche, repose une fée qui narre des contes à l'arbre qui est son amant.

Elle parle, et lui, frémissant au vent, lui dispense son parfum.

Et tous deux bavardent.



Ainsi croissait en moi, lentement, peu à peu, comme toute révélation, la conviction que j'étais un arbre. Avec tant d'harmonie que je ne pouvais pas en discerner les étapes. Les quelques détails que je vous ai cités, monsieur le Conseiller sanitaire, je les ai choisis entre mille. Le prodige commença quand je vis cette femme pour la première fois... mais peut-être commença-t-il bien avant. Mes pensées, celles par exemple que je traduisais dans mes vers, ne dois-je pas les considérer comme un premier et lointain début ?

Mais le prodige sera complet quand, là-bas dehors, je me dresserai dans le soleil et que je porterai des fleurs blanches et des fruits d'or.

En attendant, c'est l'évolution lente, progressive, inconsciente, invincible.

Non seulement de l'âme, mais aussi du corps.

Ne vous ai-je pas déjà dit que toute ma chair était imprégnée de la douce odeur ? Rendez-vous-en compte, monsieur le Conseiller sanitaire !



Puis, vinrent les dernières nuits. Une fois, elle me dit :

— Maintenant, je dois bientôt te quitter.

Je ne m'effrayai pas. Chaque seconde auprès d'elle était une éternité, et, pendant ces éternités infinies, mes bras heureux pouvaient encore l'enlacer.

J'approuvai donc, puis elle poursuivit :

— Tu sais ce qui va se passer, Astolph !

J'acquiesçai de nouveau et je demandai :

— Où vas-tu aller ?

Alors, deux larmes coulèrent sur ses joues. Elle se releva, et son œil luisait comme une étoile solitaire sur la steppe nocturne et glacée.

— De l'autre côté des mers, dit-elle, là d'où je suis venue. Mais je t'écrirai. Et ensuite, plus tard, quand tu fleuriras en plein air, quand les vents légers joueront dans tes branches, plus tard, alors je reviendrai. Je reviendrai vers toi, bien-aimé, me reposer sous tes ombrages. Je me reposerai près de toi, bien-aimé, et, avec toi, je rêverai nos rêves les plus doux.

— Bien-aimé ! disait-elle, bien-aimé !

Et, comme les vertes lianes de lierres se tordent autour du tronc, ainsi elle m'enlaça... ainsi...



Ce qui arriva par la suite monsieur le Conseiller sanitaire, vous le savez. Un soir, je vins à la villa et je sonnai en vain. Elle était partie, la villa était déserte. Je mis en mouvement policiers et détectives, je courus plusieurs jours comme un fou. Je commis les folies les plus ridicules, mais je vous assure, monsieur le Conseiller sanitaire, que tout cela n'est à mettre qu'au compte de l'amoureux à qui sa belle avait été subitement ravie comme par une baguette magique.

Mes camarades s'occupèrent de moi beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Ce sont eux qui télégraphièrent à mes parents. Puis, vint la crise de

fureur, celle que vous appelez *la catastrophe*, et qui cependant s'explique si aisément. Mes amis, qui, après mes folies ne me laissaient plus un instant seul, avaient remarqué que je guettais sans cesse le facteur. Et, lorsque la lettre arriva, sa lettre, il l'enlevèrent au facteur, dans la rue. Aujourd'hui, je sais très bien qu'ils étaient guidés par une bonne intention ; ils voulaient m'éviter toute nouvelle irritation. Mais au moment où j'aperçus cela de ma fenêtre, je vis rouge. Cela me sembla une profanation que leurs mains touchent le papier, que leurs yeux puissent lire la lettre qu'elle avait écrite. J'arrachai au mur le sabre fraîchement aiguisé et je me précipitai dehors. Je leur criai de me rendre la lettre ; ils refusèrent, de mon arme je frappai au visage celui qui la tenait. Le sang jaillit, souilla la lettre que je lui avais prise de force. Je courus dans ma chambre, je m'y verrouillai, et je lus la lettre.

Elle écrivait :

*« Si tu m'aimes, alors finis-en ! Oh ! je reviendrai, je reviendrai vers toi, bien-aimé ! Je me reposerai sous la fraîcheur de tes ombrages et je te raconterai de douces légendes. »*

« Alcina. »

‡

Maintenant, j'ai terminé, monsieur le Conseiller sanitaire. On m'a amené ici par ruse, mais aujourd'hui je remercie le destin qui m'y a conduit. L'excitation est passée, dans ce repos admirable, j'ai retrouvé ma tranquillité. Je nage dans ce doux parfum, *qui émane de moi*, et je sens que je touche à la fin. Déjà, mon écriture devient lourde, monsieur le Conseiller sanitaire, les doigts ne veulent plus se joindre, ils s'efforcent de s'écarter les uns des autres, *comme les branches*.

Votre établissement est situé dans un vaste et magnifique parc ; je m'y suis promené ce matin ; il est si grand et si beau. Je sais, monsieur le

Conseiller sanitaire, que mes paroles vous ont convaincu, oh ! j'en ai la certitude ! Quand l'heure sera venue, et elle est proche, n'essayez plus alors de retarder l'accomplissement. Là-bas, derrière la grande prairie, je me dresserai, là où gazouillent les cascades. Je sais, monsieur le Conseiller sanitaire, que vous aurez soin de moi ; le jardinier de Bonn s'y connaît en orangers, il vous donnera ses conseils. *Car je ne veux pas végéter, je veux grandir et fleurir, pour qu'elle se réjouisse de ma splendeur.*

Elle vous écrira, monsieur le Conseiller sanitaire, elle aura votre adresse.

Encore une chose : chaque été, quand mon faîte brillera de mille fruits d'or, veuillez bien en cueillir les plus beaux et les mettre dans une petite corbeille. Et vous les lui enverrez.

Mais il faudra y joindre un petit billet avec ces tendres mots que j'ai entendus une nuit, dans les rues de Grenade :

*Maîtresse, prends la sanguine – que j'ai cueillie dans le jardin silencieux. – Maîtresse prends la sanguine... – Mais ne la coupe pas avec le couteau. – Car tu couperais mon cœur – au beau milieu de la sanguine !*

*Ile de Porquerolles, juin 1905.*

## LE JUIF MORT

Mais celui à qui il parlait l'interrompit :

— De grâce, laissez. Cette date m'est excessivement antipathique.

— Ah ! il commence à devenir sentimental ! dit l'un, en se moquant.

— Non. Mais ce sont des souvenirs... d'une nature inouïe, terrifiante, dit l'acteur, en souriant.

— Comme tous vos souvenirs ! Eh bien ! je vous en prie ; soulagez-vous.

— Ce ne sera pas de gaieté de cœur, dit-il. Tout cela est si démesurément brutal...

— Oh ! vous n'êtes qu'une femmelette ! Depuis quand faites-vous attention à nos nerfs ? Quand tous marchent sur des tapis de soie, vos bottes de cuir marchent lourdement dans la fange du sang. Vous êtes un mélange de brutalité et...

— Je ne suis pas brutal.

— C'est affaire de goût !

— Bien, je me tairai.

L'acteur lui passa sur la table l'étui à cigarettes.

— Non, racontez. Il est bon de ne pas oublier qu'aujourd'hui encore le sang coule dans ce meilleur des mondes. Et puis, ce n'est pas vrai, vous ne voulez pas vous taire : vous voulez parler et il nous faut écouter. Alors, nous écoutons.

Le blond ouvrit l'étui :

— De la saleté anglaise ! grommela-t-il. Tout n'est que saleté qui vient de ce maudit pays.

Il alluma une de ses cigarettes. Et il commença :

— Il y a aujourd'hui bien des années de cela. Je n'étais alors qu'un petit étudiant de 17 ans, un petit renard. J'étais aussi innocent qu'un jeune kangourou dans la poche de sa mère, mais je jouais le viveur cynique.

Une nuit, on cogna à ma porte.

— Debout, criait-on. Ouvrez tout de suite !

Je m'éveillai en sursaut, il faisait noir.

— Mais réveille-toi donc, que diable ! (Je reconnaissais à présent la voix de mon aîné du cercle d'étudiants.) Combien de temps vas-tu me laisser ici ?

— Entre, répondis-je, ce n'est pas fermé.

La porte vola avec fracas. Le long carabin trébucha dans la chambre et alluma une bougie.

— Sors du lit ! cria-t-il.

Je jetai avec effroi un regard sur l'heure :

— Mais voyons, il n'est pas encore 4 heures ! J'ai à peine dormi deux heures.

— Et moi, pas du tout, dit-il en riant. Je viens tout droit de la taverne. Sors du lit, te dis-je, et habille-toi vite, petit renard !

— Mais qu'y a-t-il de cassé ? Ce n'est pas une partie de plaisir...

— Ça ne peut pas en être une. Habille-toi, et, pendant ce temps, je te raconterai.

Tandis que je lavais péniblement mes yeux endormis et que j'enfilais mon pantalon en claquant des dents, il s'assit sur un siège et se mit à fumer à grosses bouffées son sale cigare du Brésil. Je toussais, je crachais.

— Tu ne peux donc pas supporter la fumée, petit renard ? dit-il en rotant. Va, tu y seras bientôt habitué ! Ecoute bien, aujourd'hui nous avons un duel au pistolet, en plein air, dans la forêt de Kotten. Je suis second témoin, et Gossler devait venir avec moi. Nous avons vadrouillé tous les deux, pour être à l'heure au rendez-vous, puis le drôle m'a lâché. C'est tout. Allons, vite !

J'interrompis mon gargarisme :

— Mais... qu'y puis-je ?

— Toi ? Bon Dieu, quel crétin ! Je n'ai aucune envie de faire seul de longues heures de voiture. Je t'emmène. Tu es prêt ?

C'était une nuit épouvantable. De la pluie, du vent, et des rues défoncées. Nous courûmes par les ruelles jusqu'au cercle d'étudiants, où attendait notre voiture. Les autres étaient déjà partis en avant.

— Naturellement ! pesta mon aîné. Nous voici à jeun, comme des cochons, et le garçon a emporté le panier du déjeuner. Cours en haut, petit renard, regarde si tu peux attraper une fiole de cognac dans le réfectoire.

Je sonnai, j'attendis, je jurai, j'avais froid, mais j'obtins mon cognac. Nous montâmes en voiture et le cocher fouetta les chevaux.

— C'est aujourd'hui le 3 novembre ! dis-je. C'est mon anniversaire, ça commence bien.

— Bois ! cria mon aîné. Bois donc, rhinocéros !

Il me soufflait au visage les grosses bouffées de sa dégoûtante fumée ; j'en avais mal au cœur.

— Attends, mon petit, ricana-t-il, je te le ferai passer.

Et il se mit à raconter. Des histoires de carabins, de tables de dissection. Oh ! c'était un type ! Il mangeait son sandwich à l'amphithéâtre, sans se laver les mains, au milieu d'une préparation. Des jambes et des bras coupés, des cervelles mises à nu, des maladies de foie, de reins et de matrice, cela lui plaisait. Plus c'était pourri, mieux c'était.

Naturellement, je buvais. A la bouteille, coup sur coup. Il me raconta vingt histoires et une rate pourrie était encore la chose la plus ragoûtante dont il fût question. Diable, voilà ce qu'on apprend entre camarades : à maîtriser ses nerfs.

Au bout de deux heures, la voiture s'arrêta. Nous en sortîmes avec difficulté et par la route nous gagnâmes la forêt, en pataugeant. Demi-lueur du brouillard matinal parmi les arbres dépouillés.

— Qui donc tire aujourd'hui ? demandai-je.

— Ferme ta gueule ! Tu le verras bien assez tôt, grommela mon aîné.

Il devint tout à coup silencieux.

Nous arrivâmes à une clairière où se tenaient une douzaine d'hommes environ.

— Fax ! cria mon aîné.

Le garçon de notre cercle accourut à longues enjambées.

— Du soda !

Le garçon apporta le panier ; mon aîné en but trois bouteilles.

— Cochonnerie ! grogna-t-il, et il cracha.

Mais, je le voyais bien, il était complètement dégrisé.

Nous traversâmes la clairière et nous saluâmes les hommes. Là, debout, près de leurs troussees étalées, deux médecins, dont l'un était un de nos vieux maîtres. Puis, trois étudiants du cercle de la Marche, et leur garçon, qui bavardait avec le nôtre. Et à l'écart, tout seul, adossé à un arbre, un petit juif.

Je savais maintenant de quoi il s'agissait. C'était Selig Perlmutter, étudiant en philosophie, qui devait se battre au pistolet avec le grand Marchois ; les étudiants du cercle des Marchois étaient assis à leur brasserie habituelle, lorsque Perlmutter y entra avec quelques amis ; ils les saluèrent bruyamment de furieux : « A la porte les juifs ! » Les autres partirent, mais Perlmutter avait déjà accroché son chapeau à la patère ; il ne voulait pas céder, il s'assit et cria : « De la bière ! » Alors, le Marchois s'était levé d'un bond, avait tiré par-derrière la chaise du juif qui était tombé par terre, au

milieu des acclamations de ses camarades. Puis il avait arraché son chapeau et par la porte l'avait jeté dans la boue : « Cours après, salaud de juif ! » Mais le petit juif, blanc comme la craie, avait bondi, et s'était jeté sur le grand Marchois, et, clac, lui avait flanqué une gifle en plein visage. Puis, avec des horions et des coups de pied, on l'avait sorti du local. Le lendemain, le Marchois lui avait envoyé ses témoins et le juif avait accepté : à cinq pas de distance, échange de trois balles.

Selig Perlmutter nous avait demandé de lui prêter les armes de notre cercle.

« Que faire ? avait dit mon aîné qui, en sa qualité de vice-président, avait à régler toutes les affaires d'honneur. On doit donner des armes à tout étudiant honorable ! Et on est un étudiant honorable, le diable m'emporte, tant qu'on n'a pas volé des cuillers d'argent, même si on s'appelle Se-selig P.-P.-P-Perlmutter ! »

Le petit juif, en effet, bégayait au point de ne pas même pouvoir dire son propre nom ; il lui avait bien fallu un quart d'heure pour arriver à exposer son affaire.

Maintenant, il était debout, adossé à un arbre, le col de son manteau râpé relevé. Bon Dieu, qu'il était laid ! Les souliers sales, aux talons éculés, étaient recroquevillés, et les franges de son pantalon pendillaient dessus. Un gros lorgnon de nickel, avec un long cordon noir, chevauchait de travers un nez énorme qui couvrait presque des lèvres violettes et gercées. Son teint jaune, grêlé et hideusement taché, paraissait d'une nuance encore plus blafarde. Ses mains profondément enfoncées dans les poches bâillantes de son manteau, il regardait fixement le sol argileux.

Je m'approchai de lui, je lui tendis la main :

— Bonjour, monsieur Perlmutter !

— Petit renard, apporte tout de suite la boîte aux pistolets ! cria d'une voix stridente mon aîné.

Je pressai vigoureusement la main sale que me tendait le juif. Je courus vers notre garçon, je pris la boîte aux pistolets et je l'apportai à mon aîné.

— Es-tu fou ! Qu'est-ce qui t'a pris d'aller causer à ce butor de juif ?

L'arbitre, le président du cercle des Prussiens, dit quelques mots aux témoins, puis à longues enjambées mesura la distance. Les deux adversaires furent conduits à leur place.

— Messieurs, commença le Prussien, c'est mon devoir d'arbitre d'essayer au moins d'amener une réconciliation.

Il fit une petite pause.

— Je vou-vou-drais, bégaya tout bas le petit juif, s-s-si...

Mon aîné le regarda avec colère et toussa aussi fort qu'il le put ; intimidé, l'autre se tut.

— Eh bien ! ces messieurs refusent une réconciliation, se hâta de constater le président. Je vous prie donc de faire attention à mon commandement, je compterai : un, deux, trois. Entre un et trois, ces messieurs peuvent tirer, mais pas avant un ni après trois.

Les pistolets furent chargés, les témoins les tirèrent au sort. Mon aîné apporta un pistolet à son client.

— Monsieur Perlmutter, dit-il cérémonieusement, je vous remets ici une arme de notre cercle. C'est à votre honneur de vous être décidé à vider votre querelle par les armes, selon la coutume chevaleresque des étudiants, au lieu de courir chez le cadî. Maintenant, j'espère qu'ici aussi, sur le terrain, vous ferez honneur à nos armes.

Il lui mit le pistolet à la main. M. Perlmutter le prit, mais son bras tremblait tant que la main pouvait à peine le tenir.

— Que diable, n'agitez donc pas ainsi le joujou ! lui dit brusquement mon aîné. Laissez donc le bras baissé. Au commandement de un ! vous levez rapidement le pistolet et vous tirez. Ne vous donnez pas la peine de

viser à la tête, puisque vous ne savez pas tirer. Visez tranquillement au ventre, c'est le plus sûr ! Et, quand vous aurez tiré, levez le pistolet droit devant votre figure, c'est votre unique défense. Elle ne sert pas beaucoup, c'est vrai, mais cependant il est toujours possible que votre adversaire, en tirant après vous, atteigne l'arme au lieu de vous. Et du sang-froid, monsieur Perlmutter !

— Mer-mer-merci, dit le juif.

Mon aîné me prit le bras et retourna avec moi dans la forêt.

— Je désirerais sincèrement qu'une bonne fois notre soldat de plomb en passe une au Marchois, grommela-t-il. Je ne peux pas sentir ce drôle. De plus, c'est lui-même un juif, j'en suis tout à fait certain !

— Mais c'est pourtant le plus grand mangeur de juifs que je connaisse, objectai-je.

— Justement pour cela ! Je soupçonne depuis longtemps les Marchois de recevoir des juifs. Mais regarde donc son nez. Il peut bien être baptisé, et les parents aussi, ce n'en est pas moins un juif. Et ce sont ceux-là qui crient le plus fort ! Notre avorton bégayant, bière aigre et crachats, m'est vraiment sympathique, parce qu'il a collé quelque chose au grand Marchois. Et c'est un vrai scandale d'avoir traîné ici ce pauvre diable et de l'avoir conduit à l'abattoir comme un veau.

— Oui, mais il voulait cependant se réconcilier, dis-je. Si tu n'avais pas toussé ainsi.

Il coupa la conversation :

— Ferme ta gueule, renard, tu n'y comprends rien !

Tous s'étaient écartés dans les buissons, seuls les deux adversaires restaient debout sur la clairière, dans l'aube grisâtre.

— Allons, attention ! cria l'arbitre. Je compte : Un, deux...

Le Marchois tira ; sa balle claqua avec bruit dans un arbre. M. Perlmutter n'avait pas même levé son pistolet. Tous s'avancèrent vers eux.

— Je demande si on a tiré du côté de Normannia, dit le témoin du Marchois.

— Le client de Normannia n'a pas tiré, constata l'arbitre.

Furieux, mon aîné courut vers Perlmutter.

— Monsieur ! lui dit-il, en écumant de rage. Etes-vous fou ? Pensez-vous que pour vous nous voulions avoir de telles cochonneries dans notre livre de duels ? Tirez où vous voulez, mais tirez ! Faites plein votre pantalon, mais encore une fois, tirez, que diable ! Ne sentez-vous pas que vous compromettez tout le corps d'étudiants qui vous a prêté les armes ?

— Je vou-voudrais, balbutia le petit juif.

De son front coulaient des gouttes épaisses et sales.

Mais personne ne faisait attention à lui. De nouveau, tous les deux reçurent d'autres pistolets et de nouveau tous se retirèrent.

— Un, deux et trois !

Aussitôt après : un, le Marchois avait tiré. Sa balle s'était enfoncée dans une souche, à trois mètres de son adversaire. Perlmutter, cette fois encore, n'avait pas levé son pistolet, son bras pendillait, secoué nerveusement en tous sens.

— Je demande si cette fois on a tiré du côté de Normannia.

— Le client de Normannia a encore préféré ne pas tirer.

Les Marchois ricanait, les Prussiens riaient avec mépris. Mon aîné, furieux, les toisaient.

— Quelles canailles ! dit-il en grinçant des dents. Quel malheur de ne pouvoir sauter au cou de cette bande !

— Pourquoi ? demandai-je.

— Sacrebleu, il n'y a qu'un vulgaire renard pour poser une question aussi stupide ! rugit-il. Tu sais pourtant que la trêve règne ici et qu'on ne peut pas provoquer pendant la durée d'un duel ! Mais ce soir, les trois jolis messieurs de la Marchia vont recevoir chacun de moi un défi au sabre, avec de sévères conditions. Je parie alors qu'ils feront une autre figure. Je les mettrai en compote, mordieu ! Regarde-les donc crâner et hurler de triomphe sur notre pauvre chiffe !

Cette fois, il joua d'une autre corde vis-à-vis de son client.

— Monsieur Perlmutter, je n'en appelle plus maintenant à votre courage, cela semble bien ne servir à rien, mais j'en appelle à votre intelligence, dit-il tranquillement. Voyons. Vous n'avez certainement aucune envie de vous laisser abattre ici comme un cochon. Vous n'avez plus maintenant d'autre moyen d'y échapper que de tirer. Votre instinct de conservation doit bien vous le dire ! Si vous atteignez votre adversaire au ventre, je vous garantis qu'il ne pourra plus rien vous faire, et par-dessus le marché vous aurez accompli une bonne œuvre. (Puis, il devint presque sentimental.) Ce sera vraiment beaucoup plus agréable pour vous de vous tirer d'ici la peau sauve, monsieur Perlmutter. Pensez donc à vos pauvres parents !

— Je n'ai p-p-plus de-de parents, dit le juif.

— Eh bien ! alors pensez à votre amie, poursuivit mon aîné, qui s'arrêta court, en voyant le hideux visage du juif se déformer tout à coup par un ricanement épouvantable et singulièrement douloureux.

— Pardon, monsieur Perlmutter, je comprends bien qu'avec votre... voyons, comment appelez-vous donc cela ? avec votre *ponem*, avec votre gueule, vous n'avez pas d'amie ! Excusez-moi, je ne voulais certainement pas vous blesser. Mais vous avez bien quelque chose, peut-être, peut-être un... chien ?

— J'ai... un p-p-petit chien !

— Vous voyez bien, monsieur Perlmutter, tout homme a quelque chose. Moi aussi, j'ai un chien, et je ne crois pas qu'il y ait quelque chose que j'aime mieux ! Pensez donc à votre chien ! Imaginez-vous la joie de la bête, quand vous reviendrez sain et sauf, et qu'elle bondira sur vous, aboyant, poussant des cris, et fouettant de la queue. Pensez à votre chien, et, au commandement de un, tirez !

— Je ti-tirerai, dit le juif, d'une voix étranglée.

Deux grosses larmes coulèrent sur les grains de petite vérole, en laissant derrière elles de clairs sillons. Avec plus de fermeté, il empoigna le pistolet que lui donna son aîné. Douloureusement, il le regarda, misérable et suppliant, un désir le tourmentait.

— Je, s-s-si..., bégaya-t-il.

Mon aîné vint à son secours :

— Vous voulez me prier d'avoir soin de votre chien, si vous recevez un coup ? C'est cela monsieur Perlmutter ?

— Ou-ou-oui ! dit le petit juif.

— Eh bien ! je vous donne ma parole et je la tiendrai, aussi vrai que je suis un étudiant de Normannia ! La bête sera heureuse, comptez-y.

Il lui tendit la main, que le juif saisit.

— Mer... merci bien !

— Ces messieurs sont-ils prêts ? demanda l'arbitre.

— Mais oui ! cria mon aîné. Tirez, monsieur Perlmutter, tirez : vous êtes en cas de légitime défense. Pensez à votre chien et tirez !

Nous retournâmes derrière les arbres, l'arbitre était debout tout près de moi. Mes yeux étaient rivés sur le petit juif.

— Eh bien ! attention : Un...

M. Perlmutter leva vivement son pistolet et déchargea, la balle vola au hasard dans le haut des branches. Il était là, debout, le bras tendu.

— Bravo ! murmura mon aîné.

— Deux !....

— Si le Marchois a un grain de savoir-vivre dans le ventre, il tirera en l'air, grommela-t-il.

— Et... trois !

Au coup de trois, le coup du Marchois éclata.

Selig Perlmutter ouvrit la bouche, les mots sortirent sur ses lèvres, clairs et distincts. Pour la première fois de sa vie, il ne bégayait pas. Oui, il chantait, il chantait tout haut :

— *Les étudiants, ça ne vit — qu'au jour le jour...*

Le pistolet lui glissa de la main, il tomba en avant avec un bruit sourd. Nous courûmes vers lui, je le retournai avec précaution.

La balle l'avait atteint au beau milieu du front ; un petit trou rond...

— Je tiendrai ma promesse, murmura mon aîné. Fax ira chercher le roquet aujourd'hui même, il sera bientôt l'ami de mon Véron. Et les deux bêtes se réjouiront quand, la semaine prochaine, je leur raconterai comment j'ai rossé les nobles messieurs de Marchia. Bonne nuit, monsieur Perlmutter, poursuivit-il encore plus bas, tu fus un sale dégoûtant, qui fis peu d'honneur à son nom ! Mais par le diable, tu fus tout de même un étudiant honorable, et les Marchois me le paieront de t'avoir abattu si misérablement. Je dois bien cela à ton roquet. La bête, j'espère, n'a pas trop de puces...

Les médecins s'approchèrent, nettoyèrent la blessure avec de l'ouate et introduisirent dans la plaie un tampon de gaze pour arrêter l'hémorragie.

— Rien à faire ! dit notre vieux maître. Il ne reste qu'à dresser l'acte de décès.

— Allons-nous déjeuner ? proposa l'arbitre.

— Merci bien ! répliqua très formellement mon aîné. Nous devons remplir notre devoir envers notre client. A l'œuvre, renard !

Nous relevâmes le mort, et, avec l'aide des garçons, nous le transportâmes par la forêt jusqu'à la route, et nous le hissâmes dans la voiture.

— Connaissez-vous les environs, cocher ? demanda mon aîné.

— Non.

— Mais il y a bien quelque part par ici dans la forêt un hôpital communal ?

— Oui, monsieur, le grand hôpital de Denkow.

— A combien d'ici ?

— Environ deux heures !

— Eh bien ! allons-y, c'est le plus près. Là, nous nous en débarrasserons bien.

Nous étions assis sur le devant de la voiture, le garçon en face de moi. A l'autre place du fond, était assis M. Selig Perlmutter ; il avait fallu quelque temps pour le mettre dans cette position assise. Quand les chevaux démarrèrent, il fallut le retenir, pour qu'il ne basculât pas en avant.

— Reconnais-tu maintenant qu'il était bon de t'avoir un peu endurci avant, renard ? Tu peux user de tes nerfs. Fax, ouvrez le panier du déjeuner !

— Je te remercie, dis-je, je ne pourrais pas manger.

— Vrai ? dit mon aîné. Tu dis merci ? Et moi, je te dis que tu mangeras et que tu boiras jusqu'à t'en faire craquer la couenne ! Je suis responsable de toi, mon petit, et je n'ai nulle envie de te ramener à la maison avec un collapsus. A ta santé !

Il me versa un grand verre de cognac. Je l'avalai d'un trait. Les sandwiches m'étranglaient ; je croyais ne pas pouvoir en avaler un seul, j'en dévorai quatre, en les faisant descendre avec du cognac.

La pluie s'était mise à tomber avec plus de violence et coulait en ruisseaux sur les vitres tremblantes. L'équipage cahotait sur la route détrempée ; à tour de rôle, l'un de nous devait s'asseoir en face du mort pour le retenir. Nous devons arriver à 10 heures. L'un après l'autre, nous tirions la montre de la poche. Personne ne parlait, mon aîné même oubliait de faire de l'esprit. Seulement : « Santé ! Santé ! » et nous buvions.

Enfin, nous arrivâmes et nous sautâmes à bas de la voiture. Le garçon courut à la maison, en traversant le jardin ; pendant ce temps, nous donnâmes à manger et à boire au cocher.

Deux infirmiers sortirent avec un monsieur plus âgé, le directeur de l'établissement. Mon aîné se présenta et lui exposa le cas, qui parut embarrasser fort le médecin.

— Très honoré collègue, dit-il, l'affaire est bien désagréable ; nous ne sommes nullement en mesure pour de pareils cas. Je ne sais vraiment pas quoi faire du mort. Ne pourriez-vous pas peut-être....

Mais mon aîné tint bon.

— Impossible, monsieur le Conseiller sanitaire ! Vous devez nous prendre le mort et dresser l'acte de décès. Le duel a eu lieu dans les limites de votre commune.

Le médecin en chef jouait avec la chaîne de sa montre. Il demanda au cocher :

— Pouvez-vous me décrire l'endroit ?

Le cocher le fit, du mieux qu'il put. Alors, la figure desséchée du médecin s'éclaira :

— Oh ! je regrette vivement, messieurs ! Mais cette clairière est située juste en dehors de nos limites, elle appartient à la commune de Hagen. Allez-y ; à la maison de santé départementale on vous prendra le mort.

Mon aîné serra les dents.

— Combien de temps faut-il ?

— De deux heures et demie à trois heures, si vous marchez bien.

— Si nous marchons bien ! Par ce temps, cela veut dire au moins quatre heures avec nos chevaux harassés qui sont en route depuis 5 heures du matin !

— J'en suis désolé, messieurs.

Mon aîné revint à l'assaut.

— Monsieur le Conseiller sanitaire, vous voulez vraiment nous renvoyer dans ces conditions ? Je n'aime pas à me lamenter, mais je vous assure sur mon honneur que, pour venir jusqu'à vous, nos nerfs ont donné le maximum.

— Je suis vraiment désolé, répéta le médecin, mais encore une fois je ne peux pas vous prendre le mort. Vous devez le remettre à la circonscription municipale compétente. Je ne peux pas en assumer la responsabilité.

— Eh bien, monsieur le Conseiller sanitaire... dans un pareil cas, je l'assumerais quand même.

Le vieux monsieur haussa les épaules.

Mon aîné s'inclina sans rien dire.

— Eh bien ! cocher, à la maison de santé départementale de la forêt de Hagen !

Mais alors le cocher se mit en grève. Il n'était pas fou, et il n'éreinterait pas ses chevaux à les en crever. Mon aîné se retourna à demi et regarda encore une fois le Conseiller sanitaire qui haussa de nouveau les épaules. Alors, mon aîné s'approcha du siège :

— Partez, comprenez-vous ? Ce qu'il adviendra des chevaux, peu importe, c'est mon affaire ! Et vous aurez cent marks de pourboire si dans quatre heures nous sommes à Hagen !

— Volontiers, monsieur le docteur, dit le cocher.

Alors le garçon s'approcha :

— Je voudrais monter sur le siège, si cela convient à ces messieurs. Ce sera vraiment plus commode à trois, c'est si étroit là-dedans.

Mon aîné éclata de rire et le prit par les oreilles.

— Tu es trop rempli d'égards, Fax, mais nous ne voulons pas rester tes débiteurs. Tu pourrais bien prendre froid là-haut, à la pluie, et ça désolerait ta femme ! Allons, en avant marche, dans la voiture !

Il se retourna encore une fois vers le médecin de l'établissement et lui dit très froidement :

— Je vous prie, monsieur le Conseiller sanitaire, de mettre exactement notre cocher au courant du chemin !

Le vieux monsieur se frotta les mains.

— Mais très volontiers, très honoré collègue, de tout cœur. Tout ce que je puis faire pour vous.

Et, avec tous les détails, il décrivit le chemin au cocher.

— Quelle infâme canaille ! siffla mon aîné. Et je ne peux même pas le provoquer !

Nous étions de nouveau assis dans la voiture. Avec la courroie, qui avait servi au garçon pour porter le panier du déjeuner, et avec nos bretelles, aussi bien que possible nous attachâmes solidement le mort dans son coin, pour être au moins déchargés en partie de la tâche désagréable d'être obligés continuellement de le soutenir. Puis nous nous enfonçâmes dans nos coins.

Il semblait qu'il ne ferait jamais jour. Toujours il régnait ce crépuscule lourd et gris ; le ciel nuageux tombait presque sur la terre. Le chemin ! était si détrempé par la pluie torrentielle qu'à chaque instant nous restions enfoncés dans la boue, la sale argile jaune rejaillissait jusqu'à hauteur de la fenêtre en larges plaques. En vain cherchions-nous à regarder à travers la vitre, pas la moindre place libre, nous pouvions à peine reconnaître les avenues de chaque côté. Chacun de nous se donnait une peine infinie pour maîtriser son âme ; mais en vain, l'air horriblement froid et suffocant en un si petit espace se glissait dans les narines et dans la bouche et adhérait à tous les pores.

— Je crois qu'il pue déjà, dis-je.

— Bah ! comme il le faisait déjà dans la vie, répondit mon aîné. Tiens, allume un cigare !

Il me regarda et il regarda le garçon : je crois que nos visages n'étaient pas moins pâles que celui du mort.

— Non, dit-il, ça ne peut pas durer... Buvons le coup du matin !

Les bouteilles de vin rouge furent décapitées, et nous bûmes. Mon aîné commanda :

— Chantons comme première chanson officielle :

*Au loin, chimères et soucis !*

Et nous chantâmes :

*Au loin, chimères et soucis ! – Frères, dans la jeunesse, le matin – Nous sourit si beau, – si beau !...*

*Couronnons les coupes ; – en chantant et en dansant – allons dans les enfers, – allons, jusqu’à ce que les cyprès nous recouvrent !*

— La belle chanson est finie ! A boire au joyeux chanteur !

Et nous buvions. Nous cassions le cou aux bouteilles, l’une après l’autre, et nous buvions. Puis, nous chantions. Nous chantions et nous buvions. Nous buvions sec et nous hurlions.

— Un verre de deuil à la santé de notre convive silencieux, M. Selig Perlmutter ! A la tournée : une, deux, trois ! La tournée est finie ! Fax est en retard.

— Allons, que diable, Perlmutter, vieux buveur de bière, vous pourriez tout de même dire au moins : Santé ! quand on boit une tournée en votre honneur. Allons, bois donc, croquant !

Mon aîné lui mit son verre sous le nez.

— Tu ne veux pas, petit ami ? Eh bien ! attends !

Et il lui versa le vin rouge entre les lèvres.

— Allons... à ta santé ! Et grand bien te fasse !

Le garçon, depuis longtemps complètement ivre, piaillait de plaisir.

— Hi ! Hi ! Veux-tu fumer ?

Il alluma soigneusement un long Virginia et le serra entre les lèvres du mort :

— Du vin et du tabac, voilà la bonne vie !

— Sacrebleu, les enfants ! cria mon aîné. J’ai justement un jeu de cartes sur moi, nous allons faire une partie ! A quatre, l’un fait le mort !

— Cela conviendra bien à M. Perlmutter, dis-je.

— Qu'est-ce qui te prend ? Il joue aussi bien que toi. Tu le verras bien ! Allons, à toi de donner, renard.

Je donnai les cartes et je marquai pour moi dix de levée.

— Pas du tout, petit renard, donne-les à M. Perlmutter. Mets-les seulement dans ses doigts ; il jouera lui-même. Il est un peu fatigué aujourd'hui, il est vrai, aussi ne faut-il pas trop lui en vouloir. Mais alors, il faut que tu l'aides un peu.

Je relevai le bras du mort et je lui mis les cartes entre les doigts.

— Passe ! dit mon aîné.

— Tournée ! cria le garçon.

— Grand à quatre ! déclarai-je, pour monsieur.

— Mille tonnerres ! Quel type à la manque !

— Ouvert ! Atout et noir, j'annonce ! poursuivis-je.

— Quelle veine de cochon ! brailla mon aîné. Maintenant qu'il est mort, le juif gagne encore une fortune.

Nous jouâmes partie sur partie, et le mort gagnait toujours. Il n'en perdit pas une.

— Sacré nom de Dieu ! jura le garçon, s'il avait pu seulement tirer moitié aussi bien ! C'est heureux que nous n'ayons pas à le payer !

— Pas à le payer ? dit mon aîné, hors d'haleine. Tu ne veux rien payer, pou infâme ? Parce que le pauvre gars est mort, tu veux te dispenser de le payer ? Sors tout de suite ton argent et mets-le-lui dans sa poche ! Cela fait combien, renard ?

Je fis le compte, et chacun mit les pièces d'argent dans la poche du mort. Mon regard tomba sur la carte où j'avais fait le compte, c'était

l'invitation d'une famille amie qui me priait aujourd'hui à dîner en l'honneur de mon anniversaire. Involontairement, je soupirai.

— Qu'as-tu ? demanda mon aîné.

— Oh ! rien ! je viens seulement de me rappeler que c'est aujourd'hui mon anniversaire.

— Oui, c'est vrai, je l'avais totalement oublié. Eh bien ! à ta santé, petit renard, et longue vie ! Mes félicitations.

— Mes félicitations aussi, cria le garçon.

Alors, du coin, retentit une voix de bègue :

— Mes f-f-fé-fé-félicitations aussi !

Nous laissâmes tomber les verres. Qu'était-ce ? Nous regardâmes dans le coin. Le mort pendait raide dans les courroies ; le corps vacillait, mais aucun mouvement n'agitait le visage. Le long Virginia était encore collé entre les dents. Un mince filet de sang noir dégoûtait d'un côté sur le nez et sur les lèvres cendrées. Seul, le lorgnon de nickel éclaboussé de boue, et qu'il n'avait même pas perdu en tombant, tremblait un peu de côté et d'autre.

Mon aîné fut le premier à se remettre.

— Quelle bêtise ! dit-il. Il m'a semblé que... Un autre verre !

Je pris un autre verre dans le panier et je le remplis.

— Santé ! cria-t-il.

— S-S-S-Santé !... résonna dans le coin.

Mon aîné se prit le front dans la main, puis il ingurgita rapidement le verre de vin.

— Je suis saoul, murmura-t-il.

— Moi... aussi, balbutiai-je, et je me blottis dans le coin, aussi loin que possible de l'affreux voisin.

— Qu'importe ! cria mon aîné. Continuons à jouer. Fax, à toi de donner !

— Je n'ai plus envie de jouer, gémit le garçon.

— Capon, de quoi as-tu peur ? Peut-être de perdre encore davantage ?

— Qu'il prenne tout mon argent ! Mais je ne touche plus aucune carte, hurla-t-il.

— Poltron ! cria mon aîné.

— P-P-Poltron ! bégaya-t-on dans le coin.

Une extrême angoisse me saisit :

— Cocher, criai-je. Cocher ! Arrêtez ! Halte ! Halte ! Pour l'amour de Dieu, halte !

Mais il n'entendait pas, il fouaillait de plus en plus ses chevaux, sous la pluie et dans la boue.

Je voyais mon aîné se mordre les lèvres ; deux gouttes de sang lui coulaient sur le menton. Il se raidit, et remplit de nouveau son verre.

— Je vous ferai voir qu'un étudiant de Normannia ne connaît pas la peur.

Il se tourna vers le mort :

— Monsieur Selig Perlmutter, dit-il lentement, en accentuant péniblement chaque mot, j'ai appris aujourd'hui à vous estimer comme un étudiant honorable : permettez-vous de vous offrir un ban ?

Il engloutit une rasade.

— Voilà ! Et maintenant, mon cher Perlmutter, je vous prie de nous laisser tranquilles. Nous sommes, il est vrai, complètement saouls, mais j'ai encore assez de bon sens pour savoir exactement qu'un juif mort ne peut plus parler ! Ainsi, ta gueule, s'il te plaît !

Selig Perlmutter se mit alors à ricaner et à rire à gorge déployée :

— Ha ! ha ! ha !

— Silence ! cria mon aîné. Silence, chien, ou...

Mais Selig Perlmutter redoubla :

— Ha ! ha ! ha !

— La boîte aux pistolets ! Où est la boîte aux pistolets ?

Le garçon sortit de dessous le siège la boîte étroite, l'ouvrit et y prit une arme.

— Je te brûle, charogne, si tu dis encore un seul mot ! cria-t-il, fou de rage.

Mais Selig Perlmutter se remit encore à rire à gorge déployée :

— Ha ! ha ! ha !

Alors, mon aîné lui appliqua sur la figure le canon du pistolet, et il tira. Le coup péta, toute la voiture en fut ébranlée.

Mais dans la fumée de la poudre, le rire effroyable de Selig Perlmutter retentit encore une fois, longuement, longuement, comme s'il ne devait jamais cesser :

— Ha ! ha ! ha ! ha !...

Je vis mon aîné tomber en avant, en gémissant, sur les genoux du mort. Et dans l'autre coin j'entendais les pitoyables lamentations du garçon...

*Et pendant des éternités nous roulâmes, toujours plus loin, par cet affreux jour gris et pluvieux....*

Comment nous arrivâmes... je ne me souviens de tout cela que confusément : je sais qu'on nous prit le mort et qu'on emporta aussi mon aîné. Je l'entendais crier, beugler, je le vis se jeter à terre, l'écume plein la bouche. Je vis qu'on lui passait la camisole de force et qu'on l'emportait dans l'établissement. Il y est encore aujourd'hui. Pananoïa aiguë, provoquée par une intoxication alcoolique chronique, affirment les médecins.

Je pris le chien avec moi, un affreux petit bâtard. Je l'ai gardé pendant deux ans, mais il n'a jamais pu me sentir, malgré tous mes efforts pour gagner ses bonnes grâces. Il sautait sans cesse après moi en aboyant. Je le trouvai un jour dans mon lit, qu'il avait entièrement souillé. Comme je voulais le chasser, il me mordit les doigts jusqu'au sang ; alors je l'ai tué, je l'ai étranglé.

C'était il y a quatre ans, à mon anniversaire, le 3 novembre.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, pourquoi justement cette date a pour moi une désagréable, une effroyable saveur ?

## LA FIANCEE DU TOPHAR

J'ai vu dans le monde

Un étrange prodige.

WALTER VON DER VOGELWEIDE.

Chercher des chambres ! C'est bien là une des occupations les plus désagréables. Monter, descendre, d'une rue à l'autre, toujours les mêmes demandes, les mêmes réponses, ô, pauvre âme !

Depuis 10 heures j'étais en chemin, et il était maintenant 3 heures. Harassé, comme un cheval de fiacre, naturellement.

Encore une fois monter trois étages.

— Je pourrais voir les chambres ?

— Faites.

La femme me conduisit par un couloir obscur, puis ouvrit une porte.

— Voici.

J'entrai. La chambre était grande, spacieuse, et pas trop pauvrement meublée. Divan, table à écrire, rocking-chair, tout y était.

— Où est la chambre à coucher ?

— La porte à gauche.

La femme ouvrit et me fit voir la pièce. Un lit anglais, même ! J'étais ravi.

— Le prix ?

— Soixante marks par mois.

— Bien. Fait-on du piano ici ? Y a-t-il des enfants ?

— Non, je n'ai qu'une fille, qui est mariée à Hambourg. On ne fait pas de piano non plus.

— Dieu merci ! dis-je. Alors, je loue les chambres.

— Quand voulez-vous rentrer ?

— Si c'est possible, aujourd'hui même.

— Oui, c'est possible.

Nous revînmes au salon. Juste en face, il y avait encore une porte.

— Dites-moi donc, demandai-je à la femme, où conduit cette porte.

— Il y a encore deux chambres, là.

— Vous les habitez ?

— Non, j’habite de l’autre côté. Ces chambres sont vacantes pour l’instant ; elles sont aussi à louer.

Il me vint une idée.

— Mais bien sûr, selon toute vraisemblance, ces chambres ont une entrée particulière sur le corridor ?

— Hélas ! non, monsieur le docteur permettra bien que l’autre locataire puisse passer par ici.

— Quoi ? criai-je. Merci bien ! Je dois laisser un étranger passer par ma chambre ! C’est encore mieux !

Voilà pourquoi le prix de location était si réduit !

J’étais furieux à en éclater, mais j’étais si fatigué de toutes ces courses que je n’avais même plus le courage de me révolter.

— Prenez donc les quatre chambres ! dit la femme.

— Je n’ai pas besoin de quatre chambres ! beuglai-je. Le diable vous emporte !

A ce moment, on sonna, la femme sortit pour ouvrir et me laissa.

— Y a-t-il ici des chambres meublées à louer ? entendis-je.

Ah ! En voilà déjà un, pensai-je. Et je me réjouissais de ce que ce monsieur répondrait à la prétention de cette femme. J’entrai vivement dans la chambre de droite, dont la porte était restée à moitié ouverte. C’était une pièce moyenne, disposée en même temps pour coucher et pour habiter. Une porte étroite, de l’autre côté, conduisait dans une chambrette vide,

maigrement éclairée par une petite fenêtre. Celle-ci, comme du reste les autres fenêtres de la maison, donnait sur un grand et vaste parc, un des rares parcs que l'orgueil berlinois ait laissé subsister.

Je rentrai ; les pourparlers étaient sans doute déjà terminés, le monsieur allait voir maintenant le revers de la médaille ! Mais je me trompais. Sans demander le prix, il déclara ne point vouloir de ces chambres.

— J'ai encore deux autres chambres, dit la femme.

— Voulez-vous me les montrer ?

La propriétaire et l'étranger entrèrent. Il était petit, un habit court et noir. Blond, toute la barbe, des lunettes. Il avait l'air bien, sans prétention.

Sans plus me remarquer, la femme lui fit voir ces deux chambres. Pour la plus grande, le monsieur n'y prit aucun intérêt ; au contraire, très scrupuleusement, il inspecta la petite chambre d'à côté, qui parut lui plaire beaucoup. Et, quand il remarqua que les fenêtres n'avaient pas de vis-à-vis, un sourire de satisfaction glissa sur sa figure desséchée.

— Ces deux chambres, je les louerai, déclara-t-il.

La femme dit le prix.

— Bien ! dit le monsieur, aujourd'hui même je ferai venir mes affaires.

Il salua et se retourna pour sortir.

— Par où sort-on ?

La femme prit un visage désespéré.

— Vous devez passer par la chambre du devant.

— Quoi ? dit le monsieur. Ces chambres n'ont pas d'entrée particulière ? Je dois toujours passer chez un étranger ?

— Prenez donc les quatre chambres ! se mit à geindre la femme.

— Mais c'est beaucoup trop cher pour moi, quatre chambres. Bon Dieu, la course va encore recommencer !

De grosses larmes coulaient sur les joues de la pauvre femme.

— Je ne louerai jamais ces chambres, dit-elle. Il est bien venu cent messieurs dans la dernière quinzaine, la maison leur plaît à tous, mais tous s'en vont, parce que cet imbécile d'architecte n'a pas fait de porte pour sortir. Monsieur aussi serait resté, sans cela !

Elle me désignait, en s'essuyant les yeux avec son tablier.

— Vous aussi, vous vouliez louer ces chambres ? demanda le monsieur.

— Non, les deux autres. Mais merci pour l'agrément de laisser passer dans ma chambre des personnes étrangères.

« Du reste, vous pouvez vous consoler : je suis, moi aussi, depuis 10 heures à trotter.

Ce bref entretien redonna à la propriétaire une lueur d'espoir.

— Ces messieurs se comprennent pourtant si bien, dit-elle. Ne serait-il pas possible que ces messieurs prennent ensemble les quatre chambres ?

— Merci ! dis-je.

Le monsieur me considéra attentivement, puis s'avança vers moi.

— Je suis fatigué de chercher, écœuré, dit-il, et ces deux chambres me conviennent particulièrement. Si nous essayions ?

— Je ne vous connais pas, criai-je à m'égosiller.

— Je m'appelle Fritz Beckers, je suis très tranquille, à peine si vous m'entendez. Si cela ne vous convient pas, vous pourrez toujours vous en aller, nous ne sommes pas mariés.

Je ne répondis pas. Il continua :

— Je vous fais cette proposition : le prix d'ensemble est de quatre-vingt-dix marks, nous en payons chacun la moitié. Je prends ces deux pièces, vous prenez les deux autres. Seulement je dois avoir libre droit de passage, et de plus je pourrai le matin prendre mon café dans votre salon ; je n'aime pas déjeuner dans une chambre à coucher !

— Vous avez pourtant la petite pièce.

— J'en ai besoin, pour autre chose. Je vous le certifie encore, je ne vous serai à charge en rien.

— Non ! dis-je.

— Bon ! reprit M. Beckers, il n'y a plus rien à faire ! Il ne nous reste plus à tous deux que de nous remettre en chasse.

— Encore monter, descendre ? Plutôt casser des pierres !

— Restez ! lui criai-je. Je veux essayer avec vous !

— A la bonne heure !

La propriétaire rayonnait.

— C'est aujourd'hui un bon jour.

Je lui fis un billet et la priai d'envoyer quelques commissionnaires chercher ma malle et mes caisses ; puis je pris congé. Je me sentais une faim de loup, et je voulais aller dîner n'importe où.

A peine dans l'escalier, je regrettais déjà ma résolution. J'avais presque envie de faire demi-tour et de revenir sur mon acceptation.

Dans la rue, je rencontrai Paul Haase.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— Je n'ai pas de domicile. J'en cherche un.

Je fus alors bien aise ; j'avais au moins un domicile. J'allai avec le peintre dans un restaurant, nous mangeâmes copieusement .

— Viens donc ce soir chez Griebel ; il donne une fête dans son atelier, proposa-t-il. Luxen sera là. Je vais le chercher !

— Bon, dis-je.

Quand j'arrivai à ma nouvelle demeure, les malles y arrivaient en même temps. Les commissionnaires et la propriétaire m'aidèrent ; quelques heures après, tout était arrangé : les lithographies en couleur et les bibelots en toc avaient été soigneusement rendus à la propriétaire, et les chambres avaient déjà pris quelque chose du caractère de leur habitant.

On frappa, le peintre entra :

— Tiens, ça a l'air convenable, ici, dit-il. Mais maintenant il faut venir, il est déjà 9 heures.

— Quoi ?

Je regardai l'heure, il avait raison.

A ce moment, on frappa à nouveau.

— Entrez !

— Pardon, c'est moi.

M. Beckers entrait ; derrière lui, deux commissionnaires traînaient d'énormes caisses.

— Qui était-ce donc ? demanda Paul Haase, quand nous fûmes assis dans le tramway.

Je lui racontai le mystère de ma location.

— Eh bien ! Vous vous êtes assis sur un joli paquet d'orties ! Au fait, nous devons descendre ici.

Il était passablement tard, lorsque je me levai le lendemain. Quand la propriétaire apporta le thé, je lui demandai si M. Beckers avait déjà déjeuné.

— Dès 7 heures et demie, répondit-elle.

Cela me fut très agréable. S'il se levait toujours d'aussi bonne heure, il me gênerait fort peu. Et effectivement je ne le voyais jamais. J'étais déjà depuis quinze jours dans ma nouvelle demeure, et j'avais presque complètement oublié mon colocataire.

Un soir, à 10 heures, on frappa à la porte de communication. Je dis d'entrer ; Fritz Beckers ouvrit et pénétra dans la chambre.

— Bonsoir ! Je vous dérange ?

— Pas du tout ! Je finissais justement d'écrire.

— Alors, puis-je rester un peu avec vous ?

— Parfaitement. Mais à une condition : vous fumez là une longue pipe, et je ne peux en supporter l'odeur. Voici des cigares et des cigarettes, à votre disposition.

Il retourna dans sa chambre, et je l'entendis vider sur l'appui de sa fenêtre le fourneau de sa pipe. Ensuite, il revint et ferma la porte derrière lui. Je lui offris la boîte à cigarettes.

— Servez-vous, je vous prie.

— Merci bien ! Ne pourriez-vous pas tolérer une petite pipe ?

— Eh bien ! oui.

— Permettez-moi alors de m'en bourrer une.

Il tira de sa poche une petite pipe anglaise, la remplit et l'alluma.

— Je ne vous dérange vraiment pas ? demanda-t-il.

— Mais en aucune façon. Je suis arrivé dans mon travail à un point mort, il faut que je m'arrête bon gré mal gré. J'ai besoin d'une description de la fête d'Osiris ; j'irai demain à la bibliothèque, je trouverai bien quelque chose.

Fritz Beckers sourit :

— Peut-être puis-je vous aider ?

Je lui posai quelques questions auxquelles il me répondit d'une manière excessivement précise.

— Vous êtes orientaliste, monsieur Beckers ?

— Un peu, répondit-il.

A partir de ce jour, je le vis de temps à autre. Ordinairement, tard dans la soirée, il venait boire un verre de grog ; parfois aussi, je l'appelais. Nous nous entretenions très bien sur toutes sortes de sujets ; Fritz Beckers paraissait fort sur tous les terrains. Mais il évitait de parler de lui-même.

Il était quelque peu mystérieux. Contre la porte qui conduisait à ma chambre, il avait pendu un lourd tapis persan, qui empêchait pratiquement d'entendre le moindre bruit. Quand il sortait, il fermait soigneusement la porte à clef, et la propriétaire ne pouvait entrer chez lui, pour faire le ménage, que le matin de bonne heure, pendant qu'il déjeunait dans ma chambre. Pour le nettoyage du samedi, il restait tout le temps là, assis sur un siège, et il fumait sa pipe, jusqu'à ce que la propriétaire eût fini. Sa chambre ne contenait rien qui pût éveiller la curiosité.

Cependant, derrière la petite pièce, il pouvait loger toutes sortes de choses. Aussi, la porte en était-elle recouverte de lourdes draperies ; de plus, il avait fait mettre deux fortes barres de fer, avec des cadenas de sûreté américains.

Naturellement, la propriétaire avait terriblement envie de connaître cette mystérieuse pièce, dans laquelle il travaillait toute la journée. Un beau jour, elle était allée dans le grand parc ; elle avait eu beaucoup de peine à faire la connaissance du jardinier, pour pouvoir considérer une seule fois la petite fenêtre.

Peut-être verrait-elle quelque chose !

Mais elle ne vit rien du tout. La fenêtre était ouverte, pour mieux laisser entrer l'air frais, mais devant l'ouverture était suspendu un drap noir.

La femme lui demanda des explications :

— Pourquoi avez-vous obstrué la petite fenêtre, monsieur Beckers ?

— Je n'aime pas être observé quand je travaille.

— Mais vous n'avez aucun vis-à-vis ; personne ne peut vous voir d'en bas !

— Et si quelqu'un montait sur l'un des grands ormes ?

Stupéfaite, la femme me raconta cette conversation. Seul, un individu mystérieux pouvait songer à de pareilles choses !

— C'est peut-être un faux-monnayeur ! dis-je.

Dorénavant, chaque mark, chaque pfennig venant de M. Beckers fut rigoureusement examiné. A dessein, la femme se fit changer par lui quelques billets et porta tout l'argent qu'il lui donna à une banque amie. Il y fut regardé à la loupe, mais il n'y eut jamais une pièce fausse. Tous les premiers du mois, M. Beckers recevait, du reste, par le facteur deux cents marks. Or, il était évident qu'il ne dépensait même pas cette somme. L'atelier de fausse monnaie était donc un mythe.

M. Beckers n'avait aucune relation. De temps à autre, il recevait de grandes et de petites caisses, et de tous les formats possibles, toujours apportées par des commissionnaires. Ce qu'il y avait dedans, malgré tous

ses efforts, la femme ne pouvait arriver à le savoir ; Beckers s'enfermait, en retirait le contenu, et lui donnait les caisses vides pour les brûler.

Un après-midi, ma petite amie était avec moi. J'étais à la table de travail ; couchée sur le divan, elle lisait.

— On a déjà sonné au moins deux fois !

— Qu'importe ! grondai-je.

— Mais on n'ouvre pas.

— Et alors ?

— Ta propriétaire n'est peut-être pas là ?

— Non, elle est sortie.

A ce moment, on resonna, très violemment.

— Faut-il ouvrir ? demanda Anny. En fin de compte, si c'est pour toi !

— Si cela t'amuse ! Mais sois prudente.

Elle se leva brusquement.

— N'aie pas peur, dit-elle, je regarde d'abord à travers le judas.

Quelques minutes après, elle revint.

— C'est un paquet pour toi. Donne-moi quelques sous pour le pourboire.

Je lui donnai l'argent, le commissionnaire déposa une caisse dans la chambre, remercia et partit.

— Nous allons voir tout de suite ce que c'est ! cria Anny en battant des mains.

Je me levai et j'examinai la caisse. Elle ne portait aucune adresse.

— Je ne sais vraiment pas de qui cela vient, dis-je ; peut-être est-ce une erreur.

— Comment ? cria Anny. L'homme avait bien une fiche sur laquelle il y avait : rue Winterfeld, 24, troisième étage, chez Mme Paulsen. Il a dit en outre : pour M. le docteur ! C'est bien toi pourtant !

— Oui, dis-je.

Le diable m'emporte si je pensai un seul instant à M. Beckers !

— Allons, va ! Ouvrons cette boîte. Il y a sûrement quelque chose à manger là-dedans.

Avec un vieux couteau-poignard, j'essayai de forcer le couvercle. La lame se brisa. Je regardai autour de moi, mais il n'y avait à ma portée aucun instrument que je puisse utiliser.

— Impossible ! dis-je.

— Es-tu bête ! fit la petite en riant. Puis elle courut à la cuisine et en revint aussitôt avec un marteau, des tenailles et des ciseaux.

— C'était dans le tiroir de la table de cuisine. Tu ne sais jamais rien, toi !

Elle s'agenouilla et se mit au travail. Cela n'était pas si facile, le couvercle était solide. Ses joues pâles devenaient rouges, et on sentait battre le cœur sous le corset.

— Allons, prends ma place ! dit-elle en pressant ses petites mains sur son sein. Ah ! mon imbécile de cœur !

Elle était le joujou le plus gai du monde, mais si fragile ! Il fallait faire extrêmement attention avec elle, son cœur était en fort mauvais état.

J'arrachai quelques clous et soulevai le couvercle. Crac ! Il sauta ! Dans la caisse, il y avait de la sciure : Anny fourra vivement ses petites mains dedans. Pendant ce temps, je me retournai pour poser les outils sur la table.

— Je le tiens ! s'écria-t-elle. C'est quelque chose de mou !

Tout à coup elle poussa un cri strident, se leva brusquement et tomba en arrière. Je la relevai et la portai sur le divan ; elle était évanouie. J'arrachai vite la blouse, je délaçai le corset, son pauvre petit cœur s'était encore arrêté. Je pris de l'eau de Cologne et lui frictionnai les tempes et la poitrine ; peu à peu, je perçus à nouveau les légers battements du cœur.

Sur ce, j'entendis une clef tourner du dehors dans la porte de l'antichambre, et aussitôt on frappa :

— Qui est là ?

— C'est moi.

— Venez par ici ! m'écriai-je, et Beckers entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Elle est pour moi, cette caisse ! dit-il.

— Pour vous ? Mais, qu'y a-t-il donc dedans qui ait pu tant effrayer la petite ?

— Oh ! rien de particulier.

— Il y a des chats morts ! cria Anny, qui s'éveillait de son évanouissement. Toute la boîte est pleine de chats morts !

Fritz Beckers prit le couvercle pour le remettre sur la caisse ; je m'approchai et je regardai vivement à l'intérieur. C'était vrai, il y avait des chats morts et, au-dessus, un gros matou noir.

— Sacrebleu, que voulez-vous faire de cette ménagerie ?

Fritz Beckers sourit, puis il dit très lentement :

— Vous savez, on dit que les peaux de chats sont très bonnes pour la goutte et pour les rhumatismes. J'ai, à Usedom, une vieille tante qui est très souffrante : je veux lui envoyer ces peaux de chat !

— Votre vilaine vieille tante d'Usedom est certainement la grand-mère du diable ! s'écria Anny, qui était maintenant assise sur le sofa.

— Vous croyez ? dit Fritz Beckers.

Puis il fit poliment une révérence, enleva la caisse et alla sans sa chambre.

Une semaine plus tard environ, un nouveau paquet lui arriva, cette fois par la poste. La propriétaire l'apporta, en passant par ma chambre, et me lança un clin d'œil. En sortant de la chambre de Beckers, elle vint vers moi et sortit de sa poche une fiche qu'elle me donna.

— Ça y est, dit-elle, j'ai recopié la déclaration de la poste.

Le paquet venait de Marseille et contenait douze kilos... de musc ! Assez pour approvisionner à Berlin pendant dix ans toutes les prêtresses de Vénus vulvaire !

Vraiment, un homme étrange, ce M. Fritz Beckers.

Une autre fois, la propriétaire, hors d'elle-même, vint à moi, comme j'arrivais et que j'ouvrais la porte de la maison.

— Aujourd'hui, il est venu une très grosse caisse, qui avait bien deux mètres de long et cinquante centimètres de haut. Il y avait sûrement un cercueil dedans !

Mais Fritz Beckers, quelques heures après, renvoya la caisse pour en faire du petit bois, et, bien que la propriétaire, plusieurs jours durant,

fouillât partout en nettoyant, elle ne put rien découvrir qui ressemblât de près ou de loin à un cercueil.

Peu à peu, notre intérêt pour les secrets de Fritz Beckers se dissipa. Il continuait à recevoir de mystérieuses caisses, des petites le plus souvent, comme celle des chats morts, parfois aussi une longue. Nous nous étions résignés à ne pas percer l'énigme, d'autant plus que Fritz Beckers ne se faisait remarquer en rien. Parfois, tard le soir, il venait passer quelques heures avec moi et, je dois le dire, c'était un plaisir de causer avec lui.

C'est alors que se produisit un événement fort pénible pour moi.

Ma petite amie devenait sans cesse plus capricieuse. A cause de son petit cœur malade, je prenais les plus minutieuses précautions, mais de jour en jour son état empirait. Elle ne pouvait plus souffrir M. Fritz Beckers. Quand elle venait, si Beckers entrait quelques minutes, c'était alors une scène certaine après laquelle Anny tombait en syncope. Elle tombait en syncope comme d'autres éternuent. Elle tombait en syncope à tout propos. Très souvent même sans raison.

Et ces syncopes devenaient toujours plus longues et plus inquiétantes ; je craignais toujours de la voir mourir entre mes mains. La pauvre chérie !

Un après-midi, elle arriva, souriante et gaie.

— Ma tante est à Potsdam, s'écria-t-elle, je peux rester avec toi jusqu'à 10 heures !

Elle prépara le thé, puis elle s'assit sur mes genoux.

— Laisse-moi lire ce que tu as écrit !

Elle prit les feuilles et lut. Elle était très contente et elle me donna un gros baiser. Nos petites amies sont bien notre public le plus reconnaissant.

Elle était si joyeuse aujourd'hui, en si bonne santé !

— Je crois qu'il va beaucoup mieux, mon imbécile de cœur. Il bat tranquillement et régulièrement.

Elle prit ma tête à deux mains et pressa mon oreille contre son petit cœur pour me le faire entendre.

Le soir, elle écrivit le menu : pain, beurre, jambon, saucisses de Francfort et œufs. Puis, elle sonna la propriétaire :

— Allez nous chercher cela ! commanda-t-elle, mais ayez soin de ne nous acheter que de bonnes choses !

— Ne vous tourmentez pas, ma petite dame, je ferai de mon mieux, répondit la femme.

Et, en guise de caresse, de sa main calleuse elle caressa les manches de soie d'Anny. Toutes les propriétaires de Berlin sont enchantées des petites amies de leurs locataires.

— Comme c'est bien aujourd'hui chez toi ! dit Anny en riant. Pourvu que l'horrible Beckers ne vienne pas !

Il était déjà là. Toc, toc !

— Entrez !

— Je dérange ?

— Oui, naturellement, vous dérangez ! Vous ne le voyez pas ? s'écria Anny.

— Je me retire tout de suite.

— Ah ! vous nous avez déjà dérangés. Rien qu'à fourrer votre tête ici, c'est désagréable ! Allez, allez-vous-en donc enfin ! Qu'attendez-vous encore ? Tueur de chats !

Beckers avait déjà la main sur le bouton, pour se retirer ; il n'était pas resté une minute dans la chambre, mais c'était déjà beaucoup trop pour Anny. Elle bondit, ses doigts blancs agrippés aux bords de la table.

— Tu ne vois donc pas qu'il veut rester là de force, cet homme ! Jette-le dehors ! Défends-moi, frappe-le, cet horrible chien !

— De grâce, allez-vous-en ! dis-je à Beckers.

Il s'arrêta à la porte et jeta encore un regard.

La petite était comme folle.

— Dehors, dehors, chien ! criait-elle. Dehors !

Sa voix s'éteignit, les yeux lui sortaient de la tête. Lentement, ses doigts convulsivement fermés se détachaient des bords de la table : elle tomba raide en arrière sur le divan.

— Ça y est ! criai-je. Encore une syncope. Il est insupportable, ce cœur. Excusez-moi, monsieur Beckers, elle est très malade, pauvre petite.

Comme toujours, j'ouvris la blouse et le corset, et je commençai à la frictionner avec de l'eau de Cologne. Mais en vain. Elle restait raide.

— Beckers ! criai-je, de grâce, allez chercher du vinaigre à la cuisine.

Il en apporta, mais cette nouvelle friction ne servit à rien.

— Attendez, cria-t-il, j'ai quelque chose.

Il alla dans sa chambre et revint avec une boîte marquetée.

— Tenez votre mouchoir devant le nez, dit-il.

Puis il prit dans la boîte un morceau de camphre persan qu'il mit sous le nez de la jeune fille. Cela sentait si fort que les larmes m'en coulaient sur les joues.

Anny se convulsa ; une minute plus tard un violent tremblement secouait tout son corps.

— Dieu merci, cela aura servi ! criai-je.

Elle se dressa à moitié, les yeux s'ouvrirent. Mais alors elle aperçut le visage de Beckers. Un horrible cri sortit de ses lèvres bleues, aussitôt elle retomba.

— Encore une syncope ! Le diable m'emporte !

Nous essayâmes encore tous les moyens que nous connaissions : eau, vinaigre, eau de Cologne. Nous lui serrions sous le nez le camphre persan dont la piquante odeur eût fait éternuer une statue de marbre. Elle restait sans vie.

— Tonnerre ! Une belle affaire !

Je mis l'oreille sur sa poitrine, je ne pouvais pas saisir la moindre palpitation. Les poumons aussi s'étaient arrêtés. Je pris un miroir et l'appuyai sur ses lèvres ouvertes, pas le moindre souffle ne le ternit.

— Je crois, dit Beckers, je crois...

Puis il s'interrompit :

— Allons chercher un médecin.

Je me dressai d'un bond.

— Bien sûr ! Tout de suite ! Vis-à-vis de la maison, il y en a un, allez-y. Moi, je cours au coin de la rue, chez mon ami le Dr Martens ; il est sûrement chez lui.

Nous dégringolâmes ensemble l'escalier. J'entendis Beckers sonner violemment à la maison d'en face. Je courais aussi vite que je pouvais ; j'arrivai enfin à la maison du Dr Martens, et je pressai sur le bouton. Personne ne vint. Je sonnai encore une fois. Enfin, j'appuyai le doigt sur le bouton, sans discontinuer. Toujours personne. Il me semblait que j'étais là depuis mille ans.

Enfin, de la lumière. Le Dr Martens lui-même, en chemise et en pantoufles.

— Eh bien ! vous en faites un carillon !

— Quand il faut attendre si longtemps !

— Excusez-moi, la servante est sortie, j'étais tout seul, en train de m'habiller, comme vous voyez. Je me préparais justement pour une soirée. Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

— Venez avec moi tout de suite, docteur ! Tout de suite !

— Comme ça, en chemise ? Je pourrais bien au moins passer un pantalon ! Entrez, je ferai vite, et vous me raconterez pendant ce temps ce qui vous arrive !

Je le suivis dans la chambre à coucher.

— Vous connaissez bien la petite Anny ? Je crois que vous l'avez rencontrée une fois chez moi ? Eh bien...

Et je lui racontai la chose. Enfin, enfin il était prêt. Ciel, il allumait encore un cigare !

Dans la rue, Beckers venait à notre rencontre.

— Votre médecin est déjà là-haut ? lui demandai-je.

— Non, il viendra dans un moment. Je l'attendais ici.

Quand nous fûmes arrivés devant la maison, la porte d'en face s'ouvrit et un monsieur en sortit. C'était l'autre médecin. Tous quatre nous nous empressâmes de monter l'escalier.

— Eh bien ! où est notre malade ? demanda Martens, qui était entré le premier dans la chambre.

— Là, sur le divan, dis-je.

— Sur le divan ? Il n'y a personne.

Je m'approchai... Anny n'était plus là. J'étais sans parole.

— Peut-être s'est-elle réveillée de son évanouissement et s'est-elle couchée sur le lit, à côté, déclara l'autre médecin.

Nous allâmes dans la chambre à coucher, il n'y avait personne ; le lit était intact. Nous allâmes dans la chambre de Beckers ; là non plus, il n'y avait rien. Nous cherchâmes dans la cuisine, dans la chambre de la propriétaire, partout, à tout l'étage : Anny avait disparu.

Martens sourit :

— Eh bien ! vous vous êtes mis la tête à l'envers pour rien ! Elle est tranquillement rentrée, pendant que vous racontiez vos histoires funèbres à de paisibles citoyens.

— Mais alors, Beckers aurait bien dû la voir, puisqu'il est resté tout le temps en bas dans la rue.

— J'allais et venais, dit-il, et il ne serait pas impossible qu'en sortant, elle se soit peut-être glissée derrière moi.

— Mais c'est tout à fait impossible ! m'écriai-je. Elle était couchée tout de son long, raide, engourdie, le cœur ne battait plus, les poumons ne fonctionnaient plus. Dans pareil cas, personne, vous pas plus que moi, ne pourrait se lever et s'en aller si aisément.

— Elle vous a joué la comédie, votre petite, et elle riait sous cape quand, de désespoir, vous vous précipitez dans l'escalier pour aller chercher du secours.

En riant, les médecins s'en allèrent ; bientôt, survint la propriétaire.

— Ah ! la petite dame est déjà partie ?

— Oui, dis-je, elle est rentrée. M. Beckers dînera avec moi ce soir. Je vous invite, monsieur Beckers.

— Grand merci, dit-il. Avec plaisir.

Nous mangeâmes, nous bûmes.

— Je suis vraiment curieux de savoir ce qui s'est passé.

— Vous lui écrirez ? demanda Beckers.

— Bien sûr. Je peux même aller chez elle dès demain. Un prétexte est facile à trouver. Si je savais seulement où elle demeure.

— Vous ne savez pas où elle demeure ?

— Pas la moindre idée ! Je ne sais même pas comment elle s'appelle. J'ai fait sa connaissance, il y a environ trois mois, en ville, dans la rue, puis nous nous sommes rencontrés quelquefois au jardin de l'Exposition. Je sais seulement qu'elle habite le quartier de la Hanse, qu'elle n'a pas de parents, qu'elle a une tante riche qui s'occupe beaucoup d'elle. Je l'appelle Anny, parce que ce nom va si bien à sa petite personne. Mais elle peut s'appeler aussi bien Ida, Frida, ou Pauline, est-ce que je sais, moi ?

— Vous correspondiez cependant avec elle ?

— Je lui écrivais, du reste assez rarement. Anny Meier, poste restante, 28. Un joli chiffre, hein ?

— Anny Meier, poste restante, 28, répéta Fritz Beckers, songeur.

— Allons, monsieur Beckers, buvons à notre amitié ! Si Anny ne peut pas vous sentir, elle vous a du moins laissé la place libre, ce soir.

— A votre santé !

Les verres s'entre-choquèrent. Nous bûmes, nous causâmes, et il était déjà très tard quand nous nous quittâmes.

J'allai dans ma chambre à coucher et je m'approchai de la fenêtre ouverte. Le grand jardin s'étendait en bas, et la lune jouait sur les feuilles qu'un léger vent balançait faiblement.

Il me sembla alors que du dehors quelqu'un m'appelait par mon nom. J'épiai de toutes mes forces, alors j'entendis de nouveau... *c'était la voix d'Anny.*

— Anny ! criai-je à travers la nuit. Anny !

Pas de réponse.

— Anny ! criai-je encore une fois. Es-tu là, en bas ?

Pas de réponse. Comment aurait-elle pu aller dans le parc ? Et à cette heure !

Sans aucun doute, j'avais bu.

Je me mis aussitôt au lit. Je m'endormis, très profondément, quelques heures. Ensuite, mon sommeil devint agité, je commençai à rêver. Or, cela ne m'arrive que rarement, très rarement.

*Alors, elle m'appela à nouveau.*

Je voyais Anny étendue, Beckers penché sur elle. Elle ouvrait tout grands des yeux épouvantés ; ses petites mains esquissaient un geste de défense. Et les pauvres lèvres remuaient, et il en sortait avec un effort inouï, un seul cri... mon nom.

Je m'éveillai. J'essuyai la sueur de mon front et je tendis l'oreille. Maintenant encore, très faiblement, mais clairement, mais distinctement, j'entendais appeler. Je sursautai et courus à la fenêtre.

— Anny ! Anny !

Rien ! Tout était silencieux. Je voulais retourner me coucher, encore un cri, un dernier, plus distinct que jamais, comme dans une épouvante insensée.

Aucun doute, c'était sa voix. Mais cette fois le son ne venait plus du jardin, il me semblait qu'il venait de l'une des chambres.

J'allumai la bougie, je cherchai sous le lit, derrière les rideaux, dans les armoires. Tout à fait impossible que quelqu'un puisse se cacher ici. J'allai au salon. Non, elle n'était nulle part.

Si Beckers ?... Mais quelle idée absurde ! Cependant, qu'y a-t-il d'impossible ? Sans plus réfléchir, j'allai à sa porte et je tournai le bouton. La porte était verrouillée. Alors, je me ruai de toute ma force : la serrure se brisa, et la porte s'ouvrit toute grande. J'empoignai la lumière et j'entraï en coup de vent.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Fritz Beckers.

Il était étendu dans son lit, et il se frottait les yeux pour s'éveiller. Mes suppositions avaient été vraiment enfantines !

— Excusez mon impertinence, dis-je. Un rêve idiot m'a fait perdre tout mon bon sens.

Je lui racontai ce que j'avais rêvé.

— Extraordinaire ! dit-il. *J'ai fait le même rêve !*

Je le considérai ; une sorte de condescendance méprisante se reflétait sur ses traits.

— Vous n’avez pas besoin de vous moquer de moi ! grognai-je, et je partis.

Le lendemain, j’écrivis une longue lettre à Anny. Fritz Beckers entra au moment où je mettais l’adresse, il regarda par-dessus mes épaules et lut : « Anny Meier. Poste restante, 28. »

— Pourvu que vous receviez bientôt une réponse, dit-il en souriant.

Mais je ne reçus pas de réponse. J’écrivis encore quatre jours après, et une troisième fois quinze jours plus tard.

Finalement, je reçus une réponse, mais d’une écriture qui m’était totalement inconnue :

*Je ne veux pas que vous ayez plus longtemps en main des lettres de moi, aussi je dicte ces lignes à une amie. Je vous prie de bien vouloir me retourner aussitôt toutes mes lettres et tout ce que vous avez de souvenirs de moi. Vous devinerez facilement pourquoi je ne veux plus rien savoir de vous. Puisque vous me préférez votre affreux ami, j’aime mieux m’en aller.*

La signature manquait ; en revanche, il y avait sous l’enveloppe mes trois dernières lettres non décachetées. Je lui écrivis encore une fois, mais, peu de jours après, cette lettre me revint non décachetée. Alors, je me décidai ; sous une grosse enveloppe j’empaquetai toutes les petites lettres que j’avais reçues d’elle jadis, j’y joignis les autres bagatelles, et l’envoyai à l’adresse de la poste restante.

Lorsque le soir, je racontai cela à Beckers, il me demanda :

— Vous avez tout envoyé ?

— Oui, tout !

— Vous n’avez rien conservé ?

— Non, rien du tout ; pourquoi cette demande ?

— Une simple idée. Cela vaut mieux que de traîner avec soi les vieux souvenirs.



Quelques mois passèrent. Un jour Beckers m'annonça qu'il quittait la maison.

— Vous abandonnez Berlin ?

— Oui, répondit-il. Je vais à Usedom, chez ma tante. Un très beau pays... Usedom !

— Quand partez-vous ?

— A vrai dire, je devrais être déjà parti. Mais après-demain, un de mes vieux amis fête son jubilé, et j'ai dû lui promettre de venir. Du reste, je serais très heureux si vous me faisiez le plaisir de m'accompagner.

— Au jubilé de votre ami ?

— Oui ! Vous y trouverez bien autre chose que ce que vous pensez. De plus, nous avons demeuré ensemble en paix depuis presque sept mois ; vous ne pouvez me refuser cette petite grâce de passer avec moi la dernière soirée.

— C'est entendu, fis-je.

Le soir, vers 8 heures, Beckers vint me prendre.

— Je suis prêt dans un instant ! dis-je.

— Je vais chercher un fiacre. Je vous attendrai en bas dans la rue. Voulez-vous passer un pantalon noir, mettre une redingote noire, une cravate noire, et des gants noirs. Vous voyez, je suis habillé ainsi.

— Tout cela ! grommelai-je. Voilà qui promet !

Quand je sortis, Beckers était déjà assis dans un fiacre. Je montai et nous filâmes à travers Berlin ; je ne faisais pas attention aux rues. Trois quarts d'heure après environ, nous fîmes halte : Beckers paya et me fit entrer sous une grande porte cochère. Nous arrivâmes enfin dans une vaste cour, bordée au fond d'un mur élevé. Beckers poussa une porte basse dans le mur, nous parvînmes à une petite maison adossée à ce mur. Derrière s'étendait un énorme jardin.

— Tiens, encore un grand jardin particulier à Berlin. On n'a jamais fini d'apprendre !

Mais je n'eus pas le temps de regarder en détail, Beckers était déjà au haut de l'escalier de pierre, et je me hâtai de le suivre. La porte était ouverte ; nous entrâmes par un vestibule sombre dans une petite pièce sobrement meublée. Au milieu, était une table couverte d'une nappe blanche et supportant une lourde coupe de grès. A droite et à gauche brûlaient des bougies dans deux chandeliers d'argent massif à cinq branches ; une paire de hauts chandeliers d'église jetait sa lumière sur une commode servant de buffet, avec des grands plats garnis de sandwiches. Aux murailles, étaient suspendues de vieilles lithographies décolorées par le temps et une multitude de couronnes ornées de larges rubans de soie. Celui dont on fêtait le jubilé paraissait être un chanteur ou un acteur. Et il devait être célèbre ! Je n'avais jamais vu autant de couronnes chez la diva la plus fêtée. Du sol au plafond, elles étaient accrochées, pour la plupart déjà fanées ; mais il y en avait aussi de toutes fraîches, vieilles à peine d'un jour, et que le jubilaire venait de recevoir pour son jubilé.

Maintenant, Beckers me présentait :

— Je vous ai amené mon ami, dit-il. M. Laurentz, sa femme et sa famille !

— Bien ! Bien ! monsieur Beckers ! dit le jubilaire qui me prit la main. C'est un grand honneur pour nous.

J'avais déjà vu des types étranges sur les scènes allemandes, mais jamais un type comme celui-là ! Les présentations étaient terminées : le jubilaire était extraordinairement petit et avait au moins 75 ans. Ses mains étaient aussi calleuses que de vieilles semelles de soldat, et, bien qu'évidemment il eût essayé pour la fête de les nettoyer avec énergie, d'une couleur de terre, d'un brun sombre. Son visage était desséché comme les épluchures de pommes de terre abandonnées depuis deux mois au soleil. Sur sa bouche édentée pendait une moustache grise, hérissée, pleine de tabac à priser ; de minces mèches de cheveux d'une nuance indéfinissable collaient çà et là à son crâne blanc.

Sa femme, pas beaucoup plus jeune que lui, nous versa à boire et posa devant nous une assiette de petits pains avec du jambon et des saucisses excellentes, ce qui me réconcilia tant soit peu avec elle. Elle portait un vêtement de soie noire ; elle avait des broches et des bracelets de jais. Les autres étaient tous en noir. Il y en avait un encore plus petit et plus vieux que le jubilaire ; les autres pouvaient bien avoir entre 40 et 50 ans.

— Vos parents ? demandai-je à M. Laurentz.

— Non. Celui-là seulement, le borgne, c'est mon fils ! Les autres sont mes gens.

C'étaient là ses gens ! Ainsi s'effondrait mon pronostic, M. Laurentz n'était donc pas une vedette de théâtre. Mais d'où avait-il donc pu recevoir ces magnifiques couronnes ? Je lus les dédicaces sur les rubans de soie. Une bande noir, blanc, rouge, portait l'inscription suivante : « A notre brave capitaine, la fidèle compagnie de grenadiers de la guilde des tireurs de Saint-Sébastien. » – Ainsi, c'était un capitaine d'une société de tir ! Sur une autre bande, on lisait : « Les électeurs du Reichstag du Comité central chrétien. » – Il faisait donc de la politique aussi ! « Au plus grand Lohengrin de tous les temps ! » C'était donc un chanteur d'opéra ? « A l'inoubliable collègue, le Cercle de la presse berlinoise. » – Quoi ? C'était encore un homme de lettres ? « Au flambeau de la science allemande, à l'ornement de la bourgeoisie allemande, le Cercle de la libre pensée de

Waldeck. » – Vraiment un homme important, ce M. Laurentz. Je rougissais de ne jamais avoir entendu parler de lui. Un nœud de ruban rouge sang portait ces mots : « Au chanteur de la liberté, les hommes du travail » ; pendant que sur un nœud vert on lisait : « A mon fidèle ami et collaborateur Stocker, prédicateur de la cour et de... » – Quel était donc cette espèce d'homme extraordinaire qui savait tout et que tous honoraient également ? – Là, au milieu, était suspendue une énorme bande, avec ces trois mots : « Au plus grand fils de l'Allemagne. »

— Excusez-moi, monsieur Laurentz, commençai-je modestement, je suis profondément malheureux de ne jamais avoir entendu parler de vous auparavant. Puis-je me permettre une question ?

— Certainement, dit M. Laurentz, avec jovialité.

— Quel jubilé exactement fêtez-vous aujourd'hui dans ce ravissant petit cercle de famille ?

— Cent mille ! dit M. Laurentz.

— Cent mille ? demandai-je.

— Cent mille ! dit M. Laurentz, et il cracha sur mes souliers.

— Cent mille ! dit son fils borgne, la mine songeuse. Cent mille !

— Cent mille ! répéta Mme Laurentz. Pourrai-je encore vous verser un verre de punch ?

— Cent mille ! dit encore une fois M. Laurentz. N'est-ce pas un beau chiffre ?

— Un très beau chiffre, dis-je.

— Vraiment, c'est un très beau chiffre ! dit Fritz Beckers, qui se leva et tendit son verre. Cent mille ! Un extraordinaire beau chiffre. Cent mille ! Réfléchissez donc un peu !

— C'est un chiffre prodigieux ! dit l'un des convives, celui qui était encore plus vieux et plus petit que M. Laurentz. Un chiffre absolument prodigieux : cent mille !

— Je vois, vous me comprenez, messieurs, poursuivit Fritz Beckers, aussi n'ai-je pas besoin de faire de longs discours. Je me bornerai à un seul mot : cent mille ! Mon cher jubilaire, je vous souhaite : encore une fois cent mille !

— Encore une fois cent mille ! crièrent sa femme et son fils et ses gens, et ils trinquèrent tous avec le jubilaire.

Il me vint une idée subite : M. Laurentz avait réuni les premiers cent mille marks ou thalers, et à cette occasion il offrait un punch !

Je pris aussi mon verre et je trinquai avec lui :

— Permettez-moi de me joindre de tout cœur au souhait de M. Beckers. Encore une fois cent mille ! A votre santé ! *Non olet !*

— Que dit-il là ? demanda le jubilaire à Beckers.

— *Non olet*, ça n'a pas d'odeur ! expliqua-t-il.

— Ça n'a pas d'odeur ?

M. Laurentz se mit à rire.

— Eh bien ! savez-vous, jeune ami, vous vous tiendrez bien le nez ! Presque tous puent. Vous pouvez m'en croire.

A la suite de quelles friponneries ce vieux criminel avait-il acquis son argent, pour en parler avec tant de cynisme ?

Beckers se leva de nouveau et prit un paquet qu'il avait auparavant déposé sur la commode.

— Monsieur Laurentz, je vous ai apporté ici une petite marque de ma reconnaissance, et en même temps un souvenir de mon amitié et de votre

beau jubilé.

Il défit le papier et mit au jour un gros et blanc crâne de mort, avec une belle monture en argent. Le dessus du crâne avait été scié et remis dessus comme un couvercle de verre à bière. Il se soulevait à l'aide d'une charnière.

— Passez la cuiller à punch ! dit-il. Puis il remplit le crâne jusqu'au bord, but et le tendit au jubilaire. Celui-ci but aussi et le tendit à son voisin ; le crâne fit le tour.

— Ma vieille amie ! dit le jubilaire à sa femme, en souriant : il est très bien pour boire ma bière blanche à mon petit déjeuner !

Fritz Beckers interrogea sa montre :

— 10 heures et quart ? Il faut que je me dépêche. Mon train va partir.

— Cher ami et patron ! supplia le jubilaire. Encore un peu. Encore un petit quart d'heure ! Je vous en prie, cher ami et patron !

Fritz Beckers était le patron de cet homme célèbre ! Voilà qui devenait toujours plus énigmatique.

— Non, cela n'est pas possible, fit énergiquement le patron, en me tendant la main. Au revoir !

— Je vous accompagne.

— Vous feriez un grand détour, je vais à la gare de Stettin. Je passerai par la station de voitures la plus proche et je vous enverrai un fiacre. Adieu ! Il me faut me hâter si je veux encore attraper le train.

Tous l'accompagnèrent ; je demeurai seul et vidai mon verre.

Le vieux revint pour me le remplir.

— Vous savez, dit-il, si vous avez besoin de quelque chose, vous pourrez venir. Je vous servirai bien. Vous pouvez le demander à M.

Beckers. Rien que des marchandises fraîches !

C'était donc un marchand ! Enfin, j'étais renseigné.

— Certainement, si j'ai besoin de quelque chose, je penserai à vous. Pour le moment, j'ai ce qu'il me faut.

— Comment ? De chez qui donc ?

Le jubilaire avait pris un air stupéfait.

Au fond, je n'avais aucune idée de ce que le vieux pouvait bien vendre.

— De chez Wertheim, dis-je, à tout hasard.

— Oh, ces grands magasins ! fit-il, en se lamentant. Ils ruinent les petits ! Mais vous êtes certainement mal servi, essayez avec moi. Ce que vous trouverez chez Wertheim n'est certainement pas bon, du poisson gâté, pourri...

Bon, c'était un marchand de poisson ! Enfin ! Je lui aurais bien fait une commande, mais je songeai aussitôt que nous étions à la fin du mois.

— Pour l'instant, je suis encore approvisionné, mais le mois prochain vous pourrez m'envoyer quelque chose. Donnez-moi votre prix courant.

Le vieux était tout ébahi :

— Un prix courant ? Wertheim a un prix courant ?

— Naturellement, il en a un ! Des prix raisonnables et de bons produits, tout est frais, frétilant, bien vivant.

Le jubilaire eut un haut-le-corps et tomba presque sans connaissance dans les bras de sa femme.

— Que dis-tu de cela, ma vieille amie ? gémit-il, *Wertheim livre vivant !*

A ce moment, j'entendis au-dehors le roulement de la voiture qui arrivait. Je profitai de la confusion pour quitter la chambre, je pris mon manteau et mon chapeau et je m'enfuis. Vivement, je dégringolai l'escalier de pierre, je franchis la porte du jardin et j'ouvris la portière du fiacre.

— *Café Secession !* criai-je au cocher.

Je montai et les chevaux partirent.

Rapidement, je jetai un dernier regard sur la maison, et j'aperçus près de la porte un petit écusson blanc. Je plissai les yeux pour mieux voir, et je lus avec peine : « Jacob Laurentz, fossoyeur. »

Tonnerre de Dieu ! Le jubilaire était fossoyeur !

‡

Quelques mois après le départ de Beckers, je déménageai à mon tour. La propriétaire m'aida à faire mes malles et mes paquets. J'étais justement en train de clouer une caisse de tableaux lorsque le manche du marteau se rompit.

— Sacrebleu ! m'écriai-je.

— J'en ai encore un autre là, dit la propriétaire qui était en train de plier soigneusement mes vêtements. Attendez, je vais le chercher.

— Laissez-donc, j'y cours moi-même. Où est-il ?

— Dans le tiroir de la table de cuisine. Mais tout au fond.

J'allai dans la cuisine. Le tiroir était plein de choses utiles et inutiles. Toutes sortes d'outils, de clous, de boutons, de ficelles, de loquets et de clefs. Tout à coup, j'en tirai un petit ruban bleu, auquel était attaché un médaillon d'or terni. N'était-ce pas celui d'Anny ? Je l'ouvris, il y avait une

petite photographie pâlie, le portrait de sa mère. Comme une amulette, elle portait toujours sur sa poitrine ce seul souvenir de la morte. « Je veux l'emporter avec moi dans la tombe », me disait-elle un jour.

J'emportai le médaillon dans la chambre.

— Où avez-vous eu cela ? demandai-je à la propriétaire.

— Je l'ai trouvé récemment, en lavant la chambre de Beckers. Il était derrière, dans la petite pièce, dans un coin sombre. Je voulais le lui conserver, peut-être reviendra-t-il ici.

— Je le prends pour moi, dis-je.

Je le mis dans mon portefeuille, il y est resté toute une année. Plus tard, j'en fis don au Museum d'histoire naturelle de la rue des Invalides. Il y a huit jours à peine.

J'étais en effet assis au café *Monopole*, avec une pile de journaux devant moi, quand arriva en courant le petit Beermann, du *Courrier de la Bourse*.

— Un café au lait, monsieur le docteur ? lui demanda le garçon.

— Oui, un café au lait.

Il s'assit à une petite table et nettoya son pince-nez. Puis, il regarda autour de lui.

— Tiens, vous ici ? s'écria-t-il en m'apercevant.

— Apportez le café ici, Fritz !

Il vint à moi ; le garçon plaça la tasse devant lui.

— Vous autres, Viennois, vous êtes des gens horribles ! Comment peut-on boire de pareilles saletés ?

— Vous trouvez ? dit-il. Je suis heureux de vous rencontrer, vous allez me rendre un service !

— Hum ! fis-je. Je n'ai absolument pas le temps aujourd'hui.

— Mais vous devez m'aider ! Absolument. Il n'y a personne d'autre le soir, ici, et je dois m'en aller tout de suite !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il faut que j'assiste à la première du *Deutsches Theater*, et il me revient tout à coup que j'ai ce soir autre chose à faire que j'avais totalement oublié.

— Quoi donc ?

— Ce soir, au Museum d'histoire naturelle, le Pr Köhler fait une conférence sur les nouvelles acquisitions égyptiennes de ce musée. Toute la cour s'y rendra. Une chose très intéressante !

— Extraordinairement intéressante.

— N'est-ce pas ? Alors, faites-moi le plaisir d'y aller. Je vous en serai très reconnaissant.

— Je n'en doute pas ! Mais vous savez, cela ne m'intéresse pas du tout.

— Je vous en prie ! La plus grande actualité qu'il y ait ! Les objets trouvés au cours des fouilles récentes seront exposés. Je suis très malheureux de ne pas pouvoir y aller moi-même.

— Alors, faisons ceci : vous allez au Museum et moi j'irai au *Deutsches Theater*.

— Impossible ! Malheureusement, tout à fait impossible ! J'ai promis à ma cousine de la conduire aujourd'hui au théâtre.

— Vous m'en direz tant !

— Allons, de grâce, faites-moi ce plaisir ! Vous ne le regretterez pas. Tirez-moi d'embarras, il le faut.

— Mais...

Il se leva brusquement et jeta quelques sous sur la table :

— Fritz ! Pour le café ! Voici les cartes. Deux. Vous pouvez encore faire plaisir à quelqu'un !

— Un joli plaisir ! Je...

— Allons, et ce soir même, n'oubliez pas de mettre le compte rendu à la poste, afin que je le trouve à la rédaction au premier courrier ! Merci bien ! Et toujours prêt à vous rendre la pareille ! Serviteur ! Serviteur !

Et il partit.

Les cartes étaient là, devant moi. Ciel, il fallait bien y aller, il m'avait déjà si souvent rendu de pareils services. L'horrible garçon !

Je n'essayai pas de repasser les cartes à quelque autre, je savais bien que je ne réussirais pas à m'en défaire.

Naturellement, j'arrivai quand la conférence était aux trois quarts finie. Je me mis à côté du philologue de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et me fis donner par lui quelques notes. J'appris que, grâce à la munificence vraiment princière de MM. les Conseillers du commerce Brackmüller (Javol) et Lilienthal (Odol), le musée avait eu le bonheur d'acheter en bloc, pour une somme énorme, les splendides fouilles des pyramides de Togbao et de Kumo. Ces pyramides, presque totalement en ruine, avaient été découvertes par un jeune explorateur à quelque cent kilomètres au sud du lac Tchad, dans le royaume du Rabeh, dont le savant allemand était prisonnier depuis un an. Le 22 avril 1900, lorsque le tyran succomba contre les Français de Lamy et qu'un chasseur indien eut apporté la tête du prince des esclaves dans le camp français, son fils Fadel-Allah emmena le jeune Allemand plus loin, à Bergame, dans le royaume de Bornu, où sa sœur belliqueuse, l'amazone Hana, veuve de Hiatus, le prit pour époux. Le 23 août 1901, le matin, à 5 heures, à Dangeville, près du Gudjha, les Anglais surprirent les Basingers dans leur sommeil et les tuèrent ; l'explorateur recouvra enfin la liberté et se rendit aussitôt chez les Senoussis, dont le chef

l'accueillit très amicalement, parce qu'il était allemand ; ces fanatiques serviteurs de Mahomet, auxquels venaient de tous côtés se joindre les Touareg francophones, tournèrent aussitôt leur politique contre la France. Il réussit alors, à l'aide de gens du Kanoun, à sauver ses trésors, à les amener à la côte par le nord du Cameroun, et de là à les transporter en Allemagne.

Malheureusement, le jeune savant était absent ; quelques semaines après son arrivée en Europe, il était reparti pour l'Afrique centrale.

Par contre, Dieu merci ! les deux conseillers du commerce étaient présents ; assis l'un près de l'autre au premier rang, ils étaient légitimement bouffis d'orgueil d'avoir contribué à trouver les traces de la culture égyptienne sur le lac Tchad.

— Et maintenant puis-je vous prier, dit le Pr Köhler en finissant sa conférence, de vous approcher pour examiner vous-mêmes nos précieuses trouvailles.

Il fit ouvrir un rideau derrière lequel avaient été entassées les magnificences.

— Vous savez sans doute tous que, dans la vieille Egypte, le chat était honoré comme un animal sacré, ainsi que le crocodile, l'ibis, l'épervier, et tous les autres mammifères consacrés à Ptah, c'est-à-dire à ceux qui portaient au front une tache blanche triangulaire. Aussi, tout comme les Pharaons, les grands prêtres et les notables du pays, ces animaux étaient embaumés ; dans toutes les pyramides et dans toutes les matasbas, nous trouvons des momies de chats. Notre découverte en est riche, preuve que les colonies égyptiennes du lac Tchad étaient originaires de Bubassis, la ville des chats ; nous ne comptons pas moins de deux cent vingt-quatre reliques de ce lointain passé.

Et le professeur montra avec orgueil les longues rangées qui ressemblaient à un régiment desséché d'enfants au maillot.

— Voyez plus loin, continua-t-il, ces merveilleux spécimens que chaque musée nous enviera. Ces momies ne sont pas, comme celles de Memphis, noires, desséchées, et facilement friables, elles sont, comme celles de

Thèbes, jaunes et d'un éclat mat. On est véritablement stupéfait devant l'art consommé des embaumeurs égyptiens ! Mais maintenant, j'arrive au plus beau joyau de cette riche fouille : ici repose une véritable *momie du Tophar* ! Le monde n'en connaît que trois ; l'une vint en 1834, grâce à Lord Hawthorne, au musée de South Kensington, à Londres ; l'autre, vraisemblablement l'épouse du roi Mercure, de la sixième dynastie, environ 2 500 ans avant Jésus-Christ, est la propriété de l'université de Harvard, un présent du milliardaire Gould, qui ne la paya pas moins de quatre-vingt mille dollars au khédive Tewfick. Et notre musée est redevable du troisième spécimen à la libéralité généreuse et au haut intérêt scientifique de MM. les Conseillers du commerce Brackmüller et Lilienthal !

Javol et Odol brillaient sous forme de figures grasses.

— La momie du Tophar, continua le professeur, est en effet le vestige d'une coutume, la plus singulière et aussi la plus horrible que connaisse l'histoire humaine. Dans l'Inde antique, la coutume voulait que la veuve vivante suivît dans les flammes son époux décédé ; en Egypte, le signe de la plus extrême fidélité était que la veuve, pour suivre son mari défunt, se fit embaumer *vivante*. Remarquez maintenant, je vous prie, que seuls les corps des Pharaons et de tous les dignitaires étaient embaumés ; considérez de plus que cette preuve inouïe de fidélité conjugale était volontaire et que très peu de femmes s'y décidaient, et vous estimerez combien excessivement rares sont de tels Tophars. Je prétends que, dans toute l'histoire d'Egypte, la grande cérémonie du Tophar a été célébrée six fois au plus ! La fiancée du Tophar, comme les poètes égyptiens l'appelaient, se rendait à la ville souterraine des morts pour confier son jeune corps aux effroyables embaumeurs. Ceux-ci faisaient avec elle les mêmes manipulations qu'avec les cadavres, à cette différence qu'ils allaient très lentement dans leur travail pour maintenir le corps en vie aussi longtemps que possible. L'art et la manière d'embaumer nous sont peu connus en détail, nous ne les connaissons que par des notices très incomplètes d'Hérodote et de Diodore. Mais il est certain que la fiancée du Topliar se transformait, vivante, en momie, au milieu de tourments inouïs. Evidemment, elle avait à cela une faible consolation : sa momie ne se desséchait pas, elle restait fraîche comme dans la vie et ne perdait pas la plus légère couleur. Convincez-vous par vous-mêmes, on croirait que cette femme-ci vient de s'endormir !

A ces mots, le professeur retira un châle de soie.

— Ah ! Ah ! Ah ! s'écrièrent les gens.

Là, sur la table de marbre, gisait une jeune femme emmaillotée jusqu'à la poitrine de bandelettes de lin. Les épaules, les bras et la tête étaient libres ; des boucles brunes jouaient sur son front. Les ongles fins des petites mains étaient teints au henné ; au troisième doigt de la main gauche, elle portait un scarabée. Les yeux étaient clos, les cils soigneusement allongés au noir.

Je m'approchai avec les autres, tout près, pour mieux voir...

*Juste ciel ! C'était Anny !*

Je criai, mais mon cri se perdit dans le bruit de la foule. Je voulus parler, mais je ne pouvais pas remuer la langue ; je fixai la morte, la mine horrifiée.

J'entendais le professeur : « Cette fiancée du Tophar n'est certainement pas une fellah. Ses traits accusent le type infailible de la race indo-germaine ; je crois que c'est une Grecque. Et ce fait est doublement intéressant : il atteste, au lac Tchad, au milieu de l'Afrique centrale, la trace de la culture égyptienne et, de plus, la trace de la culture grecque... »

Le sang me battait les tempes, je me cramponnai au dossier d'une chaise pour ne pas tomber. Une main se posa alors sur mon épaule.

Je me retournai et vis un visage glabre... oui... c'était bien... ciel... Fritz Beckers !

Il me prit par le bras et m'entraîna hors de la foule. Je le suivis, presque malgré moi.

— Je vais vous dénoncer au procureur ! sifflai-je entre les dents.

— Vous ne le ferez pas, ce serait inutile. Vous n'en auriez que des désagréments. Je ne suis personne, absolument personne ! Vous passeriez au crible la terre entière, vous n'y trouveriez pas de Fritz Beckers ! C'est bien ainsi que je m'appelais rue de Winterfeld ?

Il se mit à rire et son visage prit une expression repoussante. Je ne pouvais même pas la regarder, et, détournant les yeux, je fixai le sol.

— Du reste, me chuchota-t-il à l'oreille, cela ne vaut-il pas mieux ? Vous êtes poète, *ne préférez-vous pas voir votre petite amie éternellement belle que rongée par les vers dans un cimetière de Berlin ?*

— Satan, grondai-je, chien de Satan !

J'entendis quelques pas légers et je relevai les yeux. Je vis Fritz Beckers se glisser dehors par une porte de la salle.

Le professeur avait terminé sa conférence, au milieu d'applaudissements bruyants. Il recevait des félicitations et serrait beaucoup de mains, ainsi que MM. les Conseillers du commerce. La foule se pressait vers la sortie. Je m'approchai de la morte sans être remarqué. Je pris dans mon portefeuille le médaillon renfermant le portrait de sa mère et le glissai doucement sur sa jeune poitrine, juste sous les bandelettes. Puis, je m'inclinai et, rapidement, j'effleurai son front d'un baiser, entre les yeux, en lui disant :

— Adieu, chère petite amie !

*Ile de Capri, juin 1903.*

## LA MAMALOI

Je reçus la lettre suivante :

*Petit-Gaves (Haïti), 16 août 1906.*

CHER MONSIEUR,

Je tiens ma promesse ; j'écrirai toute l'histoire, comme vous l'avez désiré. Faites-en ce que vous voudrez, mais ne citez pas mon nom, à cause de mes parents en Allemagne. Je voudrais leur épargner un nouveau scandale ; l'autre les a déjà assez atteints.

Voici d'abord ma biographie. A 20 ans, j'arrivai à Jérémie et j'entrai dans un magasin allemand ; vous savez que dans ce pays les Allemands ont tout le commerce entre les mains. Le traitement me séduisit : 150 dollars par mois ; je me voyais déjà millionnaire. Ma carrière fut celle de tous les jeunes gens qui vont dans ce pays, le plus beau et le plus pourri du monde : les chevaux, les femmes, l'alcool et le jeu ! Il n'y en a que très peu qui en sortent ; moi je fus sauvé par ma bonne constitution. Améliorer ma situation, il ne fallait pas y songer. A l'hôpital allemand de Port-au-Prince, j'ai passé des mois et des mois. Une fois, j'ai fait une bonne affaire avec le gouvernement ; chez nous on l'aurait appelée une escroquerie inouïe, on m'aurait emprisonné trois ans au moins ; ici tous me respectaient. Si j'avais été puni d'après vos lois pour ce que tout le monde fait ici, il me faudrait vivre cinq cents ans au moins, afin de sortir de prison. Mais toutes les peines, je veux bien les payer, si vous me citez dans ce pays un homme dont le compte soit plus mince que le mien. Chez vous aussi, un juge moderne devrait nous acquitter tous, car la conscience de nos mauvaises actions nous manque complètement ; au contraire, nous estimons ces actions permises et honnêtes.

Donc, la construction du môle à Port-de-Paix (dont jamais un mètre cube ne fut bâti) fut l'assise de ma fortune ; quelques ministres et moi nous nous partageâmes le gain. Aujourd'hui je suis propriétaire du commerce le plus florissant de l'île, je suis milliardaire. Je fais du commerce (vous diriez des fraudes) avec tout, j'habite une villa superbe, je me promène dans mes jardins vastes et magnifiques, et je bois avec les officiers de la compagnie Hayez, quand leurs vaisseaux mouillent dans notre port. Je n'ai ni femme ni enfant, Dieu merci ! Vous considérerez certainement les enfants mulâtres qui jouent dans mes fermes comme étant mes enfants, parce que je les ai engendrés... Que Dieu bénisse votre morale ! Moi, non. Et je m'en trouve très bien.

Pendant des années j'ai eu le mal du pays. Il y avait quarante ans que j'avais quitté l'Allemagne, vous comprenez.

J'avais l'intention de vendre tout ce que j'avais et de passer le reste de ma vie dans ma patrie. Quand je me fus décidé à cela, la nostalgie devint si forte qu'à peine pus-je attendre le départ ; je remis donc à plus tard la

liquidation de mes affaires et, pourvu d'un bon sac plein d'or, je partis passer six mois dans mon pays.

Pendant trois semaines, je suis resté là-bas, et, si j'étais demeuré un jour de plus, le procureur m'aurait gardé cinq ans. C'est le scandale auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. On écrivit dans les journaux de Berlin : « Un nouveau scandale Sternberg », et une famille, honnête et honorable, trouva dans ces articles son nom en caractères assez gros. Jamais je n'oublierai mon dernier entretien avec mon frère (le pauvre homme est conseiller au consistoire) ni la figure qu'il fit, quand je lui dis que les jeunes filles avaient au moins de 11 à 12 ans !.. Plus je tâchais de prouver mon innocence, plus je m'embrouillais. Quand je lui dis que tout cela n'était pas bien dangereux et que nous, dans notre pays, nous prenions de préférence des jeunes filles de 8 ans, parce que toutes les autres étaient malades, et que les vierges sont presque introuvables, il porta sa main au front et dit : « Tais-toi, frère malheureux ! Mon œil entrevoit une mare de pourriture. » Pendant trois ans, nous restâmes fâchés, et nous ne nous sommes réconciliés que quand j'eus légué à chacun de ses onze enfants 50 000 marks, et depuis que je lui envoie chaque mois une certaine somme pour ses fils. Tous les dimanches, il prie pour moi. Quand je lui écris, je ne manque jamais de lui dire qu'une fois de plus une jeune dame de ma petite ville est entrée dans sa huitième année et qu'elle a joui de mes faveurs. Je le prie de prier pour moi, vieux pécheur. Cela me servira, je l'espère ! Une fois, il m'écrivit qu'il avait lutté avec sa conscience pour savoir s'il pouvait accepter l'argent d'un homme aussi incorrigible que moi, et que, quelquefois, il avait été près de le refuser ; seules son affection et une certaine pitié chrétienne pour son frère unique l'avaient toujours poussé à accepter l'argent. Il voyait clair maintenant, et il savait que je n'avais que plaisanté ; maintenant j'avais 69 ans, et je n'étais plus capable de tels forfaits. Mais il me priait de cesser désormais ces plaisanteries de mauvais goût.

Je lui répondis (en bon commerçant, j'ai gardé la copie de cette lettre) comme suit :

MON CHER FRÈRE,

*Ta lettre m'a offensé gravement. Ci-joint je t'envoie un paquet d'écorce et de feuilles du Toluwanga, que m'apporte toutes les semaines un vieux nègre. Il prétend être âgé de 160 ans – et il en a au moins 110. Et avec ça – grâce à la boisson faite avec cette écorce – il est le plus grand Don Juan de notre contrée, avec ton frère. Ce dernier est encore assez vert de nature et ne se sert que dans des cas rares de cette boisson délicieuse. Donc, je veux bien te donner un peu de mes richesses et je te garantis son efficacité. Après-demain, à l'occasion de ta fête, je veux arranger une petite réjouissance, et ce jour-là je veux croquer deux « noisettes de 7 ans ». Chez nous cela fait partie de chaque fête et en augmente les joies. Et je boirai à ta santé.*

*Ci-joint encore, pour la fête de Noël, un petit chèque de 3 000 marks. Mes salutations sincères à toi et à toute ta famille.*

*Ton frère qui te chérit.*

*P.-S. – Je te prie de vie faire savoir si tu t'es souvenu de moi dans ta prière de Noël.*

Sans doute mon bon frère a eu encore des combats intérieurs, mais finalement sa pitié chrétienne pour moi, pauvre pécheur, l'a emporté. En tout cas, il ne m'a pas retourné le chèque.

Je ne sais vraiment pas quoi vous écrire encore de ma vie, cher monsieur. Je pourrais vous raconter un tas de farces et d'aventures, mais elles ne seraient pas différentes de celles dont on vous a parlé pendant vos promenades à travers notre pays. En relisant cette lettre, je trouve qu'aux trois quarts elle ne parle que de la « femme » et pas de ma vie, comme elle devrait le faire. C'est déjà peut-être une caractéristique de celui qui l'a écrite. Du reste, je n'aurais rien pu vous dire d'intéressant sur mes chevaux, mes marchandises et mes vins. Le jeu depuis longtemps ne me dit plus

rien ; dans ma petite bourgade je suis le seul Blanc, excepté l'agent du Hayez, qui ne joue pas non plus, de même que les officiers de sa compagnie, qui viennent me voir de temps en temps ; il ne reste que la femme – que voulez-vous ?

Eh bien, maintenant, je mettrai cette lettre dans le cahier qui contient les notes étranges que vous m'avez demandées et que, pour le moment je ne connais pas encore moi-même. Qui sait quand vous aurez cette lettre, et peut-être avec un cahier vide !

Mes salutations, cher monsieur.

Votre dévoué,

F. X.

Cette lettre était accompagnée des notes suivantes :

*18 août.* – Quand j'ouvre ce cahier vide, j'ai le sentiment que quelque chose de nouveau entre dans ma vie... Quoi donc ? Le jeune docteur, qui fut mon hôte pendant trois jours, m'a prié d'éclaircir un mystère et de commencer une aventure étrange. Mystère qui peut-être n'existe pas, aventure qui ne vit que dans son imagination ! Et je lui ai promis cela à la légère, et je crains qu'il ne soit bien déçu.

En effet, il m'a épaté. Pendant cinq mois il a parcouru ce pays et le connaît bien mieux que moi, qui suis ici depuis cinquante ans. Il m'a raconté un tas de choses dont je n'avais jamais entendu parler ; ou plutôt ; j'en avais entendu parler, mais je ne les avais pas crues. Ce qu'il me racontait, je ne l'aurais pas cru davantage, si, par des questions, il n'avait tiré de moi des choses auxquelles je n'avais jamais bien réfléchi, et que

maintenant je vois sous un autre jour. Et tout cela, je l'aurais oublié encore assez vite si ce petit incident avec Adélaïde n'avait pas eu lieu.

Comment cela s'est-il passé ?... La jeune négresse (c'est la plus belle, la plus vigoureuse de toutes mes servantes, et ma favorite depuis qu'elle est à la maison) dressait la table pour le thé. Subitement le docteur ne parla plus, la regarda avec attention. Quand elle sortit, il me demanda si je m'étais aperçu de cette petite bague en argent avec une pierre noire, au pouce de sa main droite. Mille fois déjà, j'avais vu cette bague, mais je n'y avais attaché aucune importance. Si j'avais déjà vu une telle bague à une autre femme ?... Cela se pouvait bien, mais je ne me le rappelais pas. Il hocha la tête d'un air pensif. Quand la jeune fille revint sous la véranda, pour servir le thé, le docteur se mit à chanter, sans la regarder. Une mélodie stupide, des mots idiots en langage nègre, que je ne compris pas.

Leh ! Eh ! Bomba, hen, hen ! – Cango bafio té – Cango moune de lé – Cango do ki la – Cango li !

Pan ! Le service à thé était sur les dalles, la théière, les tasses cassées. La jeune fille poussa un cri et se précipita dans la maison. Le docteur la suivit des yeux, puis il dit en riant :

— Parole d'honneur ! C'est une mamaloi.

Nous causâmes jusqu'à minuit ; la sirène le rappela à son vapeur qui allait partir. Quand je le ramenai à bord dans ma barque, il m'avait presque persuadé que je vivais comme un aveugle dans un monde de terreur dont, jusqu'à maintenant, je n'avais pas eu la moindre idée.

Mais maintenant je veux entendre et voir...

Rien d'extraordinaire ne s'est passé. Je suis très curieux de voir les livres que le docteur veut m'envoyer de New York ; d'ailleurs j'en conviens, c'est une honte de ne pas avoir lu un seul livre sur ce pays pendant tout le temps que j'ai passé ici. Mais je ne savais rien de l'existence de ces livres ; je n'en ai vu chez aucune de mes connaissances.

27 août. – Une fois de plus, Adélaïde est partie pour voir ses parents à l'intérieur de l'île. Elle est la seule négresse chez qui j'ai trouvé un tel attachement pour sa famille ; je crois qu'elle s'en irait si je lui refusais ce congé. Les jours qui précèdent le départ, elle est comme folle, et quand elle revient, la douleur de se séparer des siens l'a tellement bouleversée qu'elle s'évanouit pendant son travail. Une négresse !... Pendant son absence, j'ai perquisitionné dans sa chambre, avec méthode, j'ai lu pour cela un chapitre d'un roman de détective. Je n'ai rien trouvé de suspect, pas la moindre chose. Dans ses affaires, il y avait une pierre noire ovale dans une assiette pleine d'huile. Je ne compris pas bien à quoi elle pouvait servir. Je crois qu'elle l'emploie pour se masser ; toutes les filles se massent ici.

‡

4 septembre. – Les livres de New York viennent d'arriver, je veux commencer tout de suite. Il y en a trois en allemand, trois en anglais et cinq en français ; la plupart sont illustrés. Adélaïde est de retour ; elle est si malade qu'il lui a fallu se coucher tout de suite. Oh ! je connais cela, dans quelques jours elle se portera à merveille.

17 septembre. – Si seulement la dixième partie de ce qu'il y a dans les livres est vrai, il vaut bien la peine d'éclaircir le mystère que le docteur soupçonnait dans mon voisinage ! Mais ces explorateurs veulent se rendre intéressants dans leur pays, et pour cela l'un recopie les plus grandes bêtises de l'autre. Est-ce que je suis vraiment si niais que jamais je ne me sois aperçu de tout ce culte vaudou avec son adoration des serpents et ses milliers de sacrifices humains ? Quelques détails m'ont frappé, mais je n'y ai pas accordé grande attention. Je veux tâcher de trouver dans mes souvenirs ce qui pourrait se rapporter à ce culte vaudou.

Une fois ma vieille femme de ménage (j'habitais à ce moment-là Gonaïves) refusa d'acheter du cochon au marché. Elle prétendait que cela pourrait être de la viande humaine. Je me moquai d'elle en lui disant que toute l'année elle achetait du cochon. « Oui, mais jamais à Pâques. » Elle n'abandonna pas son idée fixe, et il me fallut en envoyer une autre au marché. Souvent j'ai vu ces Caprelatas (dans notre contrée on les appelle Hougous) des vieillards débiles qui vendent des « wanges ». Ce sont de petits sacs pleins de cailloux et de coquilles qu'on porte comme amulettes.

Ils en distinguent deux sortes, les « Points » qui rendent invulnérables, pour les hommes, et les « Chances », qui, pour les femmes, assurent la possession de l'amant nu. Mais jamais je n'ai su que ces fripons (non, ces marchands) sont une espèce de prêtres inférieurs du culte vaudou. De même, je ne savais pas qu'à cause de cela tant de mets fussent tabou pour les nègres. Adélaïde, par exemple, ne touche ni aux tomates ni aux aubergines ; elle ne mange ni viande de chèvre ni viande de tortue. Par contre, la viande de bouc est sacrée et aussi le pain de maïs. Je sais aussi que partout les jumeaux sont les bienvenus ; la famille arrange une fête, quand une femme ou même une ânesse a accouché de « marassas ».

Mais mon Dieu, cette histoire de viande humaine au marché est certainement une légende, le reste me semble bien inoffensif. De la vulgaire superstition. Dans quel pays du monde n'en trouverait-on pas ?



*19 septembre.* – Quant à Adélaïde, le docteur semble avoir eu raison, s'il n'a pas puisé toute sa science dans les livres. Une telle bague est mentionnée par l'Anglais Spencer Saint-John ; d'après lui, la mamaloi, la prêtresse vaudou, la porte. Il me faut en convenir, dans ce nom et dans celui du grand prêtre il y a plus de goût que je n'aurais cru de la part de ces nègres. « Papaloi » – « Mamaloi » ; « loi » c'est un français corrompu, pour « roi ». Peut-on s'imaginer un plus beau titre ? Mère et reine, père et roi, c'est bien plus joli que conseiller du consistoire, le titre de mon dévot frère.

Dans les livres on parle aussi de cette pierre, dont je croyais qu'Adélaïde se servait pour se masser. Tippenhauer et Moreau de Saint-Méry en parlent. J'ai dans ma villa un dieu, et il s'appelle Damtala ! J'ai regardé encore une fois cette pierre ; ce qu'on en a dit dans les livres est exact. C'est certainement une hache en pierre du temps des Caraïbes. Les nègres en trouvent dans les forêts, ne peuvent s'expliquer leur origine et les croient divines. Ils les mettent dans une assiette. Cette pierre connaît l'avenir, elle s'exprime par chocs contre l'assiette. Tous les vendredis, on lui prépare un bain d'huile pour qu'elle soit toujours de bonne humeur. Je trouve cela bien amusant, et ma prêtresse me plaît de plus en plus. En effet, il y a bien des mystères à éclaircir, le docteur avait raison, mais je n'y vois rien de sinistre.



*23 septembre.* – Maintenant, à 70 ans, je commence à comprendre qu'il est bon de s'instruire dans tous les domaines. Jamais je n'aurais compris ce qui s'était passé hier, si je n'avais étudié dans ces livres.

Je prenais mon thé sous la véranda ; j'appelai Adélaïde, qui avait oublié le sucre. Elle ne vint pas. J'allai dans ma chambre, dans la cuisine ! Elle n'y était pas, les autres servantes non plus ; je ne pus pas trouver le sucre. Comme je passais dans le corridor, j'entendis un murmure qui sortait de sa chambre. Je descendis au jardin (la chambre est au rez-de-chaussée) et je regardai. Voici ma belle prêtresse noire en train d'essuyer la pierre avec son plus beau foulard de soie. Après, elle la met dans l'assiette et l'arrose d'huile avec des précautions infinies. Elle est très émue, les larmes aux yeux. Elle prend l'assiette entre deux doigts et étend le bras. Cela dure quelque temps. Son bras se met à trembler, doucement, puis plus fort. Naturellement la pierre commence à remuer. Adélaïde lui parle, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit, malheureusement. Maintenant j'ai trouvé, le docteur sera content de moi. Moi aussi, je suis content, car au fond c'est flatteur pour moi.

Le soir, après le souper, j'entrai dans la chambre d'Adélaïde, je pris la pierre et je m'assis dans mon fauteuil. Quand elle entra pour débarrasser la table, j'enlevai le journal de la table, puis l'assiette, et arrosai d'huile fraîche la pierre. L'effet fut superbe, elle laissa tomber le plat ; c'est sa spécialité, semble-t-il, en de tels moments.

Je lui fis signe de « se taire, en disant :

— C'est vendredi, aujourd'hui. Il lui faut un bain nouveau.

— Vous voulez lui demander quelque chose ? murmura-t-elle.

— Certes !

— Vous voulez le questionner sur moi ?

— Naturellement !

Quel heureux hasard ! Enfin, j'allais pouvoir découvrir son secret. Je lui fis signe de sortir et de fermer la porte sur elle. Elle le fit, mais je savais bien qu'elle allait s'arrêter, prêter l'oreille derrière la porte. *Je fis remuer son dieu*, il sauta dans son assiette. C'était bien amusant. Ce bruit se mêla aux soupirs d'Adélaïde, derrière la porte.

Au moment où je donnais du repos au Dieu et remplaçais l'assiette sur la table, elle entra.

— Qu'a-t-il dit ?

Eh ! qu'avait-il dit ?... Il avait remué ! rien que cela. Donc, je me tus.

— Qu'a-t-il dit ? insista-t-elle. Oui ou non ?

— Oui, dis-je au petit bonheur.

Elle sursauta de joie.

— Petit mouni, petit mouni (petit enfant) !

— Naturellement, petit mouni... répétai-je.

Elle gambada à travers la chambre.

— Oh ! qu'il est bon, ce dieu ! Il me l'a dit à moi aussi. Et il doit tenir sa promesse maintenant, puisqu'il l'a dit deux fois dans un seul jour.

Mais tout à coup elle redevint sérieuse :

— Qu'est-ce qu'il a dit : un garçon ou une fille ?

— Un garçon, répondis-je.

Elle tomba sur les genoux, pleurant, criant, soupirant, tout en disant toujours dans sa grande joie : « Enfin ! enfin !... »

‡

*28 septembre.* – Je sais qu'Adélaïde m'aime depuis longtemps. Elle ne désire qu'avoir un petit mouni de moi. Elle envie les autres jeunes filles, dont les enfants jouent dans la cour, quoique je ne m'en soucie guère. Je crois qu'elle aimerait bien leur crever les yeux. De là toutes ses prévenances pour le dieu de pierre. Ce soir elle était vraiment charmante, je veux dire que jamais négresse n'a été aussi gentille avec moi. Je crois que je l'aime et, quant à moi, je ferai tout mon possible pour satisfaire son petit désir.

‡

*6 octobre.* – C'est une honte qu'en bon commerçant je n'aie jamais tenu de livre pour voir à quel point j'ai contribué à l'amélioration de la maudite race de ce beau pays. Apparemment j'ai cru toujours trop peu importants

mes mérites d'homme civilisé. Aujourd'hui donc j'ai fait une statistique ; ce n'était pas difficile. Au pouce j'ai trois articulations, ce qui semble héréditaire.

Tous ceux qui ont trois articulations sont donc de moi. J'ai fait une découverte amusante chez le petit Léon. J'ai toujours cru que ce mulâtre était de moi ; sa mère le jure. Mais le garçon n'a que deux articulations au pouce ! Il y a quelque chose de louche dans cette affaire. Je soupçonne le bel officier de Hayez ; du reste, il me manque à peu près quatre de mes enfants... On dit que depuis des années déjà ils se sont sauvés, à ce qu'on prétend ; mais personne n'a pu m'en dire plus long. Au fond cela m'est bien égal.



*24 octobre.* – Le dieu a bien prédit.

Adélaïde est heureuse, elle a pour moi des tendresses de lune de miel. C'est presque inquiétant. Sa joie et son bonheur sont contagieux, jamais de ma vie je ne me suis soucié autant du bien-être d'un enfant à venir, et maintenant je ne peux pas le nier, cela m'intéresse. Mes rapports avec Adélaïde sont devenus de plus en plus étroits. Mais avant de me donner toute sa confiance, elle a versé beaucoup de larmes, elle s'est défendue longtemps ; à force de tendresses j'ai réussi quand même. Ces Noirs savent bien se taire quand ils veulent ; ce qu'ils se refusent à dire, on ne le tirerait jamais d'eux, même en les pinçant avec des tenailles rouges.

Cette fois encore, je dois à une circonstance assez heureuse son abandon de corps et âme.

Adélaïde n'a plus de parents. Je l'ai appris par une vieille femme, qui s'appelle Phylloxéra et qui, depuis des années déjà, arrache les mauvaises herbes dans mes jardins. C'est une vieille femme, estropiée, qui, avec son arrière-petit-fils pouilleux, demeure dans une hutte tout près de ma villa. Ce

sacré garçon avait dérobé des œufs, on voulait le fouetter ; la vieille vint pour intercéder en sa faveur. En échange, elle m'a offert des renseignements sur Adélaïde, car elle savait bien qu'elle jouissait maintenant de mes hautes faveurs. Et ces renseignements (il m'a fallu jurer sur tous les saints de ne jamais les trahir) sont maintenant si intéressants que j'ai donné à la vieille un dollar américain par-dessus le marché. Adélaïde n'a pas de parents, elle n'est jamais allée les voir. C'est une mamaloi, prêtresse reine des Vaudous. Quand elle demande un congé, c'est pour aller au Honfoû, le temple, qui est bâti dans une clairière de la forêt, loin des hommes. Et ma petite Adélaïde y fait la prêtresse cruelle, charme les serpents, étrangle les enfants, boit du rhum comme un vieux capitaine de vaisseau et consomme des orgies inouïes. Ce n'est pas étonnant qu'elle soit fatiguée quand elle revient. Attends un peu, petite canaille noire !



*26 octobre.* – Je dis qu'il me fallait aller à Sâle-Trou, et je fis seller mon cheval. La vieille m'a indiqué le chemin du temple, tant bien que mal. Naturellement je m'égarai et j'eus le plaisir de passer la nuit dans la forêt vierge ; heureusement j'avais un hamac avec moi. Ce n'est que le lendemain que je trouvai le Honfoû ; c'est une grande hutte de paille dans une clairière, battue et polie comme un parquet. Une espèce de sentier conduisait au temple ; il était jalonné de piquets enfoncés en terre et surmontés de cadavres de poules blanches et noires. Entre ces piquets on voyait des œufs de dindes, vidés en soufflant dedans, des pierres et des racines de formes grotesques. A l'entrée du temple, il y avait un grand fraisier, nommé « loco » par les fidèles qui le vénèrent comme divin ; tout autour s'amoncelaient des tessons et des morceaux d'assiette, cassés en son honneur.

J'entrai ; l'intérieur était éclairé suffisamment par des trous au toit ; sous un de ces trous, sur un pilier, on voyait une torche à demi brûlée. L'installation de ce temple était très amusante. Aux murs des images de Bismarck, prises dans la *Woche*, et du roi Edouard, de l'*Illustrated London*

*News*. Elles viennent certainement de chez moi, car qui serait abonné ici à ces journaux ? Probablement Adélaïde en avait fait cadeau, magnifiquement. On voyait également des images de saints, des peintures à l'huile, affreuses, qui représentaient saint Sébastien, saint François et la Madone, et avec ça des gravures du *Simplicissimus* (elles venaient encore de chez moi) et de *l'Assiette au beurre*. Il y avait aussi quelques drapeaux dessinés, des chaînes en coquilles et des guirlandes en papier. Au fond, sur une espèce d'estrade, j'aperçus un grand panier. Ah ! me dis-je, c'est là-dedans que se trouve Hougonbadagri, le grand dieu des Vaudous. Avec beaucoup de précautions je soulevai le couvercle, je reculai, car je n'avais pas la moindre envie de me faire mordre par une bête venimeuse.

Eh bien ! Il y avait un serpent dans le panier, mais c'était une couleuvre inoffensive et tout à fait affamée. C'est bien la façon de ces nègres : adorer quelque chose comme dieu et, après les fêtes, ne plus s'en soucier. Mais un dieu de rechange est vite trouvé dans la forêt. En tout cas, Damtala, le dieu sur l'assiette, est bien mieux traité que le tout-puissant Houedo-Sobagui, qui était là devant moi, crevant de faim : celui-là a son huile le vendredi, tandis que celui-ci, qui, dans ce culte mi-chrétien, mi-païen, représente Jean-Baptiste, n'a même pas une grenouille ou une souris.

29 octobre. – Quand, le lendemain, je dis à Adélaïde ce que je savais (je fis semblant de le savoir depuis longtemps) elle ne tenta même plus de nier. Je lui dis que c'était le docteur qui m'avait initié, qu'il était délégué de Cimbi-Kita, le diable supérieur, et je lui montrai une hache, sur laquelle j'avais versé un peu d'encre rouge. La hache trempée dans du sang est le symbole de ce démon.

La jeune fille trembla, sanglota, je pus à peine la calmer.

— Je le savais, s'écria-t-elle, je le savais, et je l'ai même dit au Papaloi ! C'est Dom Père lui-même.

Je l'affirmai. Pourquoi le bon docteur ne serait-il pas Dom Père lui-même ? J'appris alors que notre bourgade de Petit-Gaves est le siège principal de la secte des diables de Dom Père. C'était un homme (certainement un escroc raffiné) qui, il y a longtemps, vint de la partie espagnole de l'île pour fonder ici le culte Cimbi-Kita, diable supérieur, et de son serviteur Azilit. Cela lui a certainement rapporté beaucoup d'argent. Mais que lui-même et tous ses diables, inférieurs ou supérieurs, m'emportent, si je ne tire pas de toute cette histoire une bonne affaire ! J'ai déjà une idée.

18 *novembre*. – Aujourd'hui j'ai entendu sonner dans les rues le « néklesin », triangle en fer. Combien de fois ai-je entendu cette musique naïve et jamais je n'y ai réfléchi ; mais maintenant, je sais que c'est le signal sinistre qui appelle les fidèles au temple. J'ai fait venir tout de suite ma petite mamaloi, je lui ai dit que cette fois-ci je prendrais part au grand sacrifice. Elle était hors d'elle, me suppliait, criait et sanglotait. Mais je n'ai pas cédé ; je lui ai montré la hache en bois couverte d'encre rouge, qui la pétrifia presque, je lui ai dit que j'agissais sous le commandement de Dom Père, et que tout devait se passer au temple comme à l'ordinaire.

Elle s'en alla parler à ses Houci-bossales, les Vaudous tatoués ; je crois qu'elle ira voir le papaloi lui-même.

J'ai profité de son absence pour lire encore quelques chapitres dans mes livres ; j'ai noté quelques dates, qui me paraissent assez justes.

Le libérateur de Haïti, Toussaint Louverture, était papaloi lui-même, de même que l'empereur Dessalines et le roi Christophe. L'empereur Soulouque était prêtre des Vaudous, je l'ai vu moi-même, ce coquin noir, quand je vins à Port-au-Prince en 1858. Et le président Salnave (nous avons été amis) fit lui-même en 1868 le sacrifice humain, le sacrifice du bouc sans cornes. Salnave ! Jamais on ne se serait attendu à cela de sa part ! Le coquin ! Lui et moi, la même année nous n'avons pas bâti ce môle superbe de Port-de-Paix, ce qui m'a rapporté ma fortune. Le président Salomon, ce

vieil imbécile, était, lui aussi, protecteur fervent du culte des Vaudous. J'ai entendu souvent dire qu'Hippolyte, son successeur, était comme lui, et qu'il a gardé comme souvenir les squelettes des victimes, sacrifiées par lui. Maintenant je trouve cela gentil de sa part !

Quand il mourut, il y a dix ans, on a trouvé dans sa villa tout un tas de ces squelettes ; il aurait pu m'en léguer quelques-uns, car nous avons fait de bonnes affaires ensemble. Le profit, nous l'avons toujours partagé, et avec ça il a eu de moi son uniforme pour rien, uniforme avec des galons d'or, des galons tant qu'il en voulait !

Et tous les « calypsos » sortaient de ma poche ; jamais il n'a donné le moindre centime de pourboire à messieurs les députés.

Les deux présidents des années 1860 et 1870, Geffrard et Boisrond-Canal, étaient hostiles au vaudou. Justement les deux avec lesquels on ne put jamais faire la moindre affaire ! De leur présidence datent aussi les procès contre des adhérents du Vaudou. En 1864, huit personnes furent fusillées à Port-au-Prince, parce qu'elles avaient immolé une jeune fille de 12 ans et l'avaient mangée ensuite ; pour ce même crime un papaloi fut condamné à mort en 1867, et deux ans après, deux femmes.

Ce n'est pas beaucoup, si, en effet, comme Texier le dit, tous les ans des milliers d'enfants, cabris sans cornes, sont tués et mangés.

Adélaïde n'est pas encore revenue. Mais en tout cas j'accomplirai ce que je me suis proposé d'accomplir. Je fais partie de ce pays, j'ai donc le droit de connaître ses singularités.

‡

*10 heures du soir.* – Le papaloi a envoyé un délégué, un « Avalou », espèce de bedeau, qui, au nom de son maître, m'a demandé un entretien. Je l'ai renvoyé sans m'engager à quoi que ce soit.

Mais j'ai montré à cet homme ma hache tachée d'encre rouge ; elle lui a fait un grand effet. J'ai fait dire au papaloi que je le tuerais à coups de revolver s'il s'opposait à mes désirs.

A 9 heures l'homme est venu encore pour parlementer ; il avait du reste un grand respect et osa à peine entrer dans ma chambre. Je jurai au nom de Cimbi-Kita, diable supérieur. L'homme est persuadé de ma mission diabolique aussi bien qu'Adélaïde. Elle n'est pas encore revenue, je suis sûr qu'on la retient. J'ai dit à l'Avalou que j'irais la chercher avec Dom Père lui-même, si elle ne revenait pas d'ici une heure.



*A minuit.* – Tout est réglé maintenant, l'expédition sera faite demain. Le papaloi a bien vu que je ne céderais pas, aussi s'est-il conformé à mes désirs. En vrai curé, il cherchait à avoir au moins un bénéfice pour lui ; Adélaïde, en son nom, m'a posé comme condition de donner vingt dollars pour les pauvres de la communauté. « Les pauvres », c'est lui-même ; je lui ai envoyé l'argent tout de suite. Maintenant le conseiller noir au consistoire sera content.

En échange, il m'a envoyé une poignée de plantes pourries ; il me fallait m'en faire préparer un bain, pour recevoir l'ordination, afin de devenir « canzou » ! Il est de rigueur de rester dans un tel bain pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait évaporé, mais on me permit d'abréger le délai. J'ai jeté les plantes à l'égout, mais pour faire plaisir à Adélaïde j'ai mangé le « verver », mélange de maïs et de sang, qu'on m'avait envoyé aussi. Cela avait un goût affreux.

Maintenant je suis assez préparé pour être reçu demain parmi les prêtres du diable, les Bizangos et les Quinbindingues.

22 novembre. – C'est à grand-peine si je puis tenir la plume ; mon bras tremble et ma main ne m'obéit plus. Je suis resté deux jours couché sur le divan, aujourd'hui encore la fièvre ne m'a pas lâché ; je suis courbatu. Adélaïde est couchée. Ce n'est pas étonnant après une telle nuit. Si je communiquais à mon frère ce que je viens de voir, je crois que ce monsieur dévot refuserait le chèque.

J'ai des maux de reins affreux. Le moindre mouvement me fait crier. J'entends Adélaïde qui pleure de douleur dans son lit.

Tout à l'heure je suis allé la voir, elle n'a rien dit, elle pleurait et baisait ma main. Je ne peux vraiment pas comprendre que cette pauvre fille soit la prêtresse cruelle qui, avec ses mains...

Mais je veux raconter comment cela s'est passé.

Adélaïde partit au petit jour, moi à cheval l'après-midi, mes bons brownings dans la poche de la selle. Cette fois je connaissais le chemin du Honfoû ; au coucher du soleil j'y étais déjà arrivé. De loin, j'entendis dans la forêt le bruit de voix agitées et le son strident de néklesin. La grande clairière était pleine de Noirs, ils s'étaient tous déshabillés et avaient noué autour de leurs reins des mouchoirs rouges. Ils buvaient dans leurs gourdes bombées, couraient dans le chemin, où, sur des piquets pointus, on avait planté des poules blanches et noires et, sous le fraisier divin, ils cassaient des bouteilles, en criant.

On m'attendait ; quelques hommes vinrent au-devant de moi, attachèrent mon cheval à un arbre et me guidèrent le long du chemin, en arrosant de sang, avec des cruches de grès, les poules caquetantes.

A l'entrée du temple, quelqu'un me donna une bouteille vide, je la cassai sous le fraisier. Nous entrâmes dans le temple ; au même instant, tous s'y pressèrent. Poussé par des corps nus, j'arrivai tout près du panier où était le serpent. De grandes torches étaient accrochées aux poutres ; la fumée sortait par de grandes lucarnes. La lueur rouge sur les corps noirs et luisants me plut beaucoup ; il faut l'avouer, cela m'impressionnait.

A côté du panier au serpent, un feu brûlait sous une chaudière énorme ; tout près, les tambours s'étaient accroupis sur leurs instruments, Houn, Hountor et Houn Torgri, voués aux trois apôtres, Pierre, Paul et Jean. Derrière eux, il y avait un hercule, qui battait le grand tambour « Assauntor », fait de la peau d'un papaloi mort. Les roulements des tambours allaient de plus en plus vite ; leur bruit emplissait tout le temple. Les avalous de service, écartant la foule des deux côtés, réservèrent un espace libre au milieu. Ils y entassèrent du bois et des fagots, qu'ils allumèrent avec des torches. Puis ils amenèrent au milieu cinq adeptes, trois femmes et deux hommes ; ceux-ci venaient de subir l'ordination dans le bain de quinze jours, que, heureusement, on ne m'avait pas imposé. Les tambours se turent, le papaloi s'avança.

C'était un vieux nègre maigre, vêtu comme les autres de quelques mouchoirs rouges autour des reins. Au front il portait un ruban bleu, duquel sortaient des mèches de cheveux crépus. Ses sous-prêtres, les djions, lui passèrent un tas de cheveux, de morceaux de cornes et d'herbes qu'il fit tomber lentement dans le feu. Il implora les jumeaux divins, Saugo, dieu de la foudre, et Bado, dieu des vents, pour qu'ils vinssent attiser la flamme sainte ; puis il ordonna aux adeptes tremblants de sauter dans le feu. Ils hésitèrent, les djions les poussèrent dans les flammes. C'était un magnifique spectacle de les voir sauter par-ci, par-là. Enfin ils durent sortir du feu, et maintenant le papaloi les conduisit à la chaudière fumante à côté du panier avec le serpent. Il implora Opété, le dindon divin, et Assouguié, le bavard céleste. En l'honneur de ceux-ci, les adeptes devaient prendre dans l'eau bouillante des morceaux de viande et les passer aux fidèles sur de grandes feuilles de chou. Toujours et toujours les mains brûlées se plongeaient dans le liquide bouillant, jusqu'à ce que le dernier des assistants eût sa feuille de chou. Alors seulement le vieillard reçut les adeptes comme membres de la communauté au nom d'Attashollôs, le grand esprit des mondes. Après cette cérémonie, il les laissa à leurs parents, qui enduisirent longuement les membres brûlés.

J'étais curieux de savoir si ce prêtre humanitaire exigerait aussi de moi cette cérémonie, mais personne ne fit attention à moi. On me passa un morceau de viande sur une feuille de chou, je la mangeai comme tous les autres.

Les djions jetèrent du bois dans le feu et mirent une broche au-dessus. Par les cornes ils amenèrent trois boucs, deux noirs et un blanc, les conduisirent devant le papaloi. Il leur perça la gorge avec un grand couteau et leur coupa la tête d'un seul coup.

Il prit les têtes à deux mains, les éleva, les montra d'abord aux tambours, puis aux fidèles, enfin les jeta dans la chaudière en les vouant au maître du chaos, à Agaou Kata Badagri. Pendant ce temps, les djions ramassaient le sang dans de grands vases et le passaient aux fidèles pour en boire. Puis ils dépouillèrent les bêtes et les mirent à la broche.

Je bus du sang, moi aussi, d'abord un peu, puis davantage, et encore davantage. Je sentis une ivresse singulière naître en moi, une ivresse sauvage et avide comme je n'en ai jamais connu. Je perdis tout à fait la notion de mon rôle de simple spectateur ; de plus en plus je faisais partie de cette société sauvage, sans le vouloir.

Les djions tracèrent à côté du feu un grand cercle avec du charbon de bois. Le papaloi entra dans ce cercle. Et tandis que la viande rôtissait, il la bénit et implora à haute voix Allégra Vada, le Dieu qui sait tout. Il le pria d'éclairer son prêtre et la communauté croyante. Et le Dieu répondit par la bouche du prêtre, que la lumière allait venir, quand on aurait mangé la viande des boucs. Alors les corps noirs sautèrent sur les broches, en arrachant la viande à moitié crue, la dévorèrent, toute chaude. Ils cassèrent les os, les rongèrent de leurs longues dents, puis les jetèrent par les lucarnes, en l'honneur d'Allégra Vada, le grand Dieu. Et on roula encore du tambour. Houn, le plus petit, commença, puis Hountor et Houn Torgri et enfin ce fut le tour du grand tambour Assauntor qui chanta une chanson lugubre. L'excitation grandit et les corps noirs se pressèrent davantage autour de moi. Les avalous remportèrent les broches, éteignirent le feu, toute la foule avança.

Et subitement j'aperçus, debout sur le panier du serpent, Adélaïde, la mamaloi, sans que je susse d'où elle était venue. Comme tous les autres, elle n'avait d'autre costume que quelques mouchoirs rouges autour des reins et de l'épaule gauche. Le front était orné du ruban bleu des prêtresses, et à la lueur rouge des torches ses dents blanches luisaient. Elle était superbe, vraiment superbe. La tête baissée, le papaloi lui passa une cruche

énorme, pleine de rhum et de sang ; elle la vida d'un seul coup. Les tambours se turent, et elle commença, tout doucement d'abord, puis plus fort le grand cantique du serpent divin :

*Leh ! Eh ! Bomba, hen, hen ! – Cango bafio té – Cango moune di lé – Cango do ki la – Cango li.*

Deux, trois fois, elle chanta ces paroles sauvages, et des centaines de lèvres ivres lui répondirent :

*Leh ! Eh ! Bomba, hen, hen ! – Cango bafio té – Cango moune di lé – Cango do ki la – Cango li !*

Le petit tambour accompagnait son chant, qui redevint plus doux et s'éteignit presque. Elle se dandina sur ses hanches, baissa la tête, la releva et fit des signes étranges dans l'air avec ses bras. Et la foule se tut dans une grande attente. A voix basse quelqu'un murmura : « Qu'elle soit bénie, Manho, notre prêtresse ! » Et un autre : « Que Jean-Baptiste t'embrasse, toi, Houangan, sa favorite. » Les yeux des nègres sortaient de leurs orbites, ils fixèrent tous la mamaloi qui fredonnait doucement, tout doucement.

Puis elle dit d'une voix presque mourante : « Approchez ! Houedo vous écoute, Houedo le grand serpent... »

Tous se pressèrent ; à grand-peine les serviteurs et les prêtres purent maintenir l'ordre.

« Aurai-je un autre âne cet été ?... – Mon enfant sera-t-il bientôt guéri ?... – Mon amour, qui va partir pour la guerre, reviendra-t-il ?... » Chacun avait une question, un désir. La Pythie noire répondait, les yeux fermés, la tête baissée sur la poitrine, les bras ballants, les doigts écartés

comme dans une crampe. De vraies réponses d'oracle qui ne disaient ni « oui » ni « non » et où chacun pouvait trouver ce qu'il désirait entendre. Satisfaits, ils s'en allaient, jetant des sous dans le vieux chapeau du papaloi. Quelques-uns donnaient même des pièces d'argent.

Le roulement des tambours recommença ; la mamaloi sembla s'éveiller lentement de son rêve. Elle sauta du panier, en sortit le serpent et remonta. C'était une couleuvre longue, d'une couleur jaune-noir ; éblouie par la lueur du feu, elle siffla et s'enroula autour du bras étendu de la prêtresse. Les fidèles se prosternèrent, touchant le sol du front. « Qu'elle vive longtemps, notre mamaloi, notre ; reine et mère, elle, Houdjanikou, notre maîtresse ! » Et ils adorèrent le grand serpent et ils jurèrent à la prêtresse une fidélité éternelle. « Que votre cerveau, vos entrailles se pourrissent si jamais vous rompez votre serment ! » Ils s'écrièrent : « Nous faisons trois serments, à toi, Hougon-Badagri, Jean-Baptiste qui vient chez nous en Sobagui, en Houedo, le grand dieu des Vaudous ! »

La mamaloi ouvrit alors un autre panier qui se trouvait derrière elle. Elle y prit des poules, des poules blanches et noires qu'elle jeta en l'air. Les fidèles sautèrent du sol, attrapèrent les bêtes voltigeantes, leur arrachèrent la tête. Et ils sucèrent avidement le sang frais. Puis il jetèrent les corps par les lucarnes : « Pour toi, Houedo, pour toi Hougon-Badagri, en signe de notre fidélité !... »

Six hommes se pressèrent autour de la mamaloi. Ils portaient des masques de diable, des peaux de chèvres pendaient de leurs épaules, et leurs corps étaient badigeonnés de sang.

« Peur, peur de Cimbi-Kita ! » hurlèrent-ils. La foule recula, fit un espace libre, où ils se placèrent. Ils amenèrent une fille de 10 ans, la corde au cou. L'enfant étonnée regarda autour d'elle, anxieuse, mais elle ne cria pas. Elle trébuchait, tout à fait ivre du rhum qu'elle avait bu.

Le papaloi s'approcha d'elle. « Je te donne à Azilit et à Dom Père ; qu'ils te portent chez Cimbi-Kita, le plus grand de tous les diables. » Dans la chevelure crépue de l'enfant, il mit des petits morceaux de corne, qu'il alluma ensuite. Mais avant que l'enfant effrayée eût pu porter les mains à sa chevelure en feu, la mamaloi sauta du panier comme une folle, en poussant

des cris rauques. Ses doigts se nouèrent autour du cou maigre de l'enfant, elle la souleva et l'étrangla.

« Aa-bo-bo ! » cria-t-elle.

Elle semblait ne plus vouloir lâcher sa victime. Enfin le grand prêtre lui arracha l'enfant morte et d'un seul coup de couteau lui trancha la tête, comme il avait fait aux boucs. Et d'une voix tonnante les prêtres du diables chantèrent leur chanson lugubre :

*Interrogez le cimetièrre, – il vous dira – de nous ou de la mort, – qui des deux fournit – le plus d'hôtes.*

Et le papaloi montra aux tambours la tête au bout de ses mains tendues, puis il la jeta dans la chaudière. Sans mot dire, désintéressée, la mamaloi ne bougeait pas, tandis que les prêtres du diable ramassaient le sang dans les cruches et qu'ils hachaient le corps. Les fidèles se jetèrent des morceaux de chair, se ruèrent dessus, comme des bêtes fauves, se disputant les morceaux.

« Aa-bo-bo ! Le cabri sans cornes ! » hurlèrent-ils. Et tous burent le sang frais, mêlé au rhum fort. C'est une boisson dégoûtante, mais on doit en boire, davantage et toujours davantage.

Un des prêtres du diable se mit alors au milieu, à côté de la prêtresse. Il arracha son masque, jeta par terre sa peau de chèvre. Il était tout à fait nu, cet homme noir, le corps tatoué des signes étranges, les mains rouges encore de sang. Tous se turent, plus le moindre bruit, seul le petit tambour Houn roulait doucement. La danse des diables, la danse de Dom Père allait commencer.

Immobile le danseur était là ; il ne bougea pas pendant des minutes. Il remuait lentement, d'abord la tête, puis le ventre, dans un mouvement rythmique ; tous ses muscles se tendirent. Il était en proie à une excitation étrange, qui se communiqua, comme un fluide, à tous les assistants.

On se regarde, mais on ne bouge pas encore ; on sent les nerfs frissonner. Le prêtre commence sa danse, il tourne lentement, d'abord, puis plus vite ; seulement le tambour Houn roule plus fort et le tambour Hountor se joint à lui. Maintenant il y a du mouvement dans les corps noirs ; l'un lève le pied, l'autre le bras.

Ils se dévorent des yeux ; deux se sont déjà pris la taille, ils dansent. Le tambour Houn Torgri et le puissant tambour Assauntor se mettent à rouler ; leur peau d'homme hurle un cri excitant de volupté. Tous les nègres sursautent, tournent, se heurtent, se donnent des coups de pied ; ils font de grands sauts, se jettent à terre, frappent le sol de leurs têtes, sautent encore, se livrent à des mouvements frénétiques des bras et des jambes, et crient dans un rythme sauvage, tandis que chante la prêtresse. Elle se tient fièrement debout au milieu d'eux, levant en l'air le serpent divin, et chantant son cantique :

*Leh ! Eh ! Bomba, hen, hen !*

Le papaloi est tout près d'elle, il asperge de sang les corps noirs, qui sautent, et qui hurlent, dans une rage toujours croissante, la chanson de la reine.

Ils se disputent les lambeaux rouges. Leurs membres se tordent, une sueur chaude ruisselle des corps nus. Ivres de rhum et de sang, en proie à une volupté effrénée, ils se prennent comme des fauves, se jettent à terre, se jettent en l'air, s'enfoncent les dents dans la chair. Et je le sens, il me faut bien prendre part à cette danse diabolique d'hommes enragés.

Une sensualité frénétique emplit la salle d'une ivresse avide de sang qui surpasse tout. Depuis longtemps déjà ils ne chantent plus. Leurs convulsions, leur délire se résument dans un seul cri : « Aa-bo-bo !

Je vois des hommes et des femmes qui se mordent ; ils se possèdent dans toutes les positions possibles. Aveuglés de sang, ils s'enfoncent les

ongles dans la chair, se font des blessures profondes. Et tout ce sang trouble leurs sens. Je vois des hommes sur des hommes, des femmes sur des femmes. En voici cinq, se roulant comme une boule noire, entrelacés étroitement ; en voici un autre qui, comme un chien, s'accouple avec le panier du serpent. Leur volupté enragée ne distingue plus les sexes, les choses mortes, les choses vivantes.

Deux jeunes négresses se jettent sur moi, m'arrachent mes vêtements. Et je les prends aux seins, je les jette par terre. Je me vautre, je crie, je hurle, je mords. Je fais comme les autres. Je vois Adélaïde qui prend un homme après l'autre sans choisir, et qui prend aussi des femmes, insatiable dans un rut diabolique. Elle saute sur moi ; du sang rouge coule de ses bras, de ses seins. Seul le ruban bleu des prêtresses orne son front. Les larges boucles de ses cheveux s'en échappent comme des couleuvres noires. Elle me jette à terre, me prend de force, se redresse et pousse vers moi une autre femme. Et elle s'en va en trébuchant, enlaçant toujours d'autres bras noirs.

Et, sans pouvoir résister, je me rue dans le tourbillon fou de cette fête, dans les étreintes les plus inouïes, je saute, je crie, plus fort que les autres ce mot terrible : Aa-bo-bo !

Quand je revins à moi, j'étais couché sur la place où l'on avait dansé, au milieu d'un tas de femmes et d'hommes. Le soleil s'était déjà levé, tout autour de moi étaient étendus les corps noirs, dormant et soupirant dans leurs rêves. Je rassemblai toute ma volonté, je me levai ; mon corps était couvert de haillons sanglants. Je vis Adélaïde couchée tout près de moi, couverte de sang des pieds à la tête. Je la soulevai, la portai sur mon cheval. Où ai-je puisé cette force, je ne le sais pas ; mais j'ai réussi ; je l'ai mise en selle, nous nous en sommes allés ; elle était évanouie, je l'avais placée devant moi. Arrivé chez moi, je l'ai fait coucher, je me suis couché moi-même. Je l'entends qui sanglote encore ; je veux aller la voir, lui porter un verre de limonade.

7 mars 1907. – Des mois se sont passés. En relisant ces pages dernières, j'ai le sentiment que tout cela est arrivé à un autre qu'à moi. Tout cela est bien loin, bien étrange. Et quand je vois Adélaïde, je dois me contraindre pour croire qu'elle a pris part à cette fête, une mamaloi ? elle, cet être charmant, doux, heureux ? Elle n'a qu'une pensée : son enfant qui va naître. Sera-ce un garçon ? Elle me le demande cent fois. Et elle est heureuse quand je lui dis que ce sera un garçon. C'est vraiment trop drôle. Cet enfant qui n'est pas encore au monde occupe une grande place dans mes pensées. Nous savons déjà quel nom lui donner, la layette est déjà prête. Et moi-même j'ai des soucis, comme en a Adélaïde, à cause de cet enfant à venir.

J'ai découvert en elle des qualités éminentes. Elle est maintenant chef de rayon dans mon commerce, touche le traitement de son emploi, et je suis très content d'elle. J'ai inventé quelque chose de bien amusant. Je fabrique une eau miraculeuse qui est bonne pour tout. La fabrication est des plus simples : de l'eau de pluie, teinte avec du jus de tomate. On en remplit de petites bouteilles, que je fais venir avec les étiquettes nécessaires de New York.

L'étiquette est faite d'après mes indications ; elle montre la hache sanglante de Cimbi-Kita avec cette inscription : Eau de Dom Père. Les petites bouteilles me coûtent trois centimes pièce, et je les vends un dollar. Le débit est superbe, tous les nègres en achètent ; depuis cette semaine j'en envoie même à l'intérieur de l'île. Les acheteurs sont du reste très contents ; ils prétendent qu'ils doivent à l'eau miraculeuse mainte guérison. S'ils savaient écrivent, j'aurais certainement déjà un tas de lettres de remerciements. Adélaïde est aussi persuadée de la vertu miraculeuse de l'eau ; elle fait son affaire avec beaucoup de zèle. Son traitement et les pourcentages qu'elle touche, elle me les donne à garder pour son petit enfant. Elle est charmante, cette enfant naïve ; je crois que je suis vraiment épris d'elle.

26 août 1907. – Adélaïde est bien heureuse : elle a son petit garçon. Mais ce n'est pas tout : l'enfant est blanc, le bonheur de la mère ne connaît plus de bornes. C'est un fait connu que les enfants des nègres viennent au monde, non pas noirs, mais rouges comme les enfants des Blancs. Toutefois les enfants nègres deviennent bientôt noirs ou bruns, si le père est blanc. Adélaïde le savait et, les larmes aux yeux, elle s'attendait que son enfant devînt noir. Elle ne le quitta jamais, pas une seconde, comme si elle avait pu l'empêcher de prendre sa couleur naturelle. Mais les heures et les jours passèrent ; son enfant devint blanc, et resta blanc, blanc comme la neige, plus blanc que moi-même. S'il n'avait pas les cheveux crépus, on ne croirait pas qu'il a du sang nègre dans les veines. Trois semaines après seulement, Adélaïde m'a permis de le prendre dans mes bras. Jamais de ma vie je n'ai eu d'enfant dans les bras ; c'était un sentiment drôle quand le petit garçon me souriait, quand il remuait ses petits bras. Et quelle force il a déjà dans ses doigts, surtout dans ses pouces, trois articulations naturellement. Vraiment c'est un garçon superbe. C'est un plaisir de voir sa mère quand elle est derrière le comptoir au magasin avec, devant elle, les petites bouteilles d'eau miraculeuse. Les seins forts et noirs sortent du corsage rouge, et le petit garçon y tête de toutes ses forces. Vraiment, dans ma vieillesse je suis heureux, je me sens jeune comme jamais. En signe de ma joie, à cause de l'anniversaire de mon fils, j'ai envoyé à mon frère une forte somme ; je peux bien me permettre cela ; pour mon fils il en reste encore plus qu'assez.



4 septembre. – Je me suis promis à moi-même de ne plus avoir rien à faire avec les Vaudous, sinon pour leur vendre mon eau miraculeuse. Mais il m'a fallu m'occuper encore une fois de cette bande, et cette fois-ci pour l'attaquer. Hier la vieille Phylloxéra qui arrache dans mes jardins les mauvaises herbes est venue chez moi ; elle pleurait à chaudes larmes. Son arrière-petit-fils a disparu. Je la consolai, lui dis qu'il était allé dans la forêt. Elle l'avait vu, elle aussi, elle l'avait cherché pendant des jours et maintenant elle savait que les Bidangos l'avaient pris. On le retenait dans

une hutte devant le village et, la semaine prochaine, on l'immolerait en l'honneur de Cimbi-Kita, d'Azilit, de Dom Pèdre. Je lui ai promis de l'aider, je me suis mis en route. Arrivé à la clairière un homme noir vint au-devant de moi, je l'ai bien reconnu, c'était le chef des danseurs des prêtres du diable. Je l'écartai, j'entrai dans la hutte. J'ai trouvé le petit garçon dans une grande caisse, les bras et les jambes ligotés. De grands morceaux de pain de maïs, trempés dans du rhum, étaient à côté de lui, il me regarda d'un œil hagard, bête. Je coupai les cordes, et l'emmenai, le prêtre ne hasarda pas la moindre protestation. J'ai fait conduire tout de suite l'enfant sur un vapeur de la ligne Hayez, qui devait partir ce soir même ; j'ai donné au capitaine une lettre pour un ami de Saint-Thomas, qui s'occupera du garçon. Il est en sûreté maintenant. S'il était resté ici, d'ici peu de temps il aurait succombé au couteau du prêtre : les Vaudous n'oublient jamais celui qui est destiné par eux à être sacrifié. La vieille sanglotait de joie, quand elle sut que son seul bonheur (au fond, un polisson) était à bord, en sûreté. Maintenant elle n'a plus peur de rien ; s'il revient, il sera homme et pourra tuer lui-même.

Je suis très content de ce que j'ai fait. C'est une petite vengeance pour les jeunes mulâtres qui ont disparu de ma cour. La vieille m'a souvent dit qu'ils avaient pris le même chemin que son arrière-petit-fils devait prendre.



*10 septembre.* – Depuis des mois je me suis querellé aujourd'hui pour la première fois avec Adélaïde. Elle avait appris que j'avais sauvé l'arrière-petit-fils de Phylloxéra et me demanda compte de ma conduite. L'enfant avait été désigné pour mourir par les prêtres de Cimbi-Kita, comment avais-je pu oser le leur dérober ?

Pendant tout ce temps nous n'avions jamais parlé du Vaudou, depuis le jour où elle m'avait déclaré qu'elle avait renoncé à sa fonction de mamaloi ; c'était quelques jours après la fête à laquelle j'avais assisté. Elle ne pouvait

plus être prêtresse, me dit-elle, parce qu'elle m'aimait trop. J'en avais ri mais, au fond, j'en étais content.

Aujourd'hui elle me parla de cette superstition terrible. J'essayai de lui répliquer, mais bientôt je me tus, voyant bien que je ne parviendrais pas à déraciner sa foi, sucée avec le lait de sa mère. Mais je m'aperçus que ses reproches résultaient de son grand amour pour moi, de ses craintes pour moi. Elle pleura, sanglota ; je ne pus réussir à la calmer.

‡

*15 septembre.* – Adélaïde est insupportable. Elle voit des spectres partout. Elle est toujours à mes côtés, comme un chien, qui veut me protéger. C'est bien gentil, mais cela m'incommode beaucoup, surtout parce que le garçon qu'elle porte dans ses bras a une voix très forte. Tout ce que je mange, elle le prépare elle-même, elle goûte de chaque mets avant de me permettre d'en manger. Je sais que les nègres sont de grands empoisonneurs qui connaissent bien la botanique, mais je ne crois pas qu'un seul ose essayer sa science sur moi. Donc, je me moque d'Adélaïde, mais avec le cœur un peu gros.

*24 septembre.* – L'âme, ils me l'ont déjà prise. Je sais cela de Phylloxéra ; la vieille n'est pas moins émue qu'Adélaïde, elle est inquiète à mon sujet. Aujourd'hui elle est venue chez moi pour m'avertir. Je désirais renvoyer Adélaïde de la chambre, mais elle ne céda pas, elle voulut rester... elle voulut écouter. D'après ce que dit la vieille, les prêtres ont répandu le bruit que j'ai trahi Cimi-Kita, auquel j'avais prêté serment, que j'étais un loup-garou qui suce le sang des enfants pendant qu'ils dorment. Alors quelques djions m'ont pris mon âme, en faisant un petit buste de moi qu'ils ont accroché au temple. Au fond, c'est un procédé simple, mais il a son côté

très désagréable : je suis un homme sans âme, tout le monde peut m'assassiner maintenant. Ce faisant, on accomplit même une bonne action.

Mais quand même, à tout cela je n'attache pas une grande importance, je ne pense guère avoir les mêmes craintes que les femmes. Tant que mes chiens braques sont devant ma porte et mes brownings à côté de moi, tant qu'Adélaïde prépare mon manger, je n'ai pas peur des Noirs.

— De mémoire d'homme aucun nègre n'a osé porter la main sur un Blanc, ai-je dit à Adélaïde, pour la rassurer.

Mais elle m'a répondu :

— Ils ne te considèrent plus comme un Blanc. Ils te prennent pour un des leurs, depuis que tu as prêté serment à Cimbi-Kita.

*2 octobre.* – J'ai pitié de la pauvre femme. Elle me suit comme une ombre, elle ne me perd pas de l'œil une seconde. Pendant la nuit elle dort à peine ; assise près de mon lit, dans un fauteuil, elle surveille mon sommeil.

Elle ne pleure plus, elle est à mes côtés, silencieuse, comme si elle voulait prendre une grande résolution.

...Si j'abandonnais quand même mon commerce ?... Je ne veux pas retourner en Allemagne, car je crains fort de m'embrouiller dans ses lois stupides... Depuis longtemps déjà je ne m'occupe plus d'autres femmes, depuis que j'ai Adélaïde et le garçon. Mais il est impossible de revenir en Allemagne avec une femme noire.

Je pourrais me retirer à Saint-Thomas, Adélaïde s'en trouverait bien. Je me ferais construire une belle villa, j'entreprendrais un commerce

quelconque, car je ne puis vivre sans rien faire. Si seulement je pouvais me débarrasser de tout ce que j'ai ici à un prix raisonnable !

Je suis dans mon cabinet de travail, il a l'air d'une forteresse. Adélaïde vient de sortir ; elle ne m'a pas dit où elle va, mais je suis sûr qu'elle est allée chez les Vaudous pour parlementer avec eux.

Les trois chiens sont couchés dans la chambre, la porte est fermée et mes brownings sont devant moi sur la table. C'est vraiment ridicule. Comme si un nègre aurait jamais le courage de m'attaquer en plein jour !... Mais il m'a fallu céder au désir d'Adélaïde. Elle est sortie toute seule, le garçon est couché sur le divan, il dort. J'espère qu'elle rapportera de bonnes nouvelles.

‡

*30 octobre.* – Je crois qu'Adélaïde est devenue folle. Elle cria, tapa contre la porte, je ne pus y courir assez vite pour ouvrir. Elle se jeta sur son enfant, le prit dans ses bras, l'étouffa presque de caresses. Le petit se mit à pleurer, lamentablement. Mais elle ne le lâcha pas, l'embrassa, j'avais peur qu'elle ne l'étouffât.

Sa conduite est à faire peur. Elle ne dit rien, mais elle a réussi, à ce qu'il semble. Elle ne goûte plus à ce que je mange, sa peur pour moi semble disparue. Cela signifie qu'il n'y a plus de danger. Cependant elle me suit toujours, comme un chien fidèle. Au souper, elle était à mes côtés, sans toucher à rien ; mais pas une seconde elle ne me quitta des yeux.

Quelque chose d'horrible semble se passer dans son esprit, mais elle ne parle pas, je ne peux tirer d'elle le moindre mot. Je ne veux pas la tourmenter ; je vois bien que la pauvre femme est consumée par son amour pour moi.

Je ferai toutes les démarches pour pouvoir quitter la ville. J'ai déjà parlé à l'agent du Hayez. En principe il est d'accord, mais il veut me donner à peine le quart de ce que vaut ma propriété et encore payer par acomptes. Je consentirai quand même, depuis longtemps j'ai fait ma pelote et enfin je peux bien faire une affaire en y perdant un peu. Mon Dieu, comme Adélaïde sera contente quand je lui dirai tout cela ! Je veux me marier avec elle à cause du petit ; elle l'a vraiment mérité. Quand tout sera fini, je lui dirai : « Eh bien ! fais les malles... » Elle sera folle de joie.



*11 novembre.* – Mes pourparlers marchent à souhait ; le télégramme de la banque allemande est arrivé ; elle prêtera à mon successeur l'argent nécessaire. C'était la plus grosse difficulté ; les autres questions seront bientôt arrangées, car je fais beaucoup de concessions à mon acheteur. Lui, du reste, s'en est bien aperçu ; il m'appelle son ami, son bienfaiteur. Mais je ne lui en veux pas, car il conclut vraiment une très bonne affaire et il peut s'en réjouir. Cela me coûte de cacher mon secret à Adélaïde. Son état mental devient de plus en plus bizarre. Mais elle pourra encore patienter cette semaine, la joie sera d'autant plus grande après. Elle est retournée chez les Vaudous, chaque fois elle est revenue dans un état lamentable. Je n'y comprends rien, tout danger me semble écarté. Comme autrefois les portes restent ouvertes pendant la nuit, les servantes font la cuisine comme autrefois. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

C'est à peine si elle parle. Mais son amour pour moi, pour l'enfant, va croissant de jour en jour, devient presque incompréhensible. Il a quelque chose de mystérieux qui m'opprime. Si je prends l'enfant sur mes genoux, si je joue avec lui, elle crie, sort en courant de la chambre, se jette sur son lit, pleure et sanglote à fendre le cœur. Elle est évidemment malade et me communique son mal étrange. Je bénirai le moment où nous quitterons ce maudit trou.

*15 novembre.* – Ce matin elle était comme folle. Elle voulut faire une petite commission et prendre son enfant avec elle. Elle prit congé de moi d'une façon qui n'avait rien de naturel. Depuis longtemps ses yeux sont rouges et enflammés à force de pleurer ; ce matin de vraies cascades coulaient de ses yeux. Elle ne pouvait se séparer de moi, toujours elle me tendait l'enfant pour l'embrasser.

J'étais tout à fait ému de cette scène. Peu de temps après arriva heureusement l'agent du Hayez, il m'apporta les contrats pour les signer. Les voilà signés, le chèque pour la banque est dans ma poche. Cette maison n'est plus à moi, j'ai demandé à l'acheteur la permission de pouvoir rester encore quelques jours. Six mois, si vous voulez, m'a-t-il répondu. Mais je lui promets que je resterai à peine une semaine. La vapeur Saint-Thomas appareille samedi. Tout doit être prêt pour ce jour-là.

Je veux mettre des fleurs sur ma table. Quand Adélaïde reviendra, je lui dirai la bonne nouvelle.



*5 heures du soir.* – C'est terrible ! Adélaïde n'est pas revenue. J'allai en ville, personne ne l'avait vue. Je rentrai, elle n'était pas encore de retour.

J'ai cherché au jardin la vieille Phylloxéra ; elle n'y était pas. J'allai à sa hutte. Je l'ai trouvée là, attachée à un pieu.

— Vous voici enfin ! Dépêchez-vous avant qu'il soit trop tard.

Je l'ai déliée, j'ai eu beaucoup de peine à tirer d'elle quelque chose de raisonnable.

— Elle est allée à Honfoû, la mamaloi, bégaya la vieille. A Honfoû, elle et son enfant. On m'a attachée ici, afin que je ne puisse vous donner des

nouvelles.

Je courus à la maison prendre mes brownings. J'écris ceci pendant qu'on selle mon cheval.

Mon Dieu ! que se passe-t-il ?...

‡

*16 novembre.* – Je chevauchai à travers la forêt.

Je ne crois pas que j'aie réfléchi à quoi que ce soit. Une seule pensée me hantait : pourvu que tu arrives à temps, il te faut arriver à temps...

Le soleil s'était déjà couché quand je passai la clairière. Deux hommes saisirent les brides de mon cheval, je leur donnai des coups de cravache en pleine figure. Je sautai de mon cheval, l'attachai au fraisier. Je pénétrai dans le Honfoû, écartai les hommes à gauche et à droite.

Je sais bien que j'ai crié.

A la lueur rouge, je vis la mamaloi debout sur le panier, le serpent enroulé autour du ruban bleu. Et dans ses mains étendues elle tenait mon enfant par le cou. Mon enfant et le sien. Elle l'étranglait l'étranglait, l'étranglait...

Je sais bien que j'ai crié. Je sortis les brownings de la poche, je tirai. Deux coups : un l'atteignit en pleine figure, l'autre à la poitrine. Elle tomba du panier. Je fis un bond, soulevai l'enfant ; j'ai vu tout de suite qu'il était mort. Il était encore chaud, bien chaud. Je tirai des coups de tous les côtés. Les Noirs s'écartèrent, hurlèrent. J'arrachai les torches des poutres et je les jetai sur les murs de paille. Ils brûlèrent comme de l'amadou.

Je remontai à cheval, retournai à la maison, emportant mon enfant mort. J'ai sauvé mon enfant : pas de la mort, mais des dents de ces diables noirs.

Sur mon bureau je trouvai la lettre suivante... je ne sais qui l'a mise là.

Monsieur F. X

*Tu as trahi Cimbi-Kita, ils voulaient te tuer.*

*Ils y ont renoncé cependant à condition que je sacrifie mon enfant. Je l'aime beaucoup, mais je t'aime encore davantage. Je veux donc faire ce que Cimbi-Kita demande. Je sais bien que tu me chasseras si tu apprends ce que j'ai fait. Je prendrai du poison, tu ne me verras plus. Mais tu sauras que j'ai bien aimé. Tu es sauvé maintenant, tu es en sûreté.*

*Je t'aime.*

ADELAIDE.

‡

Ma vie est brisée. Que faire ? Je ne sais. Je mettrai ces feuilles dans une enveloppe, je les expédierai. C'est encore un travail.

Et puis ?

J'ai répondu tout de suite à cette lettre.

La lettre avait comme adresse : Aux bons soins de l'agent de la *Humburg-Amerika-Lines*, faire suivre s.v.p. On m'a retourné la lettre, avec la notice : destinataire décédé.

*Raguse, juillet 1907.*

## **TABLE DES MATIERES**

Le pays des fées

La sauce tomate

Le cœur des rois

La jeune fille blanche

Messieurs de la cour

La fin de John Hamilton Llewellyn

Journal d'un oranger

Le Juif mort

La fiancée du tophar

La Mamaloi

**ÉDITIONS J'AI LU**

*31, rue de Tournent, Paris-VI<sup>e</sup>*

*Exclusivité de vente en librairie :*

*FLAMMARION*

---

12.771. – Imp. « La Semeuse », Etampes. – C.O.L. 31.1258

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1973  
PRINTED IN FRANCE

